

THOMAS MORUS.

TOME I.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.

THOMAS MORUS,

LORD CHANCELIER

DU ROYAUME D'ANGLETERRE

AU XVIe SIÈCLE.

PAR MADAME LA PRINCESSE DE CRAON.

TROISIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

PARIS,

MOUTARDIER, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DU PONT-DE-LODI, N° 8.

M DCCC XXXIV.

LIVRE PREMIER.

I.

Dans une chambre dont la splendeur et la richesse annonçaient la demeure des rois, une femme était assise sur un fauteuil de forme gothique où l'art d'un habile ouvrier avait employé, pour former de délicates sculptures, l'ébène et l'ivoire; ses pieds, à moitie cachés par les plis de sa longue robe de velours bleu, reposaient sur un coussin de brocart semé d'étoiles d'or. La blancheur de son cou et les tresses de ses cheveux

noirs étaient rehaussées par l'éclat d'un grand nombre de perles; ses nobles traits portaient l'empreinte d'une profonde mélancolie ; ses yeux étaient baissés vers la terre ; et leurs longs cils étaient chargés de pleurs, qu'elle s'efforçait de dissimuler en entrelaçant ses doigts dans le cordon orné de pierreries que les femmes de ce temps avaient la coutume de porter, et qui descendait depuis leur ceinture jusqu'à leurs pieds : telle était Catherine d'Aragon, fille d'Isabelle de Castille, femme de Henri VIII, et reine d'Angleterre.

Henri lui-même se promenait dans cette chambre avec anxiété; il paraissait inquiet; son œil sombre déparait la beauté de sa figure; la grâce ordinaire de sa démarche avait fait place à l'irrégularité et à la violence des mouvements. De temps à autre il s'approchait de la fenêtre, regardait au dehors, dans le lointain; puis, revenant vers Catherine, lui adressait brusquement un mot, une courte phrase, dont il n'attendait ni ne désirait la réponse.

Cependant une mule entre dans la cour du pa-

lais de Greenwich. Son harnais est richement garni de plaques et de sonnettes d'argent, entremêlées de houppes de soie rouge. Elle porte un homme revêtu de la pourpre romaine : c'est l'archevêque d'York, le ministre puissant qui réunit sur sa tête toutes les dignités de l'Église et de l'Etat, le cardinal légat, le favori Wolsey. Augmenter ses trésors, étendre sa domination, tel a toujours été le but constant de ses efforts. Il a complétement réussi : aux yeux de tous il semble le mortel le plus digne d'envie. Mais combien ils se trompent ! Wolsey endure dans son cœur le supplice de l'humiliation la plus profonde. Obligé de plier toujours sous le maître impérieux qui d'un seul mot peut tout lui ravir, il tremble à chaque instant de voir s'évanouir cette faveur pour laquelle il a sacrifié jusqu'à sa conscience.

Une suite nombreuse, formée de gentilshommes attachés à sa maison et de jeunes pages portant ses couleurs, environnait sa personne de mille soins empressés. Ils l'aidèrent à descendre. A son approche, les gardes du palais se rangèrent avec respect, et Wolsey disparut sous les voûtes du grand escalier.

Le roi se retourna aussitôt vers la reine.

— Allons, madame, s'écria-t-il, il faut vous retirer : les affaires du royaume réclament mon temps et mes soins. — Et il se pencha une seconde fois avec vivacité vers la cour.

Catherine se leva sans proférer une parole, prit une sonnette posée sur la table qui occupait le milieu de l'appartement, et elle l'agita deux fois.

Cette table était recouverte d'un magnifique tapis, que la reine avait autrefois brodé de ses propres mains. La broderie représentait un tournoi où le roi Henri, qui aimait avec fureur ces jeux chevaleresques, avait remporté le prix sur tous ses rivaux. Jadis il avait reçu ce présent avec reconnaissance, et ce souvenir arracha encore une larme à la malheureuse princesse.

Au signal qu'avait donné Catherine, la porte s'ouvrit, et l'on vit les dames de la reine rangées sur deux lignes, prêtes à suivre ses pas. Elle sortit, et traversait en silence une vaste galerie qui

précédait les appartements du roi, lorsque Wolsey parut à l'autre bout, suivi de son éclatant cortége.

Catherine alors comprit en un moment pourquoi le roi avait exprimé si brusquement le désir qu'elle se retirât. Elle s'arrêta tout à coup, l'âme bouleversée ; mais, ferme et impassible de visage, elle attendit le cardinal, qui s'approchait pour la saluer. Malgré son effort, elle ne put soutenir plus long-temps cette vue.

— Monsieur le cardinal, dit-elle d'une voix faiblissante, allez!... le roi vous attend.

Et elle tomba, tout-à-fait privée de sentiment.

Wolsey se sentit tout à coup ému jusqu'au fond de l'âme : il regarda cette noble femme, entourée de l'amour et de l'inquiétude de toutes celles qui la servaient, moins encore comme leur souveraine que comme leur bienfaisante mère. Le nuage d'ambition dont il marchait toujours environné s'éclaircit un instant, et pour la première fois il entrevit toute la barbarie des procédés de Henri envers la reine.

Il se repentit d'avoir encouragé son projet de divorce, et se promit d'employer désormais le crédit dont il jouissait pour le mieux conseiller.

A l'aspect du favori, tous les huissiers se courbèrent avec précipitation. A peine s'étaient-ils inclinés devant la reine : maintenant leur attitude humble et servile ne leur semble pas encore aussi respectueuse qu'ils voudraient la faire paraître. Ils se hâtèrent d'ouvrir les portes, et Wolsey se trouva devant le roi.

Celui-ci l'attendait avec une impatience qui allait presque jusqu'à la colère.

— Eh bien ! que viens-tu m'apprendre ? s'écria-t-il ; m'apportes-tu de bonnes nouvelles ?

Wolsey, dont toutes les idées venaient d'être changées, eut un moment d'hésitation.—Sire, dit-il enfin, le cardinal légat Campeggio est arrivé.

— Il est arrivé, dit Henri avec un sourire ironique; après tant d'inutiles demandes nous avons

donc fini par l'obtenir. Maintenant j'espère que l'affaire va marcher rapidement. Wolsey, souviens-toi d'entourer le légat de telle sorte qu'il ne puisse *penser* sans mon consentement !... Surtout défie-toi des intrigues de la reine. Catherine est Espagnole..., son caractère ferme, sa volonté invariable : n'en doute pas, elle saurait l'engager à défendre sa cause.

— Votre Majesté est-elle irrévocablement décidée sur cette question? répliqua timidement Wolsey, devenu incertain. Plus nous avançons, plus je vois les obstacles s'accroître. Je l'avoue, je commence à douter du succès : déjà Campeggio a dit que, si la reine en appelait au jugement du pape, notre Saint-Père ne consentirait point à la priver de son appui; que lui-même, Campeggio, ne déciderait et n'accorderait rien contre le vœu de sa conscience.

En entendant Wolsey s'exprimer ainsi, une vive rougeur couvrit le front de Henri; il fronça ses sourcils épais et menaçants.

— Est-ce bien vous, dit-il, qui osez me par-

ler ainsi ?... Je châtierai le pape s'il me refuse son consentement, et moi aussi je mesurerai sa puissance. Il tremble parce que Charles-Quint est sur sa frontière ! Je saurai le faire trembler à mon tour ! et j'épouserai, oui j'épouserai Anne Boleyn, aux yeux de l'univers !...

— Que dites-vous, Sire ? Anne Boleyn ! s'écria Wolsey.

— Oui, Anne Boleyn, reprit le roi en laissant tomber sur le cardinal un de ces regards pleins d'une dédaigneuse hauteur et qui lui étaient si familiers. Vous la connaissez bien, elle est attachée au service de Catherine.

— Lady Anne Boleyn ! s'écria Wolsey après un moment de silence, l'étonnement et la surprise lui ayant d'abord ôté la force de parler et presque de respirer. Lady Anne Boleyn ! le roi d'Angleterre ! le grand Henri, veut épouser Anne Boleyn ! Fallait-il donc m'envoyer, pour conclure un tel mariage, demander l'alliance de la France, offrir la main de votre fille au duc d'Orléans ? Alors pourquoi m'avez-vous laissé dire à François Ier

que votre seul désir était de faire asseoir une princesse de son sang sur le trône d'Angleterre ? Ce n'est que par ces promesses que je suis parvenu à lui faire signer le traité qui devait priver Catherine de tout secours. Vous-même m'en avez témoigné votre contentement. Ce mariage était le seul moyen de vous ménager un solide appui contre le pape et l'empereur. Croyez-vous donc que Charles V laissera tranquillement dépouiller sa tante du titre de reine d'Angleterre? — Et Wolsey s'arrêta, tout transporté d'indignation.

— Charles, reprit le roi, Charles? eh bien ! je le calmerai avec de belles promesses et de longues négociations. Quant à notre Saint-Père, je lui susciterai des affaires plus qu'il n'en pourra porter. Les querelles de l'Autriche et de la France finissent toujours par rejaillir sur lui, et je crois qu'il se ressouviendra long-temps du pillage de Rome et de sa captivité.

— Oui, mais vous oubliez, dit Wolsey, que le roi de France vous acccusera d'une mauvaise foi insigne, et vous allez vous attirer la haine de tous pour épouser Anne Boleyn!

Le ministre prononça ces derniers mots avec une expression de mépris qui choqua au dernier point Henri, habitué à n'entendre que les louanges qu'on lui prodiguait. Cependant il ne pouvait s'empêcher de sentir la force des raisons du cardinal, et leur justesse ne servit qu'à l'irriter davantage.

— Arrêtez, Wolsey, s'écria Henri en fixant sur lui des yeux pleins de colère; ce n'est pas pour écouter vos doléances que je suis ici. J'épouserai qui bon me semblera, et votre tête me répondra de la fidélité que vous apporterez à seconder en toutes choses mes volontés.

— Ma tête, Sire, reprit Wolsey avec courage, depuis long-temps elle vous appartient; ma vie entière a été dévouée à votre service; et plus tard peut-être me repentirai-je amèrement d'avoir toujours cédé à votre volonté. Mais que Votre Majesté daigne encore réfléchir à la honte dont un tel choix va la couvrir! Le parti de la reine s'en accroîtra d'autant plus; et, je vous le dis franchement, je crains que le légat ne soit inflexible.

— Wolsey, répliqua Henri en élevant la voix, je vous ai déjà exprimé ma volonté : c'en est assez ! Quant au légat, je vous le répète encore, il faut le cerner de toutes parts : l'or et la flatterie me livreront bientôt cette conscience dont vous faites tant de bruit !... Qu'on me l'amène demain.

— Il est trop souffrant, Sire. Ce cardinal est vieux, accablé d'infirmités ; je ne pense pas qu'il veuille être présenté à Votre Majesté avant quelques jours.

— C'est trop attendre, répliqua le roi, beaucoup trop ! Je veux le voir aujourd'hui même, et je le forcerai d'être reconnaissant. Vous y viendrez aussi. Nous allons parler de quelques affaires, je partirai ensuite.

Après avoir dit ces mots, Henri le quitta, et alla chercher une cassette dont lui seul avait la clé, et dans laquelle il serrait ordinairement ses papiers les plus précieux.

Pendant ce temps, Wolsey, appuyé sur la ta-

ble devant laquelle il était assis, réfléchissait bien tristement sur ce qui venait de se passer. Il craignait trop Henri pour essayer de s'opposer encore à ses desseins; d'ailleurs il ne voyait plus aucun moyen de lui faire changer de résolution. Il s'était attendri un moment pour la reine, mais cette impression avait été promptement effacée par des considérations bien autrement importantes pour lui.

En politique habile, il regrettait vivement l'alliance de la France; de plus, il était trop attaché au roi pour ne pas s'affliger d'un tel mariage. Mais ce qui mettait le comble à son désespoir, c'est qu'il savait parfaitement qu'Anne Boleyn ne l'aimait point; que sa famille et ses conseillers étaient ses rivaux ou ses ennemis.

Dès lors donc, il prévit qu'ils se serviraient de l'influence qu'elle possédait sur le roi pour lui ravir sa faveur.

Son esprit était agité de ces diverses pensées lorsque le roi reparut, portant dans ses mains un coffret de bronze ciselé avec une rare perfec-

tion. Il posa ce coffret sur la table et l'ouvrit. Parmi beaucoup de papiers qui s'y trouvaient contenus on remarquait un très beau livre, dont les caractères avaient été agréablement entremêlés d'arabesques peintes des nuances les plus délicates. La couverture, formée de deux plaques de métal précieux, représentait un bas-relief où l'on voyait la Foi, l'Espérance et la Charité, figurées par de jeunes vierges portant dans leurs mains et sur leurs fronts les signes allégoriques de ces trois éminentes vertus du christianisme. Des émeraudes d'un grand prix, entourées d'un cercle d'or, en enrichissaient les coins et les attaches destinées à le tenir fermé.

On pouvait lire ces mots profondément gravés sur le dos : *Les sept sacrements*. Henri avait composé ce livre pour défendre les dogmes antiques de la religion catholique, attaqués par les doctrines violentes d'un moine nommé Luther, qui commençait à bouleverser l'Allemagne de ses opinions nouvelles. Soit que le roi l'eût écrit lui-même, soit que, l'ayant fait composer en secret, il eût voulu s'en attribuer la gloire, toujours est-il certain qu'il y attachait une extrême importan-

ce. Non seulement il l'avait fait distribuer dans son royaume, mais il l'avait envoyé au pape et à tous les princes allemands par le doyen de Windsor, auquel il avait intimé l'ordre d'annoncer que le roi d'Angleterre était prêt à défendre la foi, non seulement avec sa plume, mais encore avec son épée. Et ce fut dans ce temps qu'il demanda et obtint de la cour de Rome le titre de défenseur de la foi catholique.

Maintenant Henri était beaucoup plus occupé d'un manuscrit qu'il tira de la cassette mystérieuse, et qui contenait un traité sur le divorce, auquel il donnait chaque jour des heures entières. Fort content de plusieurs arguments qu'il avait trouvés, il voulait les communiquer à Wolsey. Ce dernier, après lui avoir fait plusieurs objections, lui rendit compte à son tour des manœuvres frauduleuses qu'il avait fallu employer et de la peine qu'on s'était donnée pour arracher à l'université d'Oxford une opinion favorable au divorce. — Encore, ajouta le cardinal, il n'a pas été possible de les empêcher d'y mettre plusieurs restrictions, qui pour vous en détruisent entièrement l'effet.

— Comment, dit le roi, après le bon exemple de l'université de Cambridge, encore des scrupules! Notez bien cela, cardinal, afin de ne pas oublier la récompense, et surtout la punition : car voilà le véritable secret du pouvoir. Après cela vous aurez soin d'écrire à l'électeur Frédéric que j'entends recevoir d'humbles et profondes excuses de ce Luther, qu'il protége envers et contre tous.

— Sire, répondit le cardinal, j'ai reçu plusieurs avis sur cette affaire; mais je n'ose presque vous les communiquer.

— Et pourquoi donc? reprit le roi. Croyez-vous, monsieur le cardinal, que les injures d'un moine obscur et turbulent puissent m'émouvoir? D'ailleurs, à vous dire vrai, cet homme ne me sera peut-être pas inutile : il occupe la cour de Rome, et fera rechercher mon appui.

— Eh bien! Sire, puisque vous l'ordonnez, vous saurez que, loin de vous faire des excuses, il a redoublé de violence. On m'a envoyé les deux nouveaux traités qu'il vient de publier. J'y

ai lu des passages où les expressions les plus choquantes sont employées de nouveau. Ainsi il dit[1] que « vous êtes un fou, un âne, un insensé, le plus grossier de tous les pourceaux et de tous les ânes. » Il n'épargne pas davantage notre Saint-Père le pape, et il lui adresse cet avertissement[2] : « Mon petit Paul, mon petit pape, mon petit ânon, allez doucement, il fait glacé : vous vous rompriez une jambe ; vous vous gâteriez ; et on dirait : Que Diable est ceci ? comme le petit papelin s'est gâté ! »

Un peu plus loin on trouve cette ridicule comparaison[3] : « Un âne sait qu'il est un âne, une pierre sait qu'elle est pierre, et ces ânes de papelins ne savent pas qu'ils sont des ânes. »

Enfin il termine ses investives par ces paroles : « Si j'étais maître de l'empire, je ferais un même paquet du pape et des cardinaux, pour les jeter tous ensemble dans ce petit fossé de la mer de

1. Cont. Ang. Reg. ib. 333.
2. Advers. papat., t. VII, f. 570. Propres paroles de Luther.
3. Advers. papat., p. 474.

Toscane. Ce bain les guérirait, j'y engage ma parole, et je donne Jésus-Christ pour caution.

— Quel blasphème prononcez-vous là! s'écria Henri; se peut-il qu'un chrétien tienne un pareil langage? Ce prétendu réformateur de la discipline et des abus de l'Eglise me paraît d'un caractère bien opposé à l'Evangile; sa mission divine et sa charité envers ses frères ne tromperont personne : un homme qui emploie de tels arguments me paraît si vil et si méprisable que je vous ordonne de ne plus vous en occuper. Passons.

— Sire, dit alors le cardinal en donnant au roi une liste, voici les noms de plusieurs candidats que j'ai à vous présenter. Il faut nommer un trésorier de l'échiquier. Thomas Morus a déjà rempli honorablement plusieurs charges publiques; c'est un homme aussi intègre qu'habile. Je le propose donc à Votre Majesté.

— J'approuve beaucoup ce choix, répondit Henri : car j'aime extrêmement Morus, et je suis fort content des services qu'il m'a rendus jus-

qu'ici. Vous le lui témoignerez de ma part. Après?

— Je demanderai encore au roi que Cromwell soit confirmé dans la place d'intendant-général des monastères qui ont été dernièrement transformés en colléges.

— Quel est ce Cromwell? dit Henri : je ne m'en souviens plus.

— Sire, répondit Wolsey, sa naissance est obscure : il est fils d'un foulon de la Cité. Cromwell a servi dès son jeune âge dans les guerres d'Italie. Depuis, il s'est appliqué à l'étude des lois. Son activité et sa science le rendent digne des bontés de Votre Majesté.

— Accordé, dit le roi. — Puis il signa les diverses commissions destinées aux nouveaux élus.

— Je veux aussi, ajouta-t-il en regardant Wolsey, que vous cherchiez à faire quelque chose pour un petit ecclésiastique appelé Cranmer, qu'on m'a recommandé.

Le cardinal fronça le sourcil en entendant ce nom, qui ne lui était pas inconnu, et il pensa avec raison que c'était Anne Boleyn qui en avait parlé au roi.

II.

Cependant la reine était rentrée dans ses appartements. Les soins dont ses femmes l'entourèrent l'eurent bientôt rappelée à la vie et au sentiment de sa douleur.

Maintenant la nuit était venue, et Catherine, assise près d'un grand feu, se livrait encore à mille pensées tristes et affligeantes!... Née sous un ciel plus doux, elle n'avait jamais pu s'habituer au climat triste et humide de l'Angleterre. Telle qu'une plante arrachée de son sol natal, elle regrettait sans cesse l'air et la lumière des pays méridionaux. Cette disposition, jointe aux chagrins qui l'abreuvaient,

l'avait jetée dans une mélancolie habituelle dont rien ne pouvait la tirer, et que l'incident le plus léger suffisait pour augmenter. Long-temps son caractère ferme l'avait soutenue; mais, depuis que sa santé s'était affaiblie, elle semblait ne plus retrouver d'énergie que pour faire la peinture de ses maux, de force que pour s'y abandonner sans mesure.

En ce moment elle tenait dans sa main une lettre venue de sa patrie. Elle la lisait lentement, en songeant aux jours heureux de son enfance, lorsque tout à coup les portes s'ouvrirent brusquement: une jeune fille, qui paraissait âgée de dix ou douze ans, s'élança dans la chambre, et vint se jeter à son cou. La taille souple et gracieuse de cette jeune fille était serrée par une large ceinture de couleur de rose dont les bouts flottaient sur sa robe blanche; ses beaux cheveux blonds, rattachés sur sa tête par des nœuds de ruban, laissaient à découvert les jolis petits traits de sa figure, dont la physionomie, pleine de malice et d'esprit, prévenait en sa faveur. C'était la princesse Marie, la fille de Henri, la future épouse d'un prince français, celle enfin dont un habile

négociateur avait été promettre la main pour ôter à sa mère l'appui d'une voix amie.

—Comment, s'écria-t-elle, voilà encore maman qui pleure !

Puis, en riant, elle s'empara du mouchoir de la reine, et se mit à faire semblant de pleurer.

—Voilà donc comme je ferai quand je serai grande? dit-elle : car il paraît que les grandes personnes pleurent toujours. Oh ! alors, j'aime bien mieux rester petite, car cela doit être bien ennuyeux. Écoutez-moi, ma chère maman, continua-t-elle en entourant avec ses bras le cou de sa mère, pourquoi donc êtes-vous toujours triste ? Cela doit faire du mal d'être triste. Tout le monde n'est pas comme vous, je vous assure. Tenez, ce matin j'ai été au parc de Saint-James avec Alice : eh bien ! j'ai rencontré lady Anne Boleyn ; elle riait comme une folle avec plusieurs de ses amies qui se promenaient avec elle. J'ai couru aussitôt lui dire bonjour, car j'étais bien contente de la revoir. Vous m'aviez dit qu'elle était allée dans le Kent, chez son père.

— Mon enfant, reprit la reine, dont les larmes recommencèrent à couler, ce que je vous avais dit était vrai ; elle sera revenue depuis, sans que je l'aie su.

— Mais, maman, puisqu'elle est de votre maison, pourquoi n'est-elle pas venue vous voir ? Cela me fait beaucoup de peine : car je l'aime mieux que toutes les autres dames. Elle me racontait tout ce qu'elle avait vu en France quand elle voyageait avec ma tante de Suffolk. Oh! comme je voudrais voir la France ! Lady Anne dit que c'est un si beau pays! Elle me racontait aussi les fètes magnifiques que le roi Louis XII donnait à ma tante. Maman, quand je me marierai, je veux épouser le roi de France.

— Toi aussi tu aimes donc lady Boleyn? dit la reine.

— Oh! oui, maman, beaucoup, beaucoup, reprit naïvement la jeune princesse. Je suis bien fâchée qu'elle ne soit plus ici. Elle était si aimable; je m'amusais tant quand elle jouait avec moi !

— Eh bien! ma chère enfant, reprit la reine, voilà pourquoi on pleure quand on est grand : c'est que souvent on aime quelqu'un qui ne vous aime plus.

— Est-ce que vous croyez qu'elle ne m'aime plus? reprit la gentille Marie d'un air tout pensif. Mais, maman, je l'ai pourtant embrassée ce matin de bien bon cœur. Cependant, à présent, je me rappelle qu'elle ne m'a presque rien dit; je n'y avais pas encore songé. Elle a eu l'air tout embarrassée. Mais pourquoi donc ne m'aimerait-elle plus, puisque je l'aime toujours ?

Et comme Marie achevait ces mots, une femme entra, et, se penchant vers l'oreille de la reine, elle lui parla très bas en lui remettant un billet.

Catherine s'approcha de la lumière; et, après avoir lu ce que contenait ce billet, elle appela la jeune princesse, et lui dit de se retirer dans son appartement, parce qu'il fallait qu'elle écrivît.

Marie, tout en sautant, vint embrasser sa mère

une douzaine de fois, puis s'élança hors de la chambre avec la même vivacité qu'elle avait mise à y entrer.

— Léonora, dit aussitôt la reine, ma chère fille, toi qui as quitté avec moi ce beau pays d'Espagne, et toi qui depuis ce jour me sers si fidèlement, écoute bien ce que je t'ordonne : apporte-moi promptement les habillements d'une femme de service.

— Lesquels ?

— N'importe, je les revêtirai ; tu m'accompagneras. Il faut que ce soir même je sois à Londres.

— Ciel! que dites-vous, ma bonne maîtresse? s'écria Léonora tout effarée. A Londres ce soir? Il y a cinq milles; vous ne pourrez faire ce chemin à pied, et, vous le savez, il serait impossible d'aller autrement : on s'en apercevrait.

— Léonora, reprit la reine, je suis décidée. Sache que des amis fidèles viennent de m'avertir

que le légat est arrivé. Henri va redoubler de surveillance. Je n'ai qu'aujourd'hui ; et si je perds cet instant, je ne pourrai plus parvenir jusqu'à lui. C'est là que repose mon dernier espoir. Eh bien! si tu refuses de me suivre, je partirai seule.

— Seule!... ô ma bonne maîtresse! s'écria Léonora, les mains jointes et les larmes aux yeux : vous ne le pourriez pas. Mais songez donc à ce que vous allez faire! Si vous êtes reconnue, le roi en sera instruit, et nous serons tous perdus.

— Eh bien! Léonora, qu'ai-je à risquer? Je ne saurais devenir plus malheureuse. Faut-il donc abandonner encore ma dernière espérance? Non, non, Léonora : je réponds devant mes enfants de l'honneur de leur naissance. Pars, vole, ne crains rien : Dieu nous protégera.

Léonora, adroite et rusée comme une femme espagnole, eut bientôt trouvé les habillements dont elle avait besoin. Elle laissa peut-être soupçonner sa conduite; mais, toute dévouée à la reine, elle ne savait rien craindre quand il s'a-

gissait d'exécuter ses volontés ou de s'exposer pour elle.

Catherine feignit de se retirer, et, après avoir renvoyé tout son service, elle sortit du palais, enveloppée d'une sorte de mante de couleur brune dont les femmes du peuple se servaient habituellement. La fidèle Léonora suivait en tremblant les pas de sa maîtresse. Elles respirèrent plus librement lorsqu'elles se trouvèrent hors de l'enceinte du château.... Cependant, en continuant la route qui conduisait à Londres, Léonora pensait avec inquiétude qu'elles étaient exposées à faire quelques rencontres peu sûres. Son imagination troublée ne manquait pas de joindre le souvenir des morts à celui de la méchanceté plus réelle des vivants. Elle craignait aussi que la reine ne pût soutenir cette longue route; enfin elle craignait tout, jusqu'au souffle de l'air, au tremblement des feuilles, au choc des pierres sur lesquelles elles marchaient; et bientôt elle eut raison : car le vent s'éleva avec violence; le ciel se couvrit de nuages amoncelés; la lune, qui les éclairait, disparut; de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber; puis des torrents inon-

dèrent la terre, et transpercèrent tous leurs vêtements.

Vainement la reine et Léonora se hâtaient de marcher: la force de l'orage devint telle, qu'elles furent forcées de se réfugier sous un arbre qui s'élevait près de la route.

— Ma pauvre Léonora, dit la reine en s'appuyant contre le tronc de l'arbre, dont le vent enlevait les feuilles et brisait les branches, je regrette maintenant de t'avoir amenée avec moi. Je suis déjà assez malheureuse sans y ajouter la peine de voir souffrir ceux qui m'entourent.

— Oh! ma chère dame et maîtresse, s'écria Léonora, je me trouve plus heureuse ici près de vous que lorsque je crus que mes frères m'empêcheraient de vous suivre. Il me semblait toujours voir ce vaisseau aux ailes blanches partir et vous emmener, tandis que moi, restée sur le rivage, je poussais d'inutiles cris pour vous rejoindre. La nuit, je m'en souviens, je ne pouvais plus dormir; je descendais dans le bois d'orangers chargés de fleurs et de fruits qui embaumaient les jardins du

palais. Là j'essuyais tristement mes yeux ; je les tenais fixés sur vos fenêtres, que notre beau ciel faisait briller. En Espagne, à la bonne heure, on peut courir à la lueur des étoiles ; mais dans ce pays de boue et d'eau, chez ces Anglais, on a beau être fourré toute l'année jusqu'aux oreilles, on grelotte soir et matin. C'est pour cela, sans doute, qu'ils sont si ennuyés et si ennuyeux. Et cette légère mantille qui couvrait nos têtes qu'est-elle devenue ? dit Léonora, secouant le manteau de bure pesante et mouillée qui enveloppait Catherine. Leurs femmes ne connaissent pas plus les sons de la guitare que les rayons du soleil Elles sont toutes tristes comme des taupes noires. Il n'y a que la princesse Marie qui semble avoir deviné notre chère Espagne.

— Ah ! murmura la reine, elle est comme j'étais à son âge. Dieu veuille qne la suite de sa vie ne ressemble pas à la mienne !

Cependant la pluie commençait à diminuer. Le temps pressait : Catherine se remit à marcher avec courage et avec activité ; malgré la boue où elle enfonçait à chaque pas, elle redoublait d'ef-

forts. Que ne peut la force de la volonté, même contre la faiblesse du corps et les obstacles qu'opposent les éléments! Elle arriva enfin au pied du palais Lambeth, situé sur les bords de la Tamise, où le cardinal Campeggio, selon l'avis qu'elle avait reçu, devait être installé.

En effet, les portes, les cours, les antichambres, étaient encombrées de serviteurs empressés, car Henri avait donné l'ordre que le cardinal fût traité avec la plus grande magnificence et fût défrayé de toutes dépenses. Tous ces valets, étrangers à leur nouveau maître, et peu habitués à leurs nouveaux emplois, laissèrent passer la reine sans obstacle, mais non sans considérer avec une stupide curiosité l'eau et la boue dont sa chaussure et ses vêtements étaient couverts. Catherine connaissait parfaitement l'intérieur de ce palais, et elle entra bientôt dans le cabinet du légat.

Ce vieillard à moitié perclus, dont la santé était plus que chancelante, se trouvait alors assis au coin du feu dans un grand fauteuil de velours rouge, où il s'occupait à réciter son bréviaire. Sa figure était maigre et pâle; quelques cheveux

blancs descendaient encore sur ses tempes. En entendant la porte s'ouvrir, il posa le livre sur ses genoux, et il jeta sur la reine un regard vif et perçant.

Catherine s'avança vers lui sans hésiter. — Monsieur le cardinal, dit-elle en découvrant son front, vous voyez devant vous la reine d'Angleterre! l'épouse légitime du roi Henri!

En l'entendant parler ainsi, Campeggio ne put dissimuler un mouvement de surprise. Il se leva aussitôt; mais ses yeux se portèrent avec incertitude sur la reine, dont le costume lui parut bien extraordinaire.

Il allait parler; elle le prévint et, dit en levant sa main vers le ciel :

— Oui, je le jure devant Dieu, je suis la reine Catherine. Vous êtes étonné de me voir ici, à cette heure, sous de tels vêtements. Sachez donc que je suis prisonnière dans mon propre palais, et que, si je n'avais su tromper sa vigilance, mon cruel époux m'aurait toujours empêchée de parvenir jusqu'à vous.... Je le sais, vous êtes mon

juge : eh bien! connaissez donc tous mes malheurs. Soyez la force du faible, et ne trempez pas vos mains dans l'injustice. Etrangère dans ce pays, je n'y ai plus d'amis : la crainte qu'inspire Henri les a tous éloignés. Non, je n'en doute pas, vous deviendrez mon appui, vous défendrez la cause d'une mère et de ses enfants. Eh quoi ! pourriez-vous me condamner sans m'entendre ? Fille des rois, avais-je besoin d'épouser Henri Tudor pour jouir des honneurs qui m'étaient dus? Catherine d'Aragon lui a toujours été fidèle. Aujourd'hui, égaré par une passion criminelle, il veut faire asseoir une femme déhontée sur le trône d'Angleterre; il renie son propre sang, et veut arracher à ses enfants jusqu'à leur légitimité. Oui ! je vous le déclare, rien ne pourrra m'ébranler. Forte de mon innocence et de la justice de ma cause, j'en appellerai à la terre entière ! à Dieu même!

Le cardinal, resté immobile, contemplait avec respect Catherine, dont une noble fierté animait tous les traits.

Il se sentit pénétré d'admiration pour son courage et de compassion pour ses malheurs.

— Non, Madame, répondit-il, je ne suis point votre juge. Je le sais, il n'est que trop vrai que vous êtes entourée d'ennemis. Mais au moins ne croyez pas en trouver un de plus en moi. Je m'estimerais heureux si mes conseils ou mes vœux pouvaient être utiles à votre cause, et c'est du fond du cœur que je vous prie d'y compter.

Catherine allait le remercier lorsque les battants des portes dorées s'ouvrirent avec fracas pour annoncer à haute voix le cardinal de Wolsey.

— Ciel ! dit Catherine, cet homme odieux me poursuivra donc toujours ! Elle baissa précipitamment son voile, et, se rangeant du côté gauche de la porte, elle passa derrière le cardinal au moment où il entrait. Wolsey jeta un coup-d'œil sur cette femme, dont la présence éveilla dans son âme un soupçon ; mais, forcé de répondre aux politesses du légat, il n'eut pas le temps de l'examiner et ne la reconnut point.

Wolsey aimait passionnément le faste et l'éclat. Les principaux emplois de sa maison étaient

remplis par des barons, des chevaliers; et parmi ses serviteurs il comptait les fils des familles les plus distinguées, qui, par sa protection toute-puissante, aspiraient aux emplois civils ou militaires.

Dans cette occasion il avait cru nécessaire d'étaler un luxe inaccoutumé. Ce fut donc avec peine que la reine parvint à traverser la foule des prélats, des nobles et des jeunes gentilshommes qui attendaient dans les premiers appartements l'honneur d'être présentés par le favori au cardinal légat.

Les cours étaient remplies de leurs brillants équipages, au milieu desquels on distinguait un grand nombre de mules richement caparaçonnées, qui portaient sur leur dos de grands coffres couverts de pièces de drap cramoisi garnies de franges et de broderies d'or.

Une foule oisive de valets se tenaient debout au dehors, sur les degrés du perron. La reine, en passant au milieu d'eux, excita leurs rires et leurs

grossières plaisanteries, et elle entendit les insolentes conjectures qu'ils firent sur sa personne.

— Qu'est-ce que c'est que cette femme? disait l'un : vois-tu comme elle est crottée ! — Elle a l'air d'une mendiante vraiment, s'écrièrent d'autres en s'adressant aux nouveau-venus destinés à servir le légat. Votre maître reçoit de singulières visites; chez nous, nous ne faisons pas comme cela, nous mettons toutes ces petites gens à la porte! — Ah! ah! vous n'en finirez pas, s'écria le plus arrogant de la troupe, si vous recevez cette canaille de solliciteurs. — Enhardi par ces conseils, un des portiers s'approcha de la reine, et, la poussant rudement, lui cria en jurant : — Eh! la mère, qu'est-ce que vous venez faire ici? Sortez vite. Monseigneur a des écus; mais ce n'est pas pour vous qu'ils sont faits. Ces paroles excitèrent au plus haut degré l'hilarité de toute la bande, qui s'empressa, en battant des mains, d'applaudir à cette belle action. Catherine tremblait d'humiliation. — Voilà donc, se dit-elle en elle-même, comme le pauvre est accueilli chez les grands de la terre! et moi-même, peut-être, ai-je, sans le savoir, laissé plus

d'une fois gémir aux portes de mon palais une mère qui pleurait ses enfants, ou le vieillard qui réclamait un dernier secours!

La reine, tout entière à ces réflexions, à l'impression que lui avait faite la vénérable figure du légat, à l'apparition de Wolsey, aux piéges qu'on allait lui tendre, aux séductions dont on allait l'environner, suivait machinalement Léonora, à qui la crainte que sa maîtresse ne fût poursuivie semblait avoir donné des ailes.

— Léonora, s'écria enfin la reine, je sens que je n'en puis plus; arrêtons-nous un instant seulement : tu vas trop vite. — Et elle s'assit, accablée de fatigue, sur une grosse pierre qui se trouvait au côté de la route.

Il n'y avait qu'un moment qu'elle s'y reposait, lorsqu'elle vit passer un carrosse magnifique. Les rideaux intérieurs en étaient ouverts, et la lueur des flambeaux que portaient les coureurs qui l'environnaient en éclairaient parfaitement le fond. L'on y voyait une jeune femme assise, brillante de tout l'éclat de la parure et de la beauté. Ca-

therine n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur elle, qu'elle reconnut Anne Boleyn, qui revenait d'une fête que le lord-maire lui avait donnée.

Elle passa comme l'éclair, et dans la rapidité de sa course le carrosse fit voler l'eau et la boue du chemin, qui vinrent couvrir de nouveau les vêtements de la malheureuse reine.

Catherine ne put soutenir tant d'émotions différentes : il lui sembla qu'elle allait mourir.

— Léonora, écoute, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, viens près de moi, donne-moi ta main : je sens que je meurs. Tu porteras à ma fille ma dernière bénédiction.

Et sa main cherchait dans l'ombre celle de Léonora, car un voile épais venait de couvrir ses yeux. Elle cessa de parler, sa tête tomba sur son épaule, et la pauvre Léonora crut que la reine avait cessé de vivre. Elle la soutint d'abord dans ses bras; mais bientôt, accablée de fatigue, Léonora s'agenouilla sur la terre, où elle essayait vainement de ranimer la reine par le souffle qu'elle

s'efforçait de lui communiquer. Mais, voyant tous ses soins inutiles, dans sa terreur elle resta convaincue que Catherine était morte. — Ma chère maîtresse, s'écriait-elle en sanglotant et se tordant les bras, ma bonne maîtresse est morte ! Que vais-je devenir ? C'est ma faute : j'aurais dû l'empêcher de partir! Que je suis malheureuse! — Et ses pleurs et ses cris redoublaient. Enfin elle entendit dans le lointain les pas de plusieurs personnes qui s'avançaient ; bientôt elle distingua une litière portée par plusieurs hommes. — A mon secours ! s'écria-t-elle, pleine d'espérance, aussitôt qu'ils furent assez près d'elle ; à mon secours ! voilà ma maîtresse qui se meurt. En voyant deux femmes, dont l'une, couchée sur la terre, était soutenue par une autre qui semblait devenue folle, un homme qui était dans la litière commanda qu'on s'arrêtât sur-le-champ et descendit lui-même avec vivacité. C'était le roi ! Il était allé aussi à Londres pour voir le légat ; et, ne voulant pas qu'on s'aperçût de l'empressement qu'il y mettait, il s'y était rendu dans le plus grand secret. En le voyant, Léonora resta immobile de crainte et de frayeur. Le roi reconnut à l'instant la reine et la malheureuse Léonora. Il demanda d'un ton furieux à

Léonora ce qu'elle faisait là et d'où la reine venait. Mais elle essaya vainement de répondre : sa langue demeurait attachée à son palais ; elle ne pouvait proférer le moindre son. Irrité de ce silence, et plus encore de ce qu'il soupçonnait, il fit mettre la reine dans la litière, et, faisant marcher lentement, il la suivit à pied jusqu'au palais.

On porta Catherine dans son appartement. Elle y recouvra bientôt l'usage de ses sens ; mais en ouvrant les yeux elle chercha inutilement sa fidèle Léonora. Léonora lui fut enlevée, sans qu'on ait jamais su quel sort lui avait été réservé.

III.

Pendant que la discorde remplissait de trouble et de peines la demeure royale, un homme d'état, simple et paisible, attendait avec un bonheur mêlé d'impatience l'arrivée d'un ami. Dans sa maison, autour de lui, tout semblait avoir redoublé d'activité. Le repas de la famille était plus recherché; des fleurs nouvelles remplissaient les appartements; les enfants allaient, venaient, et leurs jeux étaient devenus plus bruyants et plus joyeux. Le voilà! le voilà! s'écrie-t-on de toutes parts. On descend, on court, on se précipite : Thomas Morus serre dans ses bras avec un contentement inexprimable l'évêque de Ro-

chester, le savant et vertueux Fisher, qu'il aimait de la plus vive et de la plus tendre amitié.

— Enfin vous voilà! s'écria-t-il. Quel bonheur de vous voir!

Et pendant que le bon évêque montait l'escalier entouré des plus jeunes enfants de Morus, la fille aînée, Marguerite, vint le saluer, accompagnée de lady Morus, sa belle-mère, et du jeune Guillaume Roper, son fiancé. Ils entrèrent tous ensemble dans le salon, et, après quelques instants d'une conversation générale, Morus renvoya ses enfants pour causer plus librement.

— Oh! mon cher Fisher, lui dit Morus en reprenant sa main dans la sienne, que je suis heureux de vous revoir! Depuis si long-temps je suis privé de ce bonheur! j'ai tant de choses à vous dire! le cœur demeure si plein lorsqu'il ne peut s'épancher dans celui qu'il aime! Pourquoi n'avez-vous donc pas répondu à mes lettres?

— Vos lettres! répondit Fisher; mais il y a plus d'un mois que je n'en ai reçu.

— Comment cela se peut-il ?... A moins qu'elles n'aient été interceptées, reprit Morus : car le roi devient chaque jour plus méfiant. Si cela continue..., penser deviendra un crime d'état.

— Je ne sais ce qu'elles seront devenues ; mais je n'en ai recu aucune, ce qui m'a rempli l'esprit d'inquiétude. Mais, mon ami, puisque je vous vois plein de vie et de santé, je suis content. Veuillez me raconter ce qui se passe à la cour : car pour moi je commencerai par vous dire que le roi m'a écrit, en m'envoyant par le cardinal de Wolsey un traité qu'il vient de composer sur le divorce, afin de savoir mon avis. Je lui ai répondu tout franchement et me suis prononcé vivement contre. Véritablement y a-t il rien de plus absurde que de penser que ce roi veut répudier, après tant d'années de mariage, une princesse pleine de vertus, à laquelle il ne fait d'autre reproche que d'avoir été fiancée à son frère le prince Arthur! Encore a-t-il obtenu une dispense pour cette raison lors de son mariage : ainsi il me semble que sa conscience doit être parfaitement tranquille.

— Oui ! oui ! elle pourrait être parfaitement tranquille, reprit Morus; et si de bonne foi il croyait que cette union fût restée nulle jusqu'à ce jour, pourquoi ne fait-il pas maintenant ses efforts pour la légitimer, au lieu de chercher à la détruire?... Mais c'est qu'il veut épouser une des dames de la reine, la jeune lady Anne Boleyn.

— Quelle horreur ! s'écria Fisher. Etes-vous sûr, mon ami, de ce que vous m'apprenez là? Ciel ! si je m'en étais douté ! Je l'avoue, ma bonne foi a été entière; j'ai examiné dans ma conscience, avec tout le soin possible, la réponse que je devais lui faire. Mais si j'avais pu soupçonner un projet pareil, je n'aurais pas eu le sang-froid de peser les raisons qu'il m'exposait avec tant d'artifice.

— Eh bien ! mon cher Fisher, reprit Morus, telle est la triste vérité : ce sont là les scrupules qui agitent le cœur du roi. Abandonner la reine et sa fille, voilà son but, son unique désir. J'ai reçu aussi l'ordre de lire et de discuter ce traité; mais je m'en suis excusé sur mon peu de science

en matière théologique. D'ailleurs tous ces débats et ces frauduleuses demandes de conseil deviennent inutiles : le légat Campeggio est arrivé de Rome ; la reine doit comparaître devant une cour composée du légat et de Wolsey, assistés de plusieurs autres cardinaux.

— La reine en jugement ! s'écria l'évêque de Rochester ; entendre discuter son honneur, son rang ! Quelle honte pour l'Angleterre ! Et qui parlera pour elle ? Que ne puis-je donner ma vie pour être appelé à la défendre ! Comment Wolsey, tout-puissant, n'a-t-il pas détourné le roi de cette indigne pensée !

— On dit qu'il l'a essayé ; mais il tremble devant le roi. Vous le savez, un ambitieux résiste-t-il jamais à celui qui donne le pouvoir ? Non. Cependant, s'écria Morus, je ne puis croire qu'ils osent prononcer l'illégitimité de la princesse Marie : car, même toutes lois à part, en admettant que le mariage soit cassé, la bonne foi de sa naissance est pour elle un droit imprescriptible.

— Ah ! qu'il en soit ainsi ! dit Fisher ; mais

que de troubles cette question va enfanter dans notre malheureuse patrie!

— Je le crains, mon ami, dit Morus. Déjà tous les cœurs font des vœux pour la reine. Il ne peut en être autrement : elle est aussi chérie qu'estimée, et tous disent que le roi peut se déshonorer lui-même, mais ne peut arracher à sa fille le droit de régner sur eux.

— Ainsi Wolsey, reprit l'évêque tout pensif, va être appelé à juger sa souveraine! Il sera contre elle!... Et ce Campeggio, que dit-il du moins?

— Nous croyons, répondit Morus, qu'il soutiendra plutôt la reine; car il semble plein de droiture et de fermeté. Sa première entrevue avec le roi nous a donné de vives espérances. Henri l'a accablé des protestations d'une entière déférence; mais tous ses artifices sont venus échouer devant la prudence du cardinal italien. Ce silence impénétrable sur ses opinions personnelles à mis le roi au désespoir. Depuis ce jour il l'honore sans cesse de ses visites; il lui a offert

le riche évêché de Durham, il travaille avec ardeur à corrompre son intégrité par ses promesses et ses flatteries.

— Dans quelle affliction doit être la reine, dit Fisher, elle que j'ai vue si jeune, si belle et si aimée d'Henri, lors de son arrivée en ce royaume!

— Hélas! je le pense, dit Morus. Depuis bien des jours je n'ai pu arriver jusqu'à elle. Cependant elle paraît en public comme de coutume, toujours pleine de bonté; rien n'est changé en apparence. Cette princesse est vraiment admirable. Pendant votre absence, cette maladie que l'on nomme la suette a fait de terribles ravages; Wolsey s'est sauvé de son palais parce que plusieurs gentilshommes de sa maison en étaient morts presque subitement; le roi lui-même la craignait si fort, qu'il ne quittait plus la reine, priant Dieu tout le jour avec elle, en pensant que sa vertu le défendrait de ce fléau; il avait renvoyé Anne Boleyn chez son père, où elle en a été atteinte, et véritablement nous n'eussions pas donné un regret à sa perte. Un moment nous avons cru le roi changé; mais, le danger passé, il

a rappelé Anne Boleyn, et s'est de nouveau éloigné de la reine.

— C'est que la mort est une terrible leçon, reprit l'évêque de Rochester : en sa présence, on juge sainement de toutes choses ; l'illusion du temps se dissipe pour faire place à l'éternité. — Comme l'évêque disait ces mots, plusieurs personnages qui venaient visiter sir Thomas entrèrent successivement.

On remarquait d'abord parmi eux Cromwel, le protégé du cardinal de Wolsey. C'était un homme faux et méchant, pour qui tous les moyens de faire fortune étaient bons ; il possédait l'art des intrigues et de la flatterie ; il joignait à une dissimulation profonde un esprit de politesse et de science qui, en général, le faisait bien accueillir dans le monde. Quand on l'examinait avec attention, on sentait bien qu'il y avait au fond de son âme quelque chose qui vous ôtait la confiance, car pour lui le vice ou la vertu n'était qu'un mot vide de sens ; mais on ne pouvait s'en apercevoir que lorsque, ne vous trouvant pas nécessaire à ses desseins, il ne prenait pas à votre égard

la peine de composer ses paroles et ses sentiments. Il salua avec aisance Morus et l'évêque de Rochester; il s'assit auprès du jeune Cranmer, qu'il connaissait beaucoup, disait-il : car Cromwel, comme tous les intrigants, avait la prétention d'être intimement lié avec tout le monde.

A peine avait-il pris place, qu'on vit entrer un M. Williamsons, qui était revenu depuis peu de jours à Londres d'un long voyage.

— Ah! voilà M. Williamsons, s'écria Morus en lui serrant la main. Vous êtes donc arrivé d'Allemagne, mon cher? Eh bien! comment vont toutes les affaires de ce pays-là? Il me semble que tout y est en combustion.

— Ce qui vous semble est la vérité même, répondit Williamsons d'un ton moitié sérieux moitié plaisant : car l'empereur est furieux contre notre roi; il a envoyé des ambassadeurs à Rome pour s'opposer au divorce. Mais l'empire est si fort troublé par les discussions religieuses, que je doute qu'il puisse

s'en occuper comme il le voudrait. Plusieurs nouveaux réformateurs viennent encore de s'élever; on parle surtout d'un moine de l'ordre des jacobins, nommé Bucer; puis de Zuingle, curé de la ville de Zurich, où il vient d'abolir la messe, au grand scandale des habitants. Il y en a encore un autre, appelé Ecolampade, qui s'est joint à lui. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'entre eux ils ne s'accordent sur rien. L'un admet un dogme, l'autre le rejette; aujourd'hui ils pensent d'une manière, demain d'une autre; tous les jours on publie une nouvelle doctrine; Luther a horreur de Zuingle et ils se damnent réciproquement : le diable même ne s'y reconnaît plus. Quelquefois ils se raccommodent, ils conviennent ensemble de croire une chose; mais peu après tout est bouleversé.

Cranmer, en entendant ce discours, s'agitait sur sa chaise, et, ne pouvant se taire, il interrompit Williamsons d'un ton aigre, qu'il s'efforçait d'adoucir.

— En vérité, Monsieur, dit-il, vous traitez bien légèrement des gens aussi savants que dis-

tingués, et cela parce qu'ils demandent la réforme des mœurs du clergé, et qu'ils prêchent contre l'abus qu'on fait des indulgences dans l'Eglise.

— S'ils s'étaient bornés à cela, reprit Williamsons, je serais entièrement de leur avis, car il est vrai qu'on a distribué des indulgences d'une manière aussi ridicule qu'avilissante; mais il en arrivera ainsi toutes les fois qu'on mettra les choses spirituelles à prix d'argent, l'avarice et l'avidité des hommes devant nécessairement flétrir les usages et les croyances les plus respectées. Encore vous ferai-je observer qu'il ne faut pas oublier que la naissance de cette querelle est due au mécontentement qu'éprouva Luther de ce que ce ne fut pas son ordre, mais celui des dominicains, qui fut chargé de les distribuer ou plutôt de les vendre aux fidèles à titre d'aumônes.

— Cela est possible, monsieur, interrompit Cranmer; mais, au moins, vous ne pouvez nier que l'immoralité du clergé allemand ne fasse sentir le besoin d'une réforme sévère.

—Là-dessus, monsieur, je pense comme vous.

L'Église allemande est tombée dans un relâchement extrême. La faute en est à ses évêques, qui, en général, ne doivent leur élévation qu'à leur naissance illustre. Ils sont en même temps princes séculiers, et la plupart ne s'occupent que de leurs intérêts temporels : par conséquent, ils laissent le clergé soumis à leur juridiction libre de toutes règles et de toute discipline ; de sorte que successivement il est tombé dans l'ignorance la plus honteuse, inévitable source de tous les maux.

— Ce que vous dites là m'a toujours frappé, interrompit sir Thomas. Il est impossible que la discipline du clergé se maintienne sous un chef temporel tout occupé d'ambition, de guerre et de pouvoir. Aussi je pense que rien n'est plus opposé à l'esprit de l'Evangile que ce mélange d'autorité et d'intérêts si différents et si peu compatibles. Quant à moi il me semble que je rejetterais également un souverain, chef de la religion du pays, et un pape, souverain de tous les états de la chrétienté. Aujourd'hui l'Allemagne nous en offre un bien triste exemple : toutes ces nouvelles doctrines ne s'y propageraient pas avec

tant de rapidité, nous ne verrions pas tant de chrétiens renier la foi de leurs pères, si le clergé eût été moins ignorant et de mœurs plus austères.

— Ah! sur ce dernier article, reprit Williamsons, il ne faut pas vanter si fort la sévérité des nouveaux apôtres. Les premiers ont quitté leurs femmes pour prêcher l'Evangile par toute la terre; mais ceux-ci commencent par en prendre. Luther vient d'épouser une jeune et jolie religieuse (quelques uns vont même jusqu'à prétendre qu'il y avait urgence), ce qui a mis au désespoir ses disciples et fait rire toute la ville. Quant à Bucer, il en est déjà à sa seconde femme.

— Comment! s'écria l'évêque de Rochester, ils se marient! en face de la sainte Eglise! Ils ont donc oublié les vœux solennels de chasteté qu'ils avaient faits, car ils sont tous prêtres ou moines!

— Ah bah! leurs vœux, ils les ont retranchés: ce sont ce qu'ils appellent des abus, et les prêtres de cette Eglise si sévèrement réformée pourront dorénavant se marier.

En entendant ce récit, sir Thomas n'avait pu s'empêcher de jeter les yeux sur Cranmer, et de chercher à deviner sur sa figure maigre et pâle l'impression que lui faisait ce discours : car il savait bien que ce dernier, quoique déjà engagé dans les ordres, soutenait de tout son pouvoir les nouvelles opinions. La raison qui l'y entraînait si fortement était qu'il avait conçu une violente passion pour la sœur d'Osiandre, l'un des principaux réformateurs.

Né d'une famille pauvre et obscure, il n'avait embrassé l'état ecclésiastique que par ambition et sans nulle vocation. Il cherchait donc uniquement tous les moyens de faire fortune, et déjà il était parvenu à se rendre agréable au comte de Wiltshire, qui le protégeait fort, et à toute la famille d'Anne Boleyn. Plus tard ce fut par son moyen qu'il parvint au siége archiépiscopal de Cantorbéry, où nous le verrons se plier servilement à toutes les volontés d'Henri VIII, puis mourir enfin de la mort des traîtres.

Dominé par ces pensées, Cranmer se mit à défendre avec chaleur la doctrine nouvelle, en

s'appuyant de tous les arguments qu'il put rassembler. Il avança et conclut qu'il valait infiniment mieux permettre aux prêtres de se marier que de les exposer à se mal conduire.

—Mais rien ne les oblige de se mal conduire, s'écria l'évêque de Rochester, qui ne put demeurer plus long-temps dans le silence. Tout au contraire, chacune des règles de la discipline et des canons de l'Eglise tend à conserver une pureté de mœurs parfaite. Ces règles semblent gênantes en effet, monsieur, à ceux qui ne les ont embrassées que par des vues d'orgueil ou d'intérêt, et sans avoir reçu de Dieu les vertus nécessaires à un ministère si saint et si relevé. C'est pourquoi nous avons eu souvent à gémir sur la conduite de plusieurs membres du clergé. Mais, si déjà on se plaint de leur ambition, que serait-ce donc si des enfants venaient accroître leurs besoins et leur prétendue avidité?.. Le prêtre, monsieur, continua le saint évêque pénétrant par la pensée jusque dans l'âme étroite de Cranmer, vous n'avez donc jamais compris ce qu'il doit être? Le prêtre, c'est le père de tous les orphelins, le frère de tous les pauvres, le consolateur de tous les mourants, l'appui du criminel

sur l'échafaud, le juge miséricordieux de l'assassin au fond du cachot. Dites ! pensez-vous que cette famille du genre humain ne soit pas assez vaste, ses devoirs assez étendus, ses misères assez profondes, ses besoins assez pressants ! Que pourrait-il donner encore quand il s'est donné à chacun comme à tous? Non ! le prêtre, c'est celui qui fait vœu de devenir un ange ; s'il veut y manquer, qu'il ne le prononce pas !...

— O Rochester ! dit Morus attendri, j'aime à vous entendre parler ainsi !

Et sir Thomas disait vrai. car, sans s'en apercevoir, Fisher venait de retracer fidèlement la conduite de sa vie tout entière ; et celui qui l'aimait le reconnaissait sans peine à ce portrait.

Comme l'evêque disait ces mots, la porte s'ouvrit de nouveau. Tous se levèrent avec respect en voyant paraître le duc de Norfolk, ce vaillant capitaine auquel l'Angleterre devait la victoire remportée sur les Ecossais aux champs de Flodden. Il était accompagné du plus jeune et du plus aimé de ses fils, le comte Henri Surrey. Dans un âge en-

core si tendre on ne pouvait s'empêcher d'admirer en cet enfant la grâce et la simplicité bienveillante de ses manières; son imagination vive et brillante annonçait déjà le poète chéri de ses contemporains. Hélas! quelques années paisibles et sans alarmes peuvent encore s'écouler! Mais plus tard Norfolk, ce père si fier, si heureux de l'être, verra tomber sur l'échafaud la tête de ce noble fils. Le crime qu'Henri lui reprochera sera d'avoir joint à ses armes celles d'Edouard-le-Confesseur, dont le sang royal était mêlé à celui qui coulait dans ses veines. Sir Thomas s'avança vers le duc avec une grande déférence. L'évêque de Rochester voulut lui céder sa place; mais il s'en défendit, et s'assit au milieu d'eux.

—Je ne savais pas, dit-il en se tournant gracieusement vers Fisher, trouver sir Thomas en si bonne compagnie. Je me félicite du retour de mylord de Rochester. Il entendra sûrement avec un vif intérêt le récit que j'ai à vous faire : car vous saurez que je sors de Blackfriars, où le roi m'a mandé ce matin en grande hâte avec les pairs les plus considérables du royaume, pour assister à

la comparution de la reine devant les cardinaux assemblés!...

A peine le duc eut-il prononcé ces mots, que l'étonnement parut sur toutes les figures. Morus n'en fut pas le moins affecté.

— La reine, s'écria-t-il, a comparu en personne! et si brusquement! On a donc fait exprès de le laisser ignorer?

— Je ne sais, répliqua le duc, mais jamais je ne pourrais oublier cette scène imposante et triste. Quand nous sommes entrés, les cardinaux et les deux légats étaient assis sur une estrade toute recouverte d'étoffe amarante. Le roi a pris place à leur droite. Nous nous sommes rangés derrière son fauteuil dans le plus grand silence.

Bientôt nous vîmes entrer la reine, vêtue d'habits de deuil. Elle s'assit au côté gauche, en face du roi. Sur l'appellation qu'on lui adressa, le roi se leva et resta debout. Mais, lorsque la reine fut interpellée à son tour, elle se leva, et répon-

dit avec dignité qu'elle protestait hautement contre ses juges pour trois raisons principales : d'abord parce qu'elle était étrangère; ensuite parce qu'ils possédaient dans le royaume des bénéfices qui leur avaient été donnés par son adversaire ; que de plus elle avait des raisons majeures de penser qu'elle ne pouvait obtenir justice d'un tribunal ainsi constitué. Elle ajouta qu'elle en appelait au pape, et qu'elle ne se soumettrait point à leur jugement. Après avoir dit ces mots, elle se tut. Mais, lorsqu'elle entendit le refus qu'ils firent d'admettre son appel, elle passa devant les cardinaux, et, traversant toute la longueur de la salle, elle vint se jeter aux pieds du roi.

Nous éprouvâmes tous une émotion, dit Norfolk, que je ne puis vous rendre.

— Sire, dit-elle avec une expression respectueuse, mais pleine de fermeté, je vous supplie de me regarder en pitié, comme femme, comme étrangère, sans amis dont je sois sûre, et sans conseiller désintéressé. Je prends Dieu à témoin, ajouta-t-elle en levant ses yeux expressifs vers le ciel, que je me suis toujours montrée envers vous

comme une femme fidèle et loyale, que je me suis fait un devoir constant de me conformer en tout à votre volonté ; que j'ai aimé tous ceux que vous aimiez, que j'en eusse raison ou non, qu'ils fussent mes amis ou mes ennemis. Je suis votre femme depuis nombre d'années ; je vous ai donné plusieurs enfants. Dieu le sait, lorsque je vous épousai, j'étais vierge, et je men rapporte là-dessus à votre propre conscience. Si l'on peut me reprocher la moindre faute, je consens à partir avec honte ; sinon je vous prie de me rendre justice.

En l'entendant parler ainsi, nous laissâmes tous échapper un léger murmure d'approbation, qui fut suivi d'un long silence. Le roi pâlit visiblement. Il ne répondit rien à la reine, qui se releva, et voulut se retirer. Alors le roi fit signe au duc de Suffolk de la suivre. Suffolk fit d'inutiles efforts pour la retenir. Elle se retourna vers lui, et dit assez haut pour être entendue de nous tous :

— Allez dire au roi, votre seigneur, que jusqu'ici je ne lui ai point désobéi, et que je suis fâchée d'être obligée de le faire en ce moment.

Aussitôt après avoir dit ces mots, elle sortit, suivie de toutes ses filles d'honneur.

Ce refus qu'elle fit de demeurer plus longtemps en présence de ses juges, la noble et simple éloquence du discours qu'elle venait de tenir, jetèrent beaucoup d'embarras et d'incertitude parmi le tribunal; les juges semblaient attendre que quelqu'un décidât pour eux. Alors le roi s'est levé tout à coup; et, prenant la parole, il s'est tourné vers eux en les regardant fièrement.

— Messieurs, dit-il, c'est avec assurance que je rendrai devant vous un éclatant témoignage à la vertu de la reine : sa personne, sa conduite, ne sauraient être atteintes par aucun reproche. Mais je ne puis continuer de vivre dans le trouble que me cause cette union!.... Ma conscience se remplit d'alarmes en pensant que j'ai pour épouse celle qui le fut de mon propre frère. Je ne vous dissimulerai point, Messieurs, que je sais que plusieurs se sont laissés aller à croire que c'est le cardinal d'York qui m'a poussé à demander cette séparation. — En disant cela le

roi nous a regardés. — Je déclare, a-t-il dit, en votre présence, que c'est entièrement faux, et qu'au contraire il a vivement combattu les scrupules qui se sont élevés dans mon âme. Mais, je vous l'avoue, contre ma volonté et à mon grand regret, son opinion n'a pu me rendre le calme et la tranquillité d'un cœur sans reproche. Alors j'ai jugé nécessaire d'en conférer de nouveau avec M. l'évêque de Tarbes, qui malheureusement ne m'a que trop confirmé dans les craintes que déjà j'éprouvais. J'ai consulté aussi mon confesseur et plusieurs autres évêques, qui tous m'ont répondu qu'ils me conseillaient de soumettre cette question au tribunal de notre Saint-Père et souverain pontife. A cet effet, messieurs, vous avez été investis par lui-même de son autorité suprême et de ses pouvoirs spirituels : je vous écouterai donc comme je l'écouterais lui-même, c'est-à-dire avec une entière déférence!... Cependant, je veux vous faire ressouvenir encore qu'il est de mon devoir envers mes peuples de prévenir tout ce qui pourrait, dans l'avenir, troubler leur tranquillité, et malheureusement j'ai de fortes raisons pour craindre qu'un jour on ne puisse contester à la princesse Marie la légitimité de ses

droit au trône. C'est donc avec une entière confiance que j'attends de vous la solution d'une question si importante au bonheur de mes sujets et à la paix de mon royaume. Je ne doute pas que vous ne leviez promptement tous les obstacles que l'on tente d'y apporter! — Après avoir dit ces mots, le roi s'est retiré, et il est reparti sur-le-champ pour son palais de Greenwich. La plupart des pairs l'ont suivi ; mais moi je suis resté jusqu'à la fin de la séance, qui a été fort tumultueuse. Néanmoins, après de longs débats, ils ont décidé que l'on passerait outre, qu'on entendrait les avocats de la reine, et que la procédure se continuerait malgré sa protestation.

— Qui est l'avocat de la reine? demanda l'évêque de Rochester.

— Il n'est pas encore choisi, dit le duc de Norfolk. Il me semble qu'en bonne justice c'est elle qui doit le nommer.

— Mais elle le refusera sans doute, dit Cromwel, d'après la manière qu'elle a adoptée pour se défendre.

Ainsi la compagnie s'entretint longuement sur ce sujet, qui remplissait d'inquiétude le cœur de sir Thomas non moins que celui du bon évêque de Rochester, son fidèle ami.

IV.

. . . .

. . . .

— Vous comprenez, M. de Soria, disait Wolsey à un des secrétaires en qui il avait le plus de confiance : aussitôt que vous l'apercevrez vous irez au-devant de lui...; vous prononcerez le mot convenu, vous le ferez passer par le souterrain qui donne sur le bord de la Tamise; vous l'amènerez ici, dans mon cabinet, par le petit escalier. Son vêtement doit être brun; il portera un chapeau noir autour duquel vous verrez un ruban rouge.

— Monseigneur peut être parfaitement tranquille, répondit le secrétaire avec suffisance;

tous ses ordres seront ponctuellement exécutés. Mais il ne peut arriver avant une heure d'ici, j'en réponds à Monseigneur.

— Allez toujours, Monsieur, répondit le ministre impatient : je crains quelque surprise. Soyez moins confiant dans vos calculs et plus actif dans l'exécution. — Et il lui fit signe de sortir.

Soria venait à peine de fermer la porte, que le cardinal, qui écrivait en silence, entendit dans la cour du palais de la chancellerie un bruit inaccoutumé. Pendant quelque temps il continua son travail; mais, le tumulte croissant, de bruyants éclats de rire se faisant entendre, il se leva, ouvrit la fenêtre, et s'avança sur un large balcon d'où l'on pouvait voir tout ce qui se passait dans la cour principale.

Une foule de valets rassemblés y formaient cercle autour d'une vieille femme qui paraissait l'objet de leurs risées; son large chapeau de feutre, où pendait un ruban rouge, venait de tomber par terre, et laissait à nu, non une tête de vieille femme, comme on l'aurait

pu supposer, mais bien une tête toute recouverte de cheveux courts, noirs et crépus. En la voyant ainsi coiffée, la troupe redoubla ses cris. L'un deux lui enleva avec adresse le masque qui cachait sa figure; mais quelle fut leur surprise de trouver sous cette enveloppe une grosse face furibonde, dont le nez et les joues allumées de colère et de vin ne pouvaient appartenir qu'à un être du sexe masculin! Celui-ci, se voyant découvert, se défendit avec fureur, cherchant à les éloigner de lui à coups de pied et à coups de poing; mais il ne pouvait résister à leur nombre. Ils se jetèrent sur lui, ils ôtèrent son manteau brun et un de ses cotillons d'étamine bleue. Ce malheureux criait qu'on le menât à monseigneur le cardinal, mais les valets ne l'écoutaient point, et il faisait de vains efforts pour leur échapper. Néanmoins, comme il était excessivement robuste, il parvint enfin à renverser deux de ses antagonistes; alors, parcourant toute la longueur de la cour, il se jeta dans une seconde cour, où, trouvant une échelle appliquée contre la lucarne d'un grenier, il y grimpa avec toute la dextérité d'un chat effrayé, et alla se blottir dans le foin qui y était accumulé.

Cependant le cardinal avait reconnu, du haut du balcon, le ruban rouge qui annonçait le messager qu'il attendait avec tant d'anxiété. A cette vue il fut transporté d'une telle colère, qu'oubliant sa dignité, il se mit à courir aussitôt à travers la file d'appartements qui précédaient les siens, et où étaient réunis les secrétaires d'état, occupés au travail de la chancellerie; sans leur adresser un seul mot, il descendit les escaliers si rapidement qu'en un instant il se trouva au milieu de ses valets, stupéfaits de se trouver en présence de leur maître, essoufflé, la tête nue, et suffoqué d'indignation. Il leur ordonna, dans les termes les plus énergiques, de disparaître de devant ses yeux : ce qu'ils firent sans plus tarder. De tous côtés les pages, les secrétaires arrivaient, avec M. de Soria, à qui il prit une vive inquiétude qu'il ne fût arrivé quelque mésaventure à l'individu qu'il était chargé d'introduire au palais si secrètement.

Ses craintes ne furent que trop réalisées en voyant le cardinal le chercher entre tous, et lui lancer un regard plein de colère. — Allez, Monsieur, s'écria Wolsey, porter des secours à

ce malheureux qu'on vient de traiter si indignement dans ma propre maison. Plusieurs de ceux qui ont voulu l'en chasser en sortiront eux-mêmes! —Et faisant un signe d'autorité, ceux qui l'entouraient comprirent aisément que leur présence était désormais importune, et ils remontèrent promptement se remettre à leurs travaux.

Wolsey lui-même les suivit bientôt; et M. de Soria, plein de confusion, introduisit enfin dans le cabinet du ministre le messager, encore ému du combat qu'il avait été obligé de livrer.

— Tes lettres, tes lettres! dit Wolsey aussitôt qu'ils furent seuls. C'est bon, Wilson, je suis content: je vois que tu as du courage; ces coups-là ne seront pas perdus pour toi. Conviens néanmoins qu'il est heureux que je sois arrivé à ton secours: car je ne sais ce que ces drôles-là eussent fait de toi.

— Ils m'auraient jeté à l'eau, je crois, comme un chien, dit Wilson en riant. Ah! ce n'est rien; j'en ai vu bien d'autres en ma vie! Ce

que je craignais, c'est qu'ils ne découvrissent le paquet de dépêches et l'argent.

Tout en parlant, le courrier défaisait les boucles d'une petite veste de peau de chamois qui lui serrait étroitement le corps. Après qu'il l'eut ôtée, il coupa une multitude de bandes d'étoffe de laine qui se croisaient sur sa poitrine, et dans lesquelles étaient renfermées un grand nombre de lettres de différentes formes et grandeurs; puis il posa sur la table une ceinture qui contenait une somme fort considérable en monnaie d'or, que François I[er] envoyait au ministre : car tous les princes étrangers, connaissant l'avarice de Wolsey, avaient coutume de lui faire des présents ou de lui assigner de riches pensions lorsqu'ils désiraient le mettre dans leurs intérêts. Depuis long-temps Wolsey entretenait avec la France une correspondance secrète. Il la cachait avec soin : car il savait parfaitement que, si Henri l'eût découverte, il ne le lui aurait jamais pardonné. Ses craintes étaient encore plus vives maintenant qu'il était occupé à diriger l'habileté de ses artifices politiques et des agents qu'il payait dans les diverses cours de l'Europe pour amener

un accommodement entre l'empereur Charles-Quint et le roi de France, espérant, par cette alliance, parvenir à empêcher le mariage du roi avec Anne Boleyn, et ruiner ainsi les espérances de cette ambitieuse famille.

Ce fut donc avec la plus vive satisfaction qu'il vit que ses intrigues réussissaient au-delà de ses espérances : car François Ier le priait de disposer favorablement l'esprit du roi d'Angleterre au traité de paix qu'il s'était déterminé à faire avec Charles-Quint, « attendu, lui disait-il, que j'ai un tel désir de revoir mes enfants, tenus depuis si long-temps en otages, que je donnerais sans hésiter la moitié de mon royaume pour avoir ce bonheur. Comptez-donc, ajoutait-il, sur ma reconnaissance, si vous aidez à aplanir les difficultés que Henri pourrait élever à ce sujet. Le lieu des conférences est déjà arrêté : nous avons choisi la ville de Cambrai, et je verrais avec un bien grand plaisir que, préférablement à tout autre, ce fût vous qui y fussiez envoyé. »

Charmé de ce succès, le cardinal envoya aussitôt chercher Cromwel, qui lui devenait de jour

en jour plus indispensable, afin de lui communiquer la joie qu'il ressentait de ces heureuses nouvelles, sans néanmoins lui découvrir la manière dont elles lui étaient parvenues.

V.

Sur une terrasse du palais de Windsor on avait dressé une tente d'étoffe de Perse tissue d'or et de soie. De grands rideaux de pourpre, rattachés de tous côtés avec art par de gros cordons de soie, formaient de nombreux plis ou de gracieuses draperies; des fleurs rares et d'un parfum exquis embaumaient les alentours et l'air qui pénétrait dans un appartement dont les fenêtres ouvertes laissaient voir l'élégance et les richesses intérieures.

Trois personnes y étaient réunies ; leur conversation paraissait extrêmement animée.

— Ainsi, voilà encore une difficulté de plus ! s'écriait une jeune femme blonde et charmante, mais qui en ce moment semblait au comble de l'impatience. Enfin, ajouta-t-elle en s'adressant avec vivacité à un homme placé vis-à-vis d'elle, parlez donc!... Sir Cromwel, que feriez-vous dans cette situation désespérante? Ne pourrait-on empêcher cette paix de se conclure?

— En vérité, Madame, répondit-il, il serait inutile de le tenter : car la duchesse d'Angoulême arrive peut-être en ce moment même à Cambrai pour signer le traité; et raisonnablement l'on ne peut espérer que l'archiduchesse Marguerite, qui l'y attend, ne s'accorde pas avec elle sur tous les points, puisque les préliminaires en ont été déjà secrètement conclus entre l'empereur et le roi de France.

— Eh bien! mon cher Cromwel, dit-elle d'un ton familièrement boudeur, que faut-il faire alors?

— Si j'ai un conseil à vous donner, Madame, répondit Cromwel d'un air important, c'est de

commencer par empêcher le roi de consentir au départ du cardinal de Wolsey : car tout ce qu'il souhaite c'est d'être envoyé au congrès de Cambrai ; et soyez bien assurée que, s'il désire y aller, ce n'est certes point dans l'intention de vous être utile, mais bien au contraire de vous nuire.

— Vous croyez? reprit lady Boleyn. Alors je saurai bien l'empêcher de s'y rendre... Il ne vous a donc point parlé de la lettre que je lui écrivis l'autre jour?

— Si fait, dit Cromwel; il me l'a même montrée : car il ne sait rien me cacher.

— Eh bien ! ne lui a-t-elle point fait plaisir? Il me semble que cela aurait dû être : car je lui faisais des protestations d'amitié qui devaient le rassurer sur la peur qu'il a que je ne cherche à lui nuire dans l'esprit du roi.

— Il ne m'a rien dit à ce sujet, reprit Cromwel; mais j'ai remarqué qu'il l'a relue plusieurs fois, et qu'en me la donnant il a secoué la tête ; et, comme je connais aussi bien ses gestes que

ses pensées, j'ai parfaitement compris qu'il était peu convaincu de ce que vous lui disiez, et qu'il n'y ajoutait aucune confiance. D'ailleurs, Madame, il est nécessaire que vous sachiez bien que Wolsey a travaillé avec activité à faire prononcer le divorce tant qu'il a cru que le roi épouserait une princesse de la maison de France; mais, depuis qu'il sait que c'est vous que le roi a choisie, il est entièrement changé, et tâche, ne pouvant mieux, d'apporter à la conclusion du procès le plus de retard et de difficultés possibles.

— Cela est aussi clair que le jour, ma sœur! s'écria lord Rochford, interrompant Cromwel avec vivacité; vous n'entendez rien aux affaires, et vous les voulez conduire! Comment, vous n'aurez pas le crédit de nous défaire de cet impérieux ministre! Je vous l'ai déjà dit, vous cherchez vainement à le flatter et à l'adoucir. Il croit que vous le craignez, et ne vous en aime pas davantage. Ce que dit Cromwel n'est que trop certain: ce qui le prouve, c'est que rien n'avance. Chaque jour ce sont de nouvelles formalités à remplir, ou bien on demande ou l'on attend de nouveaux pouvoirs. On nous dit à chaque instant que

Campeggio est inflexible, que rien ne peut le gagner ni le détourner de ses instructions et des usages de la cour de Rome ; mais qui l'a choisi et demandé, si ce n'est Wolsey? Il avait certainement prévu qu'on n'en tirerait rien que ce qui lui conviendrait.

— Vous avez raison, mon frère, s'écria Anne Boleyn avec un vif mouvement de dépit ; il faut nous défaire de ce ministre hautain et envieux. Désormais j'y emploierai tous mes moyens. Cela sera peut-être moins difficile qu'on ne pense : car le roi a ressenti une grande colère de ce traité, auquel Wolsey aura travaillé, du moins il l'en soupçonne; et il m'a dit lui-même hier que le roi de France avait beau l'appeler son bon frère et son perpétuel allié, il le regarderait comme son ennemi dès qu'il le trouverait opposé à ses volontés. « Car, a-t-il ajouté, je prévois d'avance quelles seront leurs conditions. Devenu l'allié de Charles-Quint, François fera tous ses efforts pour m'empêcher d'en répudier la tante; mais rien là-dessus ne saurait m'ébranler : je résisterai à tous les conseils qu'il voudra me donner. »

— Il est fâcheux, dit lord Rochford, que le pape soit pour ainsi dire ressuscité : sa mort aurait aplani bien des difficultés, car il me semble tenir fermement à ses idées; et je me trompe fort, ou cette commission de légats passera le temps le plus longuement possible sans rien décider.

Comme lord Rochford s'exprimait ainsi, sa femme, la belle-sœur d'Anne Boleyn, entra, suivie d'une jeune femme qui venait d'épouser lord Dacre. Or, comme lady Rochford était entièrement du parti de la reine, et que lady Anne la craignait fort, de confidentielle la conversation devint aussitôt indifférente et générale.

— L'évêque de Rochester est arrivé à Londres, dit négligemment Anne Boleyn en se baissant pour ramasser son petit gant brodé.

— Oui, Madame, répondit Cromwel. Je l'ai vu, et je l'ai trouvé bien vieilli.

— Ah! j'en suis fâchée, reprit lady Anne, car le roi lui est très attaché; je lui ai souvent entendu répéter qu'il le regardait comme l'homme

le plus savant et le plus remarquable d'Angleterre, et qu'il se glorifiait de posséder dans son royaume un prélat si vertueux et si accompli.

— Que voulez-vous, Madame, reprit Cromwell, qui ne pouvait souffrir qu'on fît l'éloge de personne, tous ces vieux-là nous font place : c'est juste, ils ont fait leur temps.

— Ah ! sir Thomas Cromwell, reprit lady Boleyn en souriant, vous n'avez pas envie, je pense, d'être évêque : ainsi la place qu'il laissera n'en fera pas une pour vous.

— Vous avez décidé cela bien vite, Madame. Qui sait ? je serai peut-être un jour vicaire : on me l'a prédit.

— Ah ! cela serait très singulier à voir, reprit-elle en riant aux éclats : car, en vérité, vous n'en avez ni la tournure ni les goûts. Comment feriez-vous pour vous déshabituer de faire votre cour aux dames ? Vraiment nous y perdrions trop, et nous nous révolterions toutes.

— Vous êtes bien bonne, Madame, dit Cromwell; mais je ne serais peut-être pas si ridicule que vous le pensez : je prendrais une contenance grave, sévère, un air même tout-à-fait austère.

— Ah! je comprends maintenant, dit-elle : ce ne serait pas une conversion, vous feriez l'hypocrite.

— J'ai horreur des hypocrites, dit dédaigneusement Cromwell.

— Qu'êtes-vous donc? pensa lady Rochford.

— Moi aussi, reprit Anne, j'ai horreur des hypocrites : il vaut mieux être méchant tout haut.

— Est-il vrai qu'il y a eu une émeute dans la Cité? demanda lady Rochford.

— Oui, Madame, répondit Cromwell; mais elle a été réprimée sur-le-champ : ce n'était

qu'une centaine de fileurs de laine, de cardeurs et de drapiers, qui criaient qu'ils ne pouvaient plus vivre depuis que les marchés des Pays-Bas leur étaient fermés, et qu'ils mourraient bientôt de faim si on ne rétablissait leurs anciennes communications. On a arrêté les plus mutins; les autres se sont dispersés tout effrayés.

— Oh! dit lord Rochford, toute cette canaille n'est guère à craindre : ils ont trop peur d'être pendus pour cela. Il faut les laisser criailler, et surtout ne s'en pas tourmenter. J'ai rencontré ce matin Thomas Morus qui allait porter au roi une demande en grâce qu'ils lui avaient adressée dès hier.

— Pourquoi s'était-il chargé de ce soin? demanda la jeune lady Sophie Dacre.

— En qualité de shériff de la Cité, Madame, répondit Cromwell.

— Il fait donc partie du corps de ville? reprit-elle. C'est un homme que j'aurais le plus grand désir de connaître, car on en dit un bien

merveilleux, et je trouve ses poésies pleines de charme et de nobles pensées.

— Je vois, reprit Cromwell, que vous n'avez pas lu la spirituelle satire que vient d'en faire Germain de Brie. Il en relève parfaitement les prodigieuses fautes : c'est véritablement un anti-Morus!

— Il y a beaucoup de jalousie, je pense, sir Cromwell, dans ce que vous dites là, reprit brusquement lady Rochford. Lisez, madame, reprit-elle en regardant la jeune Sophie Dacre, l'*Histoire de Richard III*, car je pense que sir Cromwell accorde du moins à cêt ouvrage quelques louanges?

— De bien legères, en vérité, Madame, s'écria Cromwell : car l'auteur se borne à faire le récit des crimes qui ont conduit Richard sur le trône; le style de cette *Histoire* est fort négligé, et même beaucoup au-dessous de celui de seś autres ouvrages, particulièrement de son *Utopie*, qui cependant est une composition si bizarre, un système politique si im-

praticable, que je regarde ce livre comme un conte merveilleux, assez agréable à écouter, mais dont on ne peut s'empêcher de rire après, en pensant aux absurdités qu'il renferme.

— Ce jugement est aussi envieux que faux! s'écria lady Rochford, qui exprimait toujours ses opinions avec rudesse et sans aucun égard : car, s'il est vrai, continua-t-elle, que jamais ce rêve philosophique ne puisse se réaliser, au moins faut-il en admirer les maximes sages et vertueuses; et moi j'en trouve une surtout si juste et si bien pensée, que je souhaite que chaque jeune fille la fasse apprendre à son futur époux. « Comment supposer, dit l'auteur (1), qu'un homme honnête et délicat puisse se résoudre à délaisser une compagne vertueuse dans la société de laquelle il a passé tant de jours fortunés, parce que le temps, qui détruit tout, aura imprimé ses traces sur le front de cette épouse jadis si adorée? parce que la vieillesse, qui est la première et la plus incurable de toutes les infirmités qu'elle traîne à sa suite, lui aura enlevé ses attraits et sa

1. Utopie de Thomas Morus.

fraîcheur ? Mais cet époux n'a-t-il pas eu la fleur de sa beauté, n'a-t-il pas moissonné les plus beaux jours de sa vie ? Et il quitterait sa femme parce qu'elle est faible, débile, languissante ! il deviendrait volage et parjure à l'instant où son état douloureux exige mille sacrifices et réclame la foi de ses premiers traités ! Ah ! c'est une indignité qu'on ne saurait présumer : aussi les peuples de l'île d'Utopie soutiennent-ils que ce serait le comble de l'injustice et de la barbarie que d'abandonner une personne que l'on a aimée et qui nous a toujours chéri, au moment où son état de souffrance et d'affliction exige de notre part un surcroît de soins et de consolations. » Eh bien ! ma sœur, ajouta-t-elle en fixant lady Boleyn, que dites-vous de ce passage ? ne vous frappe-t-il pas par sa justesse et sa vérité ? Quand vous vous marierez, je vous conseille de vous bien informer si ce sont là les sentiments de l'époux que vous choisirez.

En entendant ces derniers mots, le joli visage d'Anne Boleyn se colora subitement d'une vive rougeur, et les assistants demeurèrent un moment interdits : car ils comprenaient parfaite-

ment que par ce discours lady Rochford venait de blâmer de la manière la plus piquante la conduite du roi envers la reine, dont la santé dépérissait chaque jour par le chagrin qu'elle ressentait de son ingratitude et de ses mauvais procédés.

Cependant, de plus en plus embarrassée par le silence qui s'était établi autour d'elle, Anne Boleyn, s'efforçant de reprendre un air enjoué, s'écria que sa sœur pensait bien long-temps à l'avance : — Car, ajouta-t-elle, heureusement, ma sœur, ni vous ni moi ne sommes encore dans le cas de réclamer les soins dus à l'âge et aux infirmités.

— Allons, Mesdames, dit d'un ton persifleur Cromwell, qui espéra par là se rendre agréable à lady Anne, pour qui la conversation devenait embarrassante, je ne puis m'empêcher d'admirer milady Rochford : elle possède mieux les coutumes des lois utopiennes que ne pourrait le faire le doyen des docteurs de l'université d'Oxford.

— Comme vous dites fort plaisamment, Monsieur, reprit lady Rochford ; et, si vous le sou-

haitez, je vais vous en faire connaître encore une qui vous sera personnellement nécessaire, si jamais vous aspirez à remplir une place dans ce royaume. Car vous saurez que leur législateur, nommé Utope, en laissant à chacun la liberté de conscience, a cependant renfermé cette liberté dans de justes bornes, pour prévenir l'établissement des dogmes odieux de ces prétendus philosophes qui se plaisent à ravaler l'excellence et la dignité de notre être, et qu'il a sévèrement défendu toute opinion qui dégénère en pur matérialisme, ou, ce qui est plus déplorable encore, en véritable athéisme. Les Utopiens sont donc persuadés de la réalité d'une vie future, dans laquelle les bons et les méchants seront traités selon leurs œuvres; ils méprisent et détestent tous ceux qui nient cette vérité : loin de les admettre au rang de citoyens, ils cessent de les compter parmi les hommes, puisqu'ils se rabaissent eux-mêmes à la condition abjecte des plus vils animaux. « Quel cas peut-on faire, disent-ils, d'un être sans principe et sans foi, que la crainte seule du châtiment retient dans le devoir, et qui sans cette appréhension violerait toutes les lois, foulerait aux pieds ces règlements si sages qui consolident

le bonheur des sociétés? Quelle confiance avoir dans un individu purement charnel, qui, vivant sans mœurs ainsi que sans espoir, ne voit que lui dans l'univers, borne sa félicité au moment présent, fait son dieu de son corps, sa règle de ses plaisirs, et qui, pour les satisfaire, est toujours prêt à tout entreprendre, à se porter même aux dernières extrémités du crime, pourvu qu'il trouve les moyens d'échapper à l'œil vigilant de la justice, et d'être scélérat avec impunité? Ces gens, regardés comme infâmes, sont exclus de toutes les charges municipales, de la magistrature et des emplois publics; ce sont de véritables automates qu'on laisse errer au hasard et végéter sur la terre qu'ils habitent...» Vous voyez, Monsieur, poursuivit ironiquement lady Rochford, que ma profonde science et mon heureuse mémoire ne vous auront pas été inutiles si jamais vous abordez à l'île d'Utopie, car vous sentez que vos opinions ne pourraient y avoir aucun succès.

Cromwell, humilié au dernier point, chercha inutilement en lui-même un peu d'audace et d'esprit pour répondre à lady Rochford; il balbutia quelques mots qu'on ne put saisir, et se retira.

Le désir qu'il avait eu de s'attirer l'approbation d'Anne Boleyn aux dépens de sa belle-sœur lui avait fait commettre une grande imprudence, car on ne gagnait jamais rien à relever les traits caustiques de son esprit. Spirituelle et animée dans la conversation, lady Rochford avait toujours l'art de mettre les rieurs de son côté, et la jeune Anne Boleyn le savait si bien qu'elle avait feint de ne point comprendre ce qu'elle lui avait dit de piquant.

Aussitôt que Cromwell fut sorti, il devint l'objet de la conversation, et Anne Boleyn ne put s'empêcher de dire à sa belle-sœur, avec timidité néanmoins, qu'elle était fâchée des reproches désagréables qu'elle venait de lui faire, parce qu'elle l'aimait extrêmement.

— Et c'est ce que vous avez tort de faire, reprit celle-ci, car c'est un homme aussi fourbe que dangereux. Il semble vous être dévoué, mais uniquement parce qu'il pense que cela peut lui être utile, et qu'il est plein d'avarice et d'ambition... Vous vous en apercevrez plus tard, et je vous conseille d'y songer sérieusement. Il est si

cruel de se tromper dans le choix d'un ami, qu'en vérité le plus sûr serait de n'en jamais faire. Il est si peu d'êtres dont les affections soient pures et désintéressées, qu'elles ne résistent presque jamais à l'épreuve du malheur ou à la perte des frivoles avantages qui les firent naître.

—Vous parlez comme un livre, ma chère sœur, s'écria lady Boleyn, riant aux éclats; justement comme ce livre qu'on m'a envoyé de France avec ses jolis fermoirs argentés.

En disant ces mots elle courut prendre un livre qu'elle avait ouvert la veille par le milieu, sans s'inquiéter du nom de son auteur ni du titre qu'il portait. Il se rouvrit naturellement à la même page, et elle lut ce qui suit, et qui paraît être un fragment de lettre, autant qu'on en peut juger aujourd'hui :

« Vous demandez ce que c'est qu'un ami, et moi je vous réponds que ce nom devient si vague et si obscur, qu'on le fait prêter à tant de choses, qu'on l'étend à tant de personnes, que je me vois obligé de vous tracer d'abord le

portrait de ce que j'appelle un ami du monde, titre qui équivaut, dans ma pensée, à l'indifférence la plus complète, si même encore elle n'est mélangée d'une légère teinte d'envie jalouse. Ainsi j'entends M. de Clèves qui parle de M. de Joyeuse, et il vous dit tout simplement : Je sais ce qui le regarde mieux que tout autre, car je suis son ami intime depuis un grand nombre d'années; il est d'une avarice sordide, et je la lui ai reprochée cent fois. Un peu plus loin j'écoute M. le grand-maître de Chaumont s'écrier : Valentine d'Alsinois est une femme charmante; elle a des yeux superbes. Je l'aime à la folie; elle est pleine de vanité, ce qui m'amuse extrêmement. J'avance encore, on me serre les mains. Hier, me dit-on, j'ai manqué votre visite; j'en suis désespéré, car vous savez combien j'attache de prix au bonheur de vous voir. Il se trouve que j'ai l'œil perçant, l'ouïe d'une délicatesse extrême, et que déjà je lui ai entendu dire, en se penchant mystérieusement vers l'oreille de son voisin : J'ai été assez heureux pour éviter sa visite. Comme il est changé! je ne crois pas qu'il puisse vivre longuement.

« Ce genre d'amis se trouve en foule sur votre

chemin; ils obstruent pour ainsi dire chaque heure de votre vie; mais qu'il est rare d'y rencontrer l'ami loyal, l'ami du cœur! Un homme profondément vertueux, sincèrement religieux, est seul capable de comprendre et d'aimer de cette excellente et parfaite amitié; tandis qu'au contraire l'homme vicieux, accoutumé à rapporter et à céder tout à ses mauvais penchants, est devenu sa propre idole; son cœur, par cela même, est incapable d'une vive et inaltérable amitié, et vous le verrez toujours finir par sacrifier aux intérêts de sa passion l'être qu'il croyait aimer.

« Il n'en est point ainsi du véritable ami, car il a besoin d'être dévoué, d'être reconnaissant : c'est le lien réciproque sur lequel est fondée l'amitié pure et raisonnable; il a aussi besoin d'être utile, car il a pris la responsabilité de son ami. Il ne le flattera jamais, il sera sévère dans ses conseils : car il sait qu'il ne peut être heureux sans être vertueux, et son bonheur lui est plus cher que le sien. Il désire lui sacrifier ses propres intérêts, et nul n'osera attaquer sa réputation devant lui : car on sait qu'il partage tous ses sentiments; son cœur souffre sa peine, ses yeux pleurent ses larmes; en un mot c'est un autre lui-même qui ne saurait

lui manquer. La mort ne peut rompre son affection; et son âme, plus près de Dieu, demandera sans cesse pour lui sa divine bénédiction. Oh! qu'elle doit être douce, qu'elle doit être heureuse cette amitié si vive et si pure! Celui qui est aimé d'un tel ami possède une source inépuisable de bonheur et de joie dont l'adversité la plus cruelle ne saurait le priver. Que la douleur le perce d'un trait aigu, que la mélancolie anéantisse presque la vie de son âme, que la prospérité l'éblouisse de son dangereux éclat, il le trouvera toujours près de lui comme un don précieux que Dieu seul pouvait lui faire! »

VI.

. . . .

. . . .

Maintenant la reine Catherine se trouvait dans une partie des vastes jardins de Greenwich qu'on appelait jardin de la reine, et qui dans des temps plus heureux formait son délassement favori. Des eaux limpides, artistement amenées par la main de l'homme dans d'étroits conduits, s'élançaient de toutes parts dans les airs, jaillissaient en faisceaux au milieu des parterres de fleurs ou retombaient en gerbes étincelantes sur les gazons verdoyants. Dans leur doux murmure, elles

entraînaient les feuilles et les fleurs que la brise leur portait, et mille poissons se jouaient dans leur sein. L'œil de l'étranger s'arrêtait ravi sur ces merveilles de l'art et de la nature, admirant la puissance et la richesse qui les avaient unis ; tandis que la reine, foulant aux pieds ce sol d'un pas pénible et lent, n'y cherchait plus que la solitude et la liberté d'y nourrir ses larmes dans le silence et l'oubli. . . . .

. . . .

A quelques pas, Marie, pleine de joie, entraînait dans ses folâtres jeux les femmes de la reine : un insecte doré, un brillant papillon, était le but et la seule conquête à laquelle elle aspirait. Dans ses courses vagabondes, ses petits pieds effleuraient à peine le sable fin des allées, et ses cris d'espérance et de bonheur n'avaient pas même le pouvoir de réjouir le cœur maternel.

Ainsi Catherine s'éloignait insensiblement ; fatiguée de souffrir, elle jetait un œil indifférent sur tout ce qui l'environnait. Cependant un jardinier s'avance vers elle, et lui présente un bouquet.

— Donnez-le, dit-elle, à ceux qui me suivent. — Elle détourna la tête ; mais le jardinier s'arrêta et ne s'éloigna point.

— La reine ne me reconnaît point..., dit-il à voix basse.

— Ah ! Morus!... dit la reine tout émue, ami toujours fidèle !... Pourquoi vous exposer ainsi en me servant? Eloignez-vous ; je vous suis.

Et Catherine continua sa route sous une allée plantée de tilleuls antiques qui s'étendait au loin.

— Morus, dit-elle agitée de crainte et d'un faible espoir, qu'avez-vous à m'apprendre? Parlez, ah ! parlez promptement : je crains qu'on ne vous aperçoive ; chacun de mes pas est surveillé.

— Madame, s'écria Morus, la paix est générale !!! L'empereur termine ses discussions avec le saint-siége, il consent à lui rendre tous les territoires conquis qui faisaient précédemment par-

tie des états ecclésiastiques; il s'engage à rétablir dans Florence la domination des Médicis ; il abandonne Sforce , et laisse le pape maître absolu de la destinée de ce prince et de la souveraineté du Milanais. Pressées par ces conclusions , les deux princesses ont coupé court à leur négociation ; le traité entre la France et l'Autriche a été signé immédiatement. Votre appel et votre protestation sont sortis heureusement du royaume. Le messager auquel je me suis confié a été fouillé avec la dernière rigueur; mais les papiers étaient si habilement cachés que l'on n'a pas pu les découvrir. Ils sont arrivés à Anvers aux mains de Pierre Gilles, mon ami de cœur, qui les a fait partir aussitôt pour Rome. Ainsi espérez, espérons tous ! ! !

— Ah ! Morus , dit la reine, qui l'avait écouté avec une vive anxiété, que ne puis je reconnaître vos services comme j'en sens le prix! Votre amitié me fait seule du bien; mais je ne sais pourquoi l'espérance s'éteint chaque jour dans mon cœur! Devenue insensible à la joie, il me semble que maintenant je ne puis que souffrir , et que pour moi la peine seule peut s'accroître.

— Que dites-vous, Madame? reprit Morus. Combien de telles pensées seraient pénibles pour vos serviteurs au moment où tout devient favorable! L'empereur agira près de la cour de Rome, et François, entre deux alliés, sera au moins forcé de demeurer neutre.

— Quelles sont les conditions du traité de Cambrai? dit la reine.

— Elles sont bien dures! reprit Morus. Le roi de France renonce à toutes ses prétentions sur la Bourgogne et l'Italie: ainsi neuf années de guerre, la bataille de Pavie, une humiliante captivité, sont devenues inutiles. Il sacrifie tout, jusqu'à ses alliés. Craignant d'acheter encore à de plus rudes conditions la conciliation de leurs intérêts, il abandonne à la merci de l'empereur, sans aucune stipulation, les Vénitiens, les Florentins, le duc de Ferrare, et les barons napolitains qui s'étaient joints à son armée.

— Quelle faute! s'écria la reine. Ce prince oublie donc que, même en politique, celui qui sacrifie ses amis s'ôte jusqu'à l'espérance d'en re-

trouver d'autres? Je vois qu'il ne possède pas de meilleurs conseillers que d'habiles capitaines : car en a-t-il un seul qui puisse être comparé à Pescaire, Antoine de Lève ou le prince d'Orange?

— Il en aurait eu, Madame, si sa négligence et la méchanceté de ses courtisans ne les eussent éloignés : le connétable de Bourbon, Moron et Doria, auraient puissamment balancé les talents des chefs que vous venez de nommer, si le roi de France les eût vus combattre à ses côtés, au lieu de les compter dans les rangs de ses ennemis. Sa valeur personnelle et sa bravoure téméraire ont pu seules soutenir si longuement une lutte aussi inégale.

— Et que dit le roi de ces événements? reprit la reine, attristée.

— Hélas! Madame, il en est peu satisfait, répondit Morus, hésitant.

— C'est ainsi que je me le disais, reprit la reine. Oui, c'est parce qu'il entrevoit de nou-

veaux obstacles à l'injuste divorce qu'il poursuit avec tant d'ardeur. O Morus! s'écria Catherine, fondant en larmes, que lui ai-je fait pour me traiter ainsi? Quand je retrace à mes yeux affaiblis les heureuses années de ma jeunesse, ces années où il m'aimait si tendrement; quand je me rappelle les expressions de cette parole si douce et si affectueuse et que je les compare à sa rudesse actuelle, mon cœur se brise et s'anéantit de douleur. Qu'ai-je fait, Morus, pour m'ôter à la fois toute son affection? J'ai perdu, oui, j'ai perdu un peu de cette beauté frivole que la jeunesse emporte avec elle; mais n'était-ce donc qu'à des avantages si faciles à détruire que je la devais? et l'homme ne forme-t-il avec son épouse qu'une société dont le lien se rompt lorsque les agréments du corps ont disparu? Oh! qu'il me semble que pour moi il en eût été autrement, et que c'est au jour de la douleur qu'on est heureux de prouver qu'on aimait! Non, Morus, non, ni vous ni mes amis ne pouvez plus rien pour moi. Je sens que la vie se retire peu à peu de mon sein, et que mon âme a été frappée pour toujours. Et quand même, oui, je l'admets, Henri ne parviendrait point à rompre le lien sa-

cré de notre union, quel bonheur puis-je espérer près de celui à qui je serai devenue encore plus odieuse, et qui ne verra plus en moi qu'un obstacle invincible à ses volontés et à ses passions criminelles et désordonnées?

— Hélas! Madame, reprit Morus, nous sommes tous pénétrés de la cruelle pensée des chagrins qui vous accablent. Combien nous voudrions que l'expression de notre dévoûment eût le pouvoir de les adoucir! Mais enfin pensez à la princesse de Galles : vous ne pouvez cesser de défendre ses droits.

— Je le sais, reprit la reine avec feu : voilà le seul motif qui réveille encore, et qui soutient, quoique bien faiblement, mon courage! O Morus! si vous connaissiez ce qui se passe au fond de mon âme, si vous pouviez sentir un seul instant dans quelle peine et dans quelle humiliation intérieure je suis plongée!... Malheureux soit à jamais le jour où j'ai quitté ma patrie et la maison royale de mon père! Pourquoi, née dans l'obscurité, ma vie ne s'est-elle point écoulée paisible et sans regret? Loin du tumulte du monde et de l'éclat

du trône j'aurais vécu heureuse! aujourd'hui je pourrais mourir inconnue!!!

— Est-ce bien vous, Madame, reprit Morus, qui laissez paraître une telle faiblesse? Elle est indigne de votre rang, mais plus encore de votre vertu! C'est lorsque l'heure de l'adversité est venue qu'il faut la soutenir avec courage. Vous régnez sur nous, et vous devez vous souvenir que votre fille est roi de cette terre où dorment ensevelis nos aïeux. Non, non, le Ciel ne saurait permettre que le sang d'une telle race soit souillé par celui d'une femme ambitieuse et impudique. Elle triomphera, cette noble race, soyez-en assurée, et avec elle la gloire de la patrie brillera d'un nouvel éclat: je le jure sur ma tête, et je l'espère dans mon cœur!

Comme il disait ces mots, ils entendirent du bruit, et la reine vit que le roi s'avançait vers eux.

Elle pâlit un instant; mais, demeurant impassible au milieu de tant de dangers, elle fit signe à Morus de s'éloigner. Le roi fut bientôt

près d'elle, et il vit sans peine les traces encore humides des larmes qu'elle venait de verser.

— Toujours à pleurer! dit-il en l'abordant d'un ton badin. Allons, Kate, vous conviendrez que vous êtes singulièrement ennuyeuse, et que la grille d'un couvent vous enfermerait bien mieux que ce beau jardin. Vous avez dans votre main un joli bouquet : au moins, je vois que vous aimez encore les fleurs.

— Cela est vrai, dit la reine avec un profond soupir.

— Eh bien, reprit le roi, je ne vous en fais pas un reproche; seulement, il ne faut pas mettre ces roses trop près de vos joues : le parallèle ne serait pas favorable, n'est-ce pas, ma vieille Kate? Avez-vous vu les faucons qu'on m'a envoyés d'Ecosse? Ils sont d'une espèce fort rare, et dressés, dit-on, en perfection. Je m'en vais les essayer.

— Je souhaite une heureuse chasse à Votre Majesté, reprit la reine.

— Adieu, Kate, dit Henri s'éloignant et poursuivant sa route.

Il se mit, dans un accès de gaîté, à siffler une fanfare; bientôt, dans les cours extérieures, les sons étourdissants du cor saluèrent son arrivée. Là se trouvaient réunis une foule de seigneurs et de pages, suivis des fauconniers, qui portaient sur leurs poings les faucons enchaînés par les pattes et coiffés d'un petit capuchon de cuir qu'on leur ôtait au moment de les lancer dans les airs pour saisir le gibier éperdu.

Les chasseurs partirent aussitôt, et Catherine, pensive, rentra dans son palais en songeant qu'il y avait bien long-temps que le roi ne s'était montré si indulgent et si gracieux pour elle.

VII.

— Etes-vous bien assuré de la vérité de ces faits? disait le roi en rendant à Cromwell une lettre qu'il venait de lire.

— Non, je ne puis le croire, ajouta-t-il en frappant de son pied le riche parquet de son cabinet. Ce légat, j'espérais tellement l'avoir gagné!

— Que Votre Majesté ne se fasse point cette illusion, répondit Cromwell, qui se tenait devant le roi dans l'attitude la plus humble et la

plus servile qu'il lui était possible de prendre. Vous en tenez la preuve irrécusable. Campeggio, pour échapper à vos ordres redoutables, supplie le pape d'évoquer la cause à son tribunal N'en doutez point : car j'ai reçu cette copie de la lettre qu'il écrivit, de la main même du secrétaire qui possède toute sa confiance.

— Vous êtes adroit, Monsieur, reprit le roi avec hauteur. Plus tard nous aviserons au moyen de vous en récompenser; mais, je vous le déclare, votre patron est sur le bord de sa ruine. Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir laissé parvenir à Rome l'appel et l'affirmation de la reine.

— Il n'est que trop vrai que cela est fâcheux, reprit Cromwell; mais ce n'est peut-être pas la faute de monseigneur le cardinal de Wolsey.

— Et de qui donc? demanda Henri de ce ton impérieux qui déconcerte l'espion quand son rapport déplaît.

— La reine a des amis, reprit Cromwell en laissant errer sur ses lèvres minces et décolorées

un sourire oblique et faux, digne de l'instinct de méchanceté qui éclairait et dirigeait toujours ses soupçons, en lui faisant pressentir à l'instant même la manière la plus sûre de nuire à ceux qu'il enviait ou dont la réputation lui était à charge.

—Et qui sont-ils?... reprit le roi, dont la mauvaise humeur croissait avec la réflexion. Que ne les nommez-vous ?

—Mais, par exemple, Thomas Morus, que Votre Majesté comble de distinctions et de faveurs; mais l'évêque de Rochester, mais le duc de Norfolk, le...

— Bientôt vous accuserez ma cour tout entière et chacun de mes serviteurs en particulier, s'écria le roi; et, pour me déplaire ou m'effrayer davantage, vous avez soin de choisir et de nommer ceux que j'estime entre tous, et qui m'ont toujours donné le plus de preuves de leur affection et de leur dévoûment... Retirez-vous, ajouta-t-il tout à coup d'un ton furieux : car il venait d'être saisi par un de ces accès de fureur dans lesquels il tombait fréquemment lorsque la violence

de ses volontés venait se heurter contre des obstacles qu'il prévoyait ne pouvoir détruire ou surmonter.

Alors souvent dans cet état il passait des jours entiers renfermé dans ses appartements, ne voulant plus souffrir qu'on lui parlât d'aucune affaire ni d'aucun divertissement.

Inquiet et confus, Cromwell murmura, en se retirant, d'humbles excuses; mais elles ne parvinrent point jusqu'à l'oreille d'Henri VIII, qui, parcourant la chambre, semblable à un insensé, répétait à haute voix :

— Vils esclaves, vous apprendrez à connaître ma puissance, et je vous ferai regretter l'instant où vous avez osé me résister.

Et comme il s'écriait ainsi, parut le cardinal de Wolsey, qui ne pouvait choisir une heure plus fâcheuse.

A peine le roi l'eut-il aperçu, qu'il fixa sur lui des yeux étincelants.

— Traître, lui dit-il, que viens-tu faire ici? Ignores-tu donc que les ambassadeurs de Charles et de Ferdinand, munis des protestations de Catherine, renversent à Rome toutes les mesures que j'avais prises avec tant d'habileté? Ne devais-tu pas prévoir que le pape serait inflexible! Pourquoi ne ne m'as-tu pas détourné d'entreprendre une chose presque impossible, qui obscurcira tout à la fois la gloire de mon règne et de mon nom?

— Arrêtez, sire, dit Wolsey : je ne mérite pas les reproches cruels que vous venez de m'adresser. Veuillez vous rappeler que dans ce lieu même je fis de vains efforts pour vous en dissuader.

— Cela n'est pas vrai, s'écria le roi en donnant un libre cours aux expressions les plus choquantes, qu'il se plut à rassembler pour affliger son ministre... Enfin, lui dit-il, sachez que, si vous n'arrachez à votre légat une décision telle que je l'exige, lui et vous apprendrez tous deux ce qu'il en coûte pour se jouer de moi.

VIII.

Le soleil venait à peine de monter sur l'horizon, et déjà le cardinal Campeggio, dont l'âge et les infirmités n'avaient pu changer les longues habitudes d'une vie austère, active et laborieuse, se trouvait à genoux, en silence, au milieu du chœur de la chapelle du palais Lambeth.

Le velours des coussins du prie-Dieu sur lequel il était appuyé le défendait de la fraîcheur des marbres du sacré parvis, et les rayons du jour nouveau, descendant en jets lumineux au travers des arceaux des fenêtres antiques, tom-

baient sur le front chauve du vénérable vieillard, qu'ils semblaient orner d'une céleste clarté. Ses yeux étaient baissés vers la terre, et il paraissait absorbé tout entier dans une pieuse et profonde méditation.

Cependant d'autres pensées s'élevaient dans son cœur agité, et remplissaient son âme d'inquiétude. Voici l'heure qui s'avance, répétait-il en lui-même, l'heure où il faut prononcer!... J'espérais encore recevoir une réponse! elle n'est point arrivée! Je suis seul responsable.... Sans doute la colère du roi va éclater; sa vengeance sera terrible! Plus d'une fois il s'est plu à la manifester. Quelle incertitude cruelle! que faire?... Qu'il est des jours où l'homme est faible pour se soutenir lui seul en son être! Parle, ô conscience que je porte en mon sein! ne me trompe point, et que j'entende ta seule voix!

Mépriser la puissance de ce roi qui exige de toi une injustice, répondit aussitôt cette fidèle conseillère, dont la voix austère et inflexible sera appelée en témoignage à notre jugement. Tu crains, dis-tu : ainsi tu oublies que le dernier des

cheveux blancs qui te restent encore ne peut tomber sans la permission de celui qui a créé l'univers! Sache que la colère de l'homme est semblable au bruit vain et sonore qui s'évanouit dans l'espace, et qu'il ne t'est point permis d'hésiter un instant quand, juge, le droit du faible réclame toute la force de ton appui!...

Irrévocablement décidé, Campeggio continua sa prière, et attendit sans trouble le moment décisif, qui s'approchait rapidement.

Cependant un autre cardinal, Wolsey, rongé d'inquiétude et de tourments, voyait arriver avec terreur ce jour qui devait décider du sort de la reine. Lassé d'avoir passé la nuit entière à réfléchir au sort qui le menaçait si la volonté du roi ne s'accomplissait point, ses yeux venaient à peine de se fermer, lorsque la troupe nombreuse de ses valets entra dans sa chambre pour assister à son lever.

Ils portaient dans leurs mains ses riches vêtements et les marques de ses hautes dignités. Wolsey les regarda avec effroi; et, lorsque ces ser-

viteurs lui présentèrent la verge d'ivoire que le grand-chancelier a seul le droit de porter, il la serra dans sa main avec une sorte de mouvement convulsif, comme s'il eût craint qu'on ne voulût la lui arracher, et il se rappela qu'hier encore il avait tout tenté pour s'assurer de la décision du légat sans avoir pu y réussir. Troublé de ces pensées, suivi de ses pages et de ses gentilshommes, il arriva en grande pompe à Blackfriars, où la cour l'attendait.

En le voyant entrer, les autres cardinaux se levèrent avec déférence, mais remarquèrent avec étonnement la pâleur de son visage et l'embarras extrême de sa contenance, autrefois si assurée.

Une partie de la contrainte de Wolsey ne tarda guère à se communiquer à l'assemblée lorsqu'on apprit que le roi lui-même venait d'arriver, et qu'il avait résolu de se tenir dans la salle voisine, d'où il pouvait entendre et voir tout ce qui allait se passer.

Après de longs préambules, le docteur Bell,

avocat du Roi, commença à débiter un discours pendant lequel de courtes phrases commencèrent aussi à s'échanger parmi cette foule d'assistants, si différents entre eux d'espérances, de désirs et d'opinions.

— O Rochester ! disait Morus, vêtu du grand costume de trésorier de la maison du roi, Rochester ! pensez-vous que cet homme emporte la couronne d'assaut avec ses longs arguments?

— Non, non, répondit Rochester à voix basse, surtout pour la poser sur la tête d'Anne Boleyn.

— Ecoutez, écoutez! reprit Morus : voici le docteur qui avance que le bref de dispense est une pièce fausse.

— Quelle insigne mauvaise foi! murmura l'évêque.

—Bien ! disait ailleurs le vicomte de Rochford, entouré des lords du parti d'Anne Boleyn ; que peut-on répondre à cela? Beli s'anime enfin, et nous ne pouvons douter du succès.

En effet, la plaidoirie, dont Henri lui-même avait dicté le fond, finissait en s'exprimant dans les termes les plus hautains, et demandait une décision aussi prompte que favorable.

Pendant tout ce temps, le roi, dans une extrême agitation, se promenait à l'entrée de la salle, que chacun avait le soin, comme on peut croire, de laisser libre. Il jetait de temps à autre un coup-d'œil scrutateur sur ceux qui l'environnaient, et qui tous s'efforçaient de dissimuler leurs véritables impressions, les uns parce qu'ils étaient secrètement attachés à la reine, les autres parce qu'ils craignaient encore qu'Anne Boleyn ne pût l'emporter.

Cependant l'avocat termine son discours, et chacun, dans une sorte de stupeur, attend la défense de la reine; mais personne ne se lève en sa faveur. Elle ne veut point qu'on la défende : elle ne reconnaît point le tribunal.

Un profond silence règne donc dans toute l'assemblée, et tous les yeux se tournent vers Campeggio, prêt à parler.

Le vieillard, calme et ſort, prend la parole d'un ton simple mais assuré.

— Vous demandez, dit-il, ou plutôt vous exigez que nous prononcions un jugement qui ne peut être rendu avec justice. — Il s'arrêta, et il vit le roi debout en face de lui.

— Attendu que la défenderesse nous a récusés et refuse de reconnaître en nos personnes des juges loyaux et désintéressés, pour éviter toute erreur, j'ai cru devoir soumettre les pièces de la procédure au tribunal du souverain pontife; nous devons attendre sa décision avant de passer outre. J'ajouterai de plus, et pour moi seulement, que je suis venu ici pour rendre une justice entière et impartiale, et rien ne pourra m'écarter de la voie que je me suis tracée et des résolutions que j'ai prises : je déclare donc hautement... que je suis trop vieux, trop faible et trop malade, pour désirer la faveur ou craindre le ressentiment de qui que ce soit au monde.

Et il se tut, visiblement ému.

La foudre serait tombée au sein de l'assemblée, que la surprise et le tumulte n'eussent pas été plus grands.

La colère, la joie, la crainte, l'espoir, les sentiments les plus opposés, agitaient tous les cœurs. On n'entendait qu'un murmure de voix, un bruit de paroles insaisissables, qui s'entre-croisaient dans leurs sons divers. Le duc de Suffolk, beau-frère du roi, s'écria, frappant des poings sur une table, avec la grossièreté d'un soldat parvenu, que le vieux dicton se trouvait bien vérifié, que « jamais cardinal n'avait rien fait de bon en Angleterre. » Et les yeux étincelants de Suffolk, ses gestes furieux, désignaient le cardinal de Wolsey. Quoique celui-ci vît tout le danger, il ne put tenir à cette insulte. Il se leva pâle de colère, et, avec un calme forcé, il répondit que, de toutes les personnes vivantes, sa grâce le duc de Suffolk était celui qui aurait le moins de raison de déprécier les cardinaux: car, bien qu'il ne fût qu'un très pauvre cardinal, s'il ne l'avait pas été, lui, duc de Suffolk, n'aurait pas actuellement la tête sur ses épaules.—Et vous ne pourriez pas aujourd'hui, ajouta-t-il, montrer cette ostentation de

dédain pour nous, qui ne vous avons causé aucune offense. Si vous étiez, mylord, ambassadeur du roi auprès des puissances étrangères, vous hasarderiez-vous à prononcer sur d'importantes matières sans avoir d'abord consulté votre souverain? Nous sommes aussi des commissaires, et nous ne pouvons procéder au jugement sans l'avis de celui de qui nous tenons notre autorité. Nous ne devons faire ni plus ni moins que ne le permet notre commission. Apaisez-vous donc, mylord, et ne parlez point outrageusement de votre meilleur ami. Vous connaissez toute l'amitié que je vous ai montrée, et vous savez que c'est la première fois que je la révèle, à ma louange ou à ma honte!

Mais le duc de Suffolk n'entendit point les derniers mots que prononça Wolsey. Plein d'irritation et de colère, il lui avait tourné le dos, et était allé rejoindre le roi dans la salle voisine. Celui-ci en sortait au moment même, ne pouvant plus se contenir; et, comme chacun le regardait avec hésitation, ce fut d'un ton brusque et d'un geste impérieux qu'il ordonna qu'on suivît immédiatement ses pas.

Cependant, dans la salle du conseil, la confusion était extrême.

— Dieu soit loué ! s'écriait sir Thomas Morus, qui, dans la franchise de son caractère, et au milieu de sa joie, n'en pouvait plus dissimuler l'expression ; Dieu soit loué ! notre reine est encore reine ; et puisse-t-elle triompher ainsi de tous ses ennemis !...

Cromwell, observateur silencieux, enfoncé dans l'embrasure d'une fenêtre, ne laissa point échapper ces paroles, qu'il recueillit aussitôt avec avidité dans son envieuse et malfaisante mémoire. Pourtant lui-même se trouvait alors dans une situation précaire et embarrassante. Prévoyant la chute de Wolsey, son bienfaiteur, il cherchait à se faire des amis en le trahissant ; mais le roi le traitait avec assez de malveillance, le vicomte de Rochford l'accueillait avec infiniment de hauteur, et il le soupçonnait même d'avoir refroidi sa sœur Anne Boleyn à son égard.

Inquiet et cherchant à jeter le fil de nouvelles intrigues, il épiait autour de lui, et regardait dans

l'avenir ce qu'il y avait à espérer des troubles et des discordes qui régnaient en ces lieux.

Les êtres égoïstes et corrompus, comme l'était Cromwell, voient se presser autour d'eux les plus grands événements, se décider les intérêts les plus chers de la société où ils vivent, sans en être touchés autrement que par rapport à eux, rien n'étant pour eux qu'eux-mêmes.

Ainsi cet homme sans cœur, lèpre honteuse du corps social qui l'avait vu naître, rapportant le monde entier à lui-même, spéculait sur le crime, et roulait dans sa tête mille projets d'agrandissement, que la suite vit parvenir à une coupable et entière exécution.

IX.

La nuit était déjà venue, et tout était encore en mouvement dans l'hôtel où résidait l'évêque de Baïonne, ambassadeur de France en Angleterre. Guillaume du Bellay, son frère, était dans une grande inquiétude ; il avait reçu un billet tracé à la hâte par l'évêque, et envoyé du milieu de l'assemblée de Blackfriars : c'était un ordre de se tenir prêt à partir pour la France.

Docile à ces ordres, déjà en habit de voyage, Guillaume n'attendait plus que les dernières instructions de son frère, lorsque celui-ci parut.

—Frère, s'écria l'évêque en entrant et le considérant de la tête aux pieds, tout est fini!.. Bien, tu es prêt... Le roi est furieux, d'abord contre le légat, ensuite contre Wolsey. Campeggio a déployé une fermeté extraordinaire. Après avoir refusé de se prononcer, comme le roi venait de se retirer, il a reçu un courrier de Rome: l'opposition de la reine est arrivée; le pape révoque la commission et appelle la cause à son propre tribunal. Les partisans de Catherine sont au comble de la joie; le peuple parcourt les rues en criant : Vive la reine!... François Ier va être au désespoir.

— Bien! dit Guillaume, je suis content, car je suis pour la reine! Et pas de diplomatie entre nous, cher frère : ces murs n'ont point d'oreilles; et je sais aussi bien que toi que cela ne fait rien à notre roi que la femme du roi Henri se nomme Catherine ou Anne.

— Oui, à cela près que, nouvelle Hélène, son nom ne soit pas le signal d'une guerre, dit l'évêque. Oublies-tu donc qu'avec la dernière Henri a besoin de rechercher notre alliance pour l'opposer au mécontentement de l'empereur Charles-Quint,

et que nous, nous avons besoin des cinq cent mille écus qu'il nous a promis pour nous aider à payer la rançon des enfants de France? Cette querelle de ménage arrange si bien nos affaires, qu'il serait très fâcheux qu'elle se terminât en un moment; mais j'espère bien que c'est ce qui n'arrivera pas.

—Tu as raison, frère, s'écria du Bellay, riant : je vois que j'ai encore trop de cœur pour être habile. Je m'étais laissé prendre au piége et entraîner à aimer cette reine Catherine : car il est sûr et véritable que, quand les voisins se disputent chez eux, on est plus tranquille chez soi. Mais il faut que ce roi soit devenu fou pour bouleverser ainsi parents, alliés, fortune et royaume, pour cette mademoiselle Anne.

— D'autant plus fou, reprit flegmatiquement son frère, que dès qu'il l'aura épousée il n'y songera plus. Mais laissons mademoiselle Anne et ses cornettes : car il faut que tu saches qu'aussitôt après la séance le roi me fit appeler. Je le trouvai fort agité, marchant dans la grande salle où les moines tiennent chapitre. Il était là tout seul avec Wolsey, qui, debout près d'un grand fau-

teuil où s'asseoit l'abbé, avait l'air consterné. Du plus loin qu'il m'aperçut il cria : « Venez, venez, monsieur l'évêque ! le roi désire prendre votre conseil sur ce qui vient de se passer. » Et je vis que mon arrivée lui causait un extrême plaisir.

Alors le roi vint à moi ; ses yeux étaient enflammés de colère. « Monsieur du Bellay, me dit-il brusquement, Campeggio sera puni ; oui, puni : voilà tout ! Le parlement lui fera son procès ; je ne reculerai pas ; et je montrerai au pape qu'on ne se joue point ainsi de ma puissance et de ma volonté !

« Sire, lui répondis-je en l'examinant (non, l'homme est insensé quand il se laisse aller à ses mauvais penchants), il me semble que Votre Majesté prendrait là un parti bien violent. Rien n'est encore désespéré ; je croirais, au contraire, qu'il serait beaucoup plus sage de ne marquer à Campeggio aucun ressentiment. Quelle gloire pourrait vous revenir de maltraiter un vieillard appelé par vous dans le sein de vos états ? et de quelle manière prétendriez-vous alors obtenir du saint-siége un jugement favorable ? »

Ravi de m'entendre parler ainsi, Wolsey prit aussitôt la parole, et dit qu'il était entièrement de mon avis; que pour lui il pensait qu'il fallait consulter les docteurs des universités de France et d'Allemagne, et tâcher d'en obtenir des conclusions favorables au divorce, afin de s'appuyer de leur autorité auprès de la cour de Rome.

« Que pensez-vous de cela? me demanda le roi : car pour M. de Wolsey, ajouta-t-il d'un ton dur et méprisant, je me trouve si mal d'avoir suivi ses conseils, que je suis tenté de ne plus lui en demander. » Et il lui tourna le dos.

Je vis une larme rouler sur la joue creuse de Wolsey. Il ne répliqua rien. En sorte que je répondis au roi que je pensais, au contraire, que cet avis était excellent, et que je ne doutais point que notre roi, et madame Louise, sa très honorée mère, n'employassent toute leur influence afin que les suffrages de l'université de Paris lui fussent acquis. Là-dessus il parut fort content de moi, et me congédia de la manière la plus gracieuse.

Tu rapporteras fidèlement toutes ces choses à monsieur le grand-maître; tu lui diras que je crains que la disgrâce de Wolsey ne soit inévitable; qu'il est également détesté par les partisans de la reine et par ceux d'Anne Boleyn, et que j'ai tout lieu de penser qu'il ne pourra jamais recouvrer la faveur du roi. Tu lui diras encore qu'il ne s'étonne point que je lui envoie si souvent les dépêches par des exprès, parce que M. de Wolsey m'a secrètement averti que le duc de Suffolk avait des gens apostés pour ouvrir tous nos paquets de lettres, et qu'il m'en manque un dont je suis fort en peine...

— J'ajouterai aussi à monsieur le grand-maître, reprit Guillaume, que les postes de Picardie sont si mal servies, que les gentilshommes et les courriers qu'il envoie perdent un temps considérable sur la route. La dernière fois je m'en suis plaint aux maîtres eux-mêmes : ils m'ont répondu qu'on ne les payait pas de leurs gages, et qu'alors ils ne pouvaient se tenir en bon état.

X.

Le soleil descendait sur l'horizon, et Morus, assis sur la terrasse de sa maison de Chelsea, se reposait des pensées sérieuses d'une vie dont chaque heure était employée au service du prince et de l'état.

Ses jeunes enfants formaient autour de lui une ronde joyeuse; leurs têtes blondes étaient couronnées d'épis de blé et de bluets qu'ils avaient recueillis dans les champs, car c'était le temps de la moisson. Marguerite, aidée de Guillaume Roper, dirigeait leurs mouvements, et s'efforçait

de leur apprendre une danse écossaise, dont sa voix douce et sonore marquait gracieusement le rhythme sauvage et bizarre ; Morus lui-même prenait part à leurs jeux, lorsqu'ils virent paraître devant eux le roi. Déjà il leur avait fait plusieurs fois cet honneur : car depuis que sir Thomas était entré au conseil il avait conçu pour lui une grande affection, et il se plaisait de plus en plus dans sa conversation.

—Je ne sais, disait-il quelquefois, mais lorsque j'ai parlé long-temps à Morus mon âme est plus tranquille, je me sens presque heureux : sa présence a le pouvoir d'endormir mes soucis et de calmer mes inquiétudes.

En voyant le roi, Morus se leva, plein de respect, et ses enfants cessèrent tout à coup leurs folâtres amusements.

— Eh quoi! s'écria le roi, je ne viens point troubler vos jeux ; au contraire, je désire, en les partageant, en jouir avec vous.

Mais la gaîté et l'abandon disparaissaient de-

vant la grandeur; malgré ces paroles bienveillantes, les enfants s'éloignèrent successivement pour retrouver leur liberté. Ainsi leur père resta seul avec le roi.

— Quel est ce jeune homme que je viens de voir? dit le souverain.

— Sire, c'est le fiancé de ma fille; il se nomme Guillaume Roper, répondit Morus.

— Comment! elle est déjà fiancée? dit le roi.

— Oui, sire, répondit Morus. La famille de Roper est depuis long-temps unie par les liens de l'affection à la nôtre; en les fortifiant par ceux du sang, nous espérons augmenter notre bonheur réciproque.

— C'est ainsi, dit le roi, qu'on peut être heureux. Dans vos familles vous conservez la liberté du choix; tandis que nous, princes, nés sur le trône, on sacrifie notre bonheur intérieur aux combinaisons politiques que réclament les intérêts de nos peuples.

— Mais, répliqua sir Thomas, qui vit clairement que le roi avait envie de parler de son divorce, ce qu'il désirait éviter, je crois que le bonheur dépend de soi-même et de la manière dont on l'entend, beaucoup plus encore que des circonstances ou de la position sociale qui nous est échue en partage. Tel possède tous les avantages de la vie, et ne sait point en jouir. On juge qu'il est heureux, et il ne saurait l'être : car le vrai bonheur ne consiste que dans la paix de l'âme, qu'on ne peut acquérir qu'en faisant toujours bien et en supportant doucement la peine dont chaque instant de la vie est rempli. Tel est, il me semble, le cercle étroit où l'homme est renfermé : il peut bien s'y étourdir, mais non en sortir.

— Je m'aperçois chaque jour davantage, dit le roi avec une impatience comprimée, que la figure de ce cercle est une triste réalité. J'ai toujours espéré me rendre heureux en ne me refusant aucun plaisir, croyant toujours atteindre ce but : je n'ai pu encore en approcher.

— C'est que Votre Majesté veut s'établir dans

ce monde sans que rien ne la trouble, ce qui est impossible, ajouta Morus en souriant.

— Et cela même est la cause de mon désespoir, mon cher Thomas. Je ne puis y penser sans en frémir de colère; tout mon être en est transporté. Non, Morus, vous ne pouvez pas me comprendre : vous trouvant toujours également calme et joyeux, je pense que vos désirs sont si heureusement choisis que vous êtes assuré d'en avoir toujours une entière satisfaction.

— Votre Majesté, reprit Thomas Morus, se tromperait tout-à-fait si elle croyait que je n'eusse jamais d'autres désirs que ceux qui peuvent ou qui doivent s'accomplir. Le seul secret que je possède à cet égard, c'est de les forcer de m'obéir, au lieu de les laisser me plier à leurs volontés. Ce n'est pas néanmoins qu'ils n'essaient quelquefois de se plaindre; mais alors il faut leur imposer silence, et ne point s'effrayer de leurs larmes et de leurs cris. Ainsi ils finissent par devenir semblables à ces enfants malfaisants qui, battus et rudoyés sans cesse, tremblent sous le châtiment et n'osent plus se révolter.

— La manière dont vous expliquez que vous êtes maître de vous-même, reprit le roi, est très ingénieuse, et l'on serait presque tenté de croire, en vous entendant parler, que c'est la chose du monde la plus facile, tandis qu'elle en est la plus difficile! Ah! continua-t-il en soupirant, je ne le sais que trop.

— Il est vrai, reprit Morus avec calme et simplicité, qu'on ne saurait nier que souvent cela ne soit très pénible; mais si l'homme qui craint de se faire la violence nécessaire pour pratiquer en toutes rencontres la vertu et rester fidèle à la règle du devoir veut réfléchir un seul instant, il trouvera que, si d'abord il peut éviter la souffrance de la privation volontaire en s'abandonnant à ses désirs, plus tard il en retrouvera infailliblement une bien plus amère dans le reproche de sa conscience, dans la honte qu'il aura de lui-même en sa propre présence et en celle des autr enfin souvent dans le cours inévitable des choses élevées au-dessus du pouvoir de sa volonté!

— Brisons sur ces réflexions, mon cher Morus, dit le roi d'un ton patelin, en passant la main

sur son front : elles m'affligent..., et je préfère les écarter.

En disant cela, il se leva, et, passant familièrement son bras et sa main autour du cou de sir Thomas, il marcha en avant.

Ils se dirigèrent vers l'extrémité du jardin, qui se terminait par une belle et longue terrasse au pied de laquelle coulaient dans un large lit les eaux de la Tamise.

La vue s'étendait au loin, et le roi prit plaisir à considérer les rapides mouvements de plusieurs petits batelets remplis de pêcheurs. Ils ramaient en tous sens pour aller retirer les nasses et les filets qu'ils avaient tendus au travers des roseaux qui couvraient les bords de la rivière. Une multitude de lis d'eau, de fleurs bleues et de larges feuilles d'un vert tendre, croissaient plus bas ; ces fleurs et ces feuilles mélangées parmi les têtes brunes et penchées des roseaux présentaient à l'œil l'aspect agréable d'un tapis nuancé de fleurs.

— Cette scène est charmante, dit le roi, pro-

menant ses regards au loin et désignant du doigt un bateau où descendait sur l'autre rive une troupe de jeunes villageoises revenant des champs, leurs faucilles d'acier à la main. La flèche aiguë du clocher de Chelsea, qui s'élance, dans l'éloignement, au travers de cette légère vapeur, complète ce charmant paysage, ajouta-t-il.

Je voudrais, continua le roi, transporter cet horison au bout d'une des allées de mon parc de Saint-James.

— Sera-t-il bientôt achevé? dit sir Thomas, ne sachant de quoi entretenir le roi.

— Je l'espère, répondit Henri languissamment : ces architectes sont si longs ! Avant de partir pour Grafton j'ai encore donné à ce sujet une multitude d'ordres.

— Votre Majesté a dû être satisfaite de son voyage, reprit sir Thomas.

Et il cherchait déjà dans son esprit la phrase

qu'il allait mettre au bout de celle-là quand elle aurait été usée.

— Je l'aurais été extrêmement, reprit tout à coup le roi avec vivacité et impatience, je l'aurais été si M. de Wolsey ne s'était obstiné à m'y suivre. . . . .
J'ai été beaucoup trop indulgent, poursuivit-il brusquement, infiniment trop indulgent pour lui. L'on m'a bien prouvé combien j'avais tort de conserver un reste d'affection pour un homme qui m'a si horriblement trompé. . . . . .
. . . . Que penseriez-vous, Morus, dit-il en se radoucissant tout à coup, si je vous nommais, à sa place, grand-chancelier?

Il se retourna, et fixa un regard d'aigle sur les yeux de sir Thomas, comme pour saisir à l'improviste le mouvement de son âme.

— Ce que je penserais? reprit Morus, calme d'abord, puis souriant légèrement : que Votre Majesté aurait grand tort, et qu'elle ne pourrait faire un plus mauvais choix.

— Moi, je crois au contraire que je n'en pourrais faire un meilleur, dit Henri en appuyant sur ces derniers mots. Mais, ajouta-t-il avec négligence, je ne suis pas venu pour parler d'affaires...; au contraire, pour les oublier. Amusez-moi donc d'autre chose !

Mais les paroles que le roi venait de laisser tomber à dessein avaient jeté le trouble dans l'âme de Morus; il s'efforçait vainement de l'écarter.

— Sire, Votre Majesté a tort d'avoir une telle idée, dit-il en balbutiant. — Car, droit et sincère, Morus allait toujours fermement au but dont on lui avait découvert la moindre partie.

Le roi feignit de ne pas l'entendre; il fit une pirouette sur un de ses talons.

— Voilà une belle rose, dit-il en se penchant; très belle espèce, venue de graine, sans doute. Etes-vous jardinier? Moi, j'aime beaucoup les fleurs. Oh! mon jardin sera superbe !

— Sire..., dit Morus, poursuivant son idée.

— Je veux avoir une greffe de cette rose, entendez-vous, Morus?

Et comme le roi parlait encore pour empêcher sir Thomas de parler, il entendit le son argentin d'une cloche qui frappait les airs d'une vibration douce et prolongée.

— Qu'est-ce que cette cloche? dit le roi.

— C'est celle de notre chapelle, dit Morus. Elle sonne la prière du soir, parce que nous aimons ordinairement à la faire en commun. Aujourd'hui Votre Majesté ayant eu la bonté de nous visiter, elle aurait dû être reculée...

— Point, dit le roi; je ne veux rien déranger. Il est presque nuit; rentrons : j'y assisterai.

Alors sir Thomas conduisit le roi, au travers du feuillage, vers une chapelle d'architecture anglo-saxonne. Des ronces sauvages croissaient au pied de ses murailles; des plantes grimpantes s'élan-

çaient autour des cintres des fenêtres, et retombaient en guirlandes mobiles sur les buissons d'où elles étaient sorties. Des pierres brisées, couvertes de mousse, enlacées de lierre vigoureux, jetées çà et là aux environs, donnaient à ce petit monument une apparence d'antiquité telle, que le savant le plus scrupuleux en aurait fait remonter, sans hésiter, la fondation au roi *Athelstan* ou à son frère Edmond.

L'intérieur en était orné avec un soin extrême. Une lampe de bronze, suspendue devant l'autel, éclairait la statue de la Sainte-Vierge, placée au-dessus. Les enfants de sir Thomas, tous les serviteurs de sa maison, étaient rangés dans un respectueux silence derrière le fauteuil de leur vieux père.

Marguerite, à genoux près de lui, tenait le livre de prière : car elle venait de la commencer.

La voix touchante de cette jeune fille, qui disait lentement ces paroles sublimes : « Notre père, qui êtes aux cieux ; » ces paroles que l'homme doit prononcer avec tant de bonheur, et qui

lui apprennent toute l'élévation de son être, toute la grandeur de son origine et de sa destinée, pénétrèrent le roi d'une émotion profonde et singulière.

— Que cette famille est heureuse! se disait-il en lui-même. Rien ne trouble leur union ; chaque jour a passé sans leur laisser un seul regret....... Pourquoi ne puis-je me joindre à leur douce prière, et pourquoi mon âme l'a-t-elle oubliée?

Alors il détourna sa vue des têtes enfantines inclinées devant la mère du Sauveur, et les remords de son cœur hypocrite lui répondirent encore une fois. . . . .
. . . .

Cependant le roi retourna vers son magnifique palais; et lorsque, après le repas du soir, Guillaume Roper s'approcha de Morus, et lui dit :

— Mon père, vous devez vous trouver bien heureux de la faveur dont vous jouissez près de Sa Majesté, car il n'est que le cardinal de Wolsey

qui puisse se vanter d'avoir été honoré d'une telle familiarité.

Morus lui prit la main, et lui répondit en souriant doucement :

— Sache, mon fils, que je ne puis m'en enorgueillir : car, si cette tête autour de laquelle il a passé sa royale main pouvait en tombant payer le prix du plus petit morceau de la terre de France, il la livrerait sans hésiter un moment.

XI.

— Madame, disait sir Thomas Cheney à lady Anne Boleyn, quels remercîments n'ai-je point à vous faire pour le service que vous m'avez rendu! Mais puis-je espérer que le roi me pardonnera tout-à-fait?

— Vous pouvez être parfaitement tranquille sur ce point, répondit lady Anne : il sait maintenant que Wolsey ne vous avait exilé de la cour qu'à cause de votre discussion avec le cardinal Campeggio, et il vous tient pour un de ses plus fidèles serviteurs.

— J'espère, Madame, reprit sir Thomas Cheney, être assez heureux pour pouvoir vous prouver que je ne suis pas moins le vôtre.

— Vous voyez, dit Anne Boleyn en se retournant vers son père et son frère le vicomte de Rochford et le comte de Wiltshire, qui étaient tous deux présents, que cependant je finis par faire ce que je veux.

— Tu finis par faire ce que tu veux, reprit son père avec humeur; mais tu es fort long-temps à t'y décider. Aussi M. de Wolsey se trouve-t-il encore où il ne devrait plus être.

— Eh bien! il n'y sera pas long-temps, reprit Anne Boleyn d'un ton piqué. Ce matin le roi m'a fait avertir que les dames iraient le voir chasser avec des tiercelets que le roi de France lui a envoyés par M. de Sansac. Je lui parlerai; j'exigerai qu'il ne revoie plus le cardinal, ou bien je quitte la cour... Mais, dit Anne Boleyn, s'arrêtant tout d'un coup embarrassée, que lui répondrai-je s'il me demande ce que m'a fait M. de Wolsey?

— Voici ce qui vous aidera, ma sœur, reprit le vicomte de Rochford en tirant un gros cahier d'un portefeuille que son père venait d'apporter. Tenez, lisez vous-même : vous y trouverez ce que vous devez répondre.

— Tout ce cahier! dit Anne Boleyn, fortement contrariée de cette nouvelle commission, et boudant comme un enfant qui fait la moue. —Elle prit pourtant le cahier, et lut, non sans sauter quelques lignes, un mémoire fort détaillé, dans lequel on accusait formellement Wolsey d'avoir entretenu de secrètes intelligences avec la France, et où l'on interprétait avec la plus adroite malignité tous les actes de son administration, et même de sa vie privée.

— Comment! tout cela est-il vrai? s'écria Anne Boleyn.

Et elle ferma le cahier.

— Très vrai, répondit Rochford. Encore vous saurez que le cardinal, pour récompenser Campeggio des bons services qu'il vous a rendus, a

persuadé au roi de le renvoyer avec de riches présents, afin, lui a-t-il dit, que le pape, touché de sa soumission et de ses bons procédés, lui devienne favorable.

— Voilà comment il se joue de vous, dit Rochford, haussant les épaules, et comment vous restez dans la position la plus humiliante où une femme puisse se trouver.

En entendant son frère parler ainsi, le joli visage d'Anne Boleyn devint de couleur écarlate.

— Cet homme m'est odieux! s'écria-t-elle avec colère. Non, je ne puis plus le souffrir. C'est pour m'insulter qu'il fait faire de tels remercîments à ce vieux cardinal! Je m'en plaindrai au roi.... Ah! que tout cela est ennuyeux! — Et elle tourna le mémoire entre ses mains blanches.

— Voici l'heure de partir, ajouta-t-elle en regardant une grosse horloge placée dans l'angle de la chambre, et dont le mouvement était réglé par des poids : car dans ce siècle on n'en connaissait point d'autres.

— Allons, adieu! — Et Anne, revêtue d'un élégant costume de chasse qui dessinait parfaitement sa jolie taille, voulut poser sur sa tête une toque de velours noir, dont les pans étaient releves par des épingles de perles attachées, deux par deux, avec un petit chaînon d'or qui les liait entre elles; mais elle s'aperçut que la petite plume qui était attachée à sa toque n'allait pas à son gré.

— Que de contrariétés aujourd'hui! s'écria-t-elle en frappant du pied avec impatience. Je n'y pourrai suffire : toutes ces affaires à méditer, à expliquer, toutes vos recommandations à suivre au milieu d'une chasse charmante, et puis encore cette toque qui va m'aller indignement. Non! je ne la mettrai pas!

On alla chercher une femme habile dans l'art de la toilette; mais elle eut beau coudre et découdre, pencher la plume, la redresser, l'avancer, la reculer, elle ne put parvenir à la poser au goût d'Anne Boleyn, qui, voyant l'heure passer rapidement, finit par couper la plume avec des ciseaux, la jeta par terre, mit la toque sans plume, et partit à cheval, accompagnée de sir

Thomas Cheney, qui la suivit pour se trouver avec elle sur le passage du roi.

— Que ta sœur est légère! dit le comte de Wiltshire à son fils après qu'Anne Boleyn les eut quittés.

Et il regardait les débris de la plume qui voltigeaient encore dans l'appartement.

— Elle veut être reine! comprends-tu tout ce que renferme ce mot-là?... et qu'on pose sur sa tête une couronne comme on commande un bonnet à une marchande de modes! Encore je crois vraiment qu'avant de la prendre elle s'assurerait dans son miroir que l'ajustement en est agréable.

— Je ne la comprends pas, répondit le vicomte de Rochford : elle est quelquefois d'une raison qui m'étonne; puis, tout d'un coup, un bal, une robe, une mode nouvelle, suffisent pour lui faire oublier les choses les plus importantes dont on vient de lui parler. Quelquefois je me suis demandé d'où provenait ce singulier mélange de futilité et de solidité qu'on trouve chez les fem-

mes. Cela tient-il à leur faiblesse ou à leur éducation ?

— Au vice de leur éducation, mon fils, et non à leur faiblesse, dit Wiltshire. Dès leur enfance on leur représente un morceau d'étoffe, un bout de ruban, un collier de verre colorié, comme une chose précieuse et désirable; en sorte qu'elles conçoivent pour ces riens la même estime que les jeunes hommes pour une armure brillante, un succès ou une action d'éclat.

— Peut-être en est-il ainsi, répondit Rochford; mais je crois qu'en général elles ne sont propres ni aux affaires ni aux intrigues politiques.

— Etant fort jeunes, non, répondit Wiltshire : vives et impérieuses, elles ne peuvent ni ne veulent dissimuler; mais plus tard, comme elles possèdent une finesse et une pénétration extrêmes, elles y réussissent parfaitement.

— Eh bien! mon père, s'il faut l'avouer franchement, je crains bien que tout ceci ne tourne mal. Nous ne parviendrons pas à faire épouser

ma sœur au roi ; elle sera tout-à-fait compromise, et alors vous regretterez vivement d'avoir laissé rompre son mariage avec lord Percy.

— Vous parlez comme un insensé! reprit le comte de Wiltshire. Votre sœur régnera, ou je périrai !... Et pourquoi donc ma maison ne donnerait-elle pas une reine à l'Angleterre? Ne serait-il pas plus désirable que les rois choisissent eux-mêmes leurs épouses parmi la noblesse de leurs états que de toujours s'allier à des princesses étrangères aux mœurs du pays comme aux intérêts des peuples auxquels elles sont destinées à commander.

— Peut-être auriez-vous raison, reprit le vicomte de Rochford, si le roi n'était point marié; mais le clergé sera toujours opposé à cette seconde union. Tous n'osent pas se prononcer ouvertement, parce qu'ils craignent le roi; mais dans le fond ils entretiendront constamment la nation dans ce sentiment. Je crains qu'un jour Anne ne soit malheureuse, et maintenant je regrette de ne pouvoir la nommer comtesse de Northumberland.

— Taisez-vous, mon fils, s'écria Wiltshire plein de colère; allez dire ces choses à votre sœur pour renouveler des chagrins chimériques... Et tous ces gens d'église dont vous faites tant de bruit, continua-t-il avec un geste menaçant, j'espère bien que nous saurons les alléger du poids de la fortune qui les incommode, et que nous les forcerons de s'en décharger en notre faveur. Vous dites que les femmes sont faibles et légères! Mais il me semble que vous leur ressemblez en tout point : le moindre obstacle suffit pour vous faire changer d'opinion; il vous arrête au milieu d'un projet conçu avec la plus grande habileté, et que sans vous, croyez-le bien, je saurai faire réussir.

XII.

— Eh bien ! tu vas donc remporter les oiseaux de France ! disait en riant d'un gros rire le vieux garde Jack, appuyé sur un des arbres séculaires de la forêt de Windsor. Eh ! les amis, une petite goutte, ajouta-t-il d'un ton moitié plaisant, moitié important. — En disant ces mots, il frappa l'épaule d'un des fauconniers qui rattachait les chaînes aux pates des tiercelets, tandis que ses camarades coupaient les têtes du gibier pris, pour les jeter comme récompense à ces oiseaux cruels, qui les dévoraient avec avidité.

— Tout à l'heure, répondit le fauconnier avec un peu d'humeur; attendez que la besogne soit faite, père Jack : vous êtes toujours si pressé..... de boire..... Nous boirons tous ensemble. Voyez ce tas d'oiseaux, il faut d'abord faire la part aux nôtres.

— Bien, bien, dit Jack, si l'on ne perd rien pour attendre..... Ils sont beaux vos oiseaux, quoiqu'ils viennent de France.

— Non, non, vous ne perdrez rien pour attendre, s'écria le second fauconnier. Venez par ici, je vais vous faire goûter d'un liquide que ces oiseaux-là nous ont apporté sous leurs ailes, et nous verrons si vous en avez jamais bu de pareil depuis que vous traînez vos guêtres au service de Sa Majesté.

Et il versa, d'une gourde pendue à sa bandoulière, un genièvre bien âcre qui remplit en frémissant une grande tasse d'étain qu'il tendit au père Jack.

Elle fut avalée d'un trait.

— Parfait ! parfait ! s'écria-t-il en la lui rendant. — Et il se léchait les lèvres.

— Depuis quarante-cinq ans sonnés que j'ai l'honneur de garder Windsor, je n'ai rien bu de meilleur. Allons ! cela donne du cœur et réchauffe les vieux ,.... car je crois que ce daim-là nous en fera voir de dures. J'ai vu la trace : quatrième ou cinquième tête au moins. — Et il remonta sur sa vieille jument poussive.

— Eh ! père Jack , attendez-nous , nous nous en irons ensemble, dirent les gens de l'équipage, car Jack les faisait rire. — Et quand ils furent remontés à cheval, ils suivirent le vieux garde en lui faisant mille plaisanteries sur sa monture dont il ne voulait pas se séparer.

Bientôt ils passèrent près de deux jeunes seigneurs qui parlaient ensemble et qui étaient arrêtés sur la lisière du bois.

L'un d'eux tenait en laisse quatre beaux lévriers que le roi affectionnait particulièrement , à cause de leur adresse et de la vélocité de leur

course ; cependant leur gardien ne se faisait faute de les fouetter pour faire taire leur bruyante ardeur.

— Vous l'avez donc vue? disait-il à son compagnon.

— Oui, je l'ai vue là-bas, elle traversait la route avec toutes les dames, répondit ce dernier, qui faisait partie de la maison de Wolsey, et qui en portait les couleurs. Je l'ai vue avec sa toque noire et son costume vert : elle était charmante !

— Bien, mon pauvre ami, reprit l'autre ; mais savez-vous que je crains que votre cardinal ne soit tout-à-fait disgracié? Il y a un instant, ils ont passé par ici, et j'ai entendu le duc de Norfolk qui disait à une dame que décidément l'habit rouge n'était plus de mode, et que, pour cette fois-ci, il était si usé qu'on ne pourrait plus le raccommoder.

La dame a souri avec malignité, et elle a dit qu'il avait raison, qu'elle pensait que l'habit vert achèverait de le déchirer. Et, montrant la

jeune Anne Boleyn, qui n'était pas éloignée, elle a fait un signe qui ne m'a laissé aucun doute que ce ne fût cette dame qu'elle voulût désigner.

— Vraiment, reprit le jeune domestique [1], tu ne m'apprends là rien de bon. Est-ce que notre cher duc aurait mis aussi la main à la pâte?... J'en serais bien fâché, car mon habit est cousu de rouge, et quand on est parvenu à force de temps à le bien coudre, c'est ennuyeux d'avoir à recommencer.

Et comme ils s'entretenaient ainsi, un nuage de poussière s'éleva, et une troupe de chevaux passèrent au grand galop avec un tumulte épouvantable.

— Mes chiens! mes chiens! criait le roi au milieu du peloton; lancez donc mes chiens! Le daim va se jeter aux étangs : qu'on coure avertir les dames pour qu'elles arrivent à la mort.

1. Nous croyons devoir rappeler ici que, dans ce siècle, le mot DOMESTIQUE voulait dire familier, attaché à sa fortune et à sa maison.

Et il disparut, rapide comme un éclair qu'on n'a fait qu'entrevoir. Les sons éclatants du cor firent retentir au loin tous les échos de la forêt.

— Et nous aussi, partons, dirent ensemble les deux jeunes gens. Nous voilà débarrassés de ces maudits chiens.

— Aux étangs! aux étangs! crièrent-ils. Les dames aux étangs! les dames aux étangs! — Et ils partirent en riant et en criant.

— Que dit-on là-bas? criait plus loin un piqueur, que son cheval venait de rouler dans la poussière... Aux étangs! Mylord, on crie aux étangs!

Tous ceux qui environnaient le duc de Suffolk prirent le galop et le suivirent ventre à terre.

De tous les côtés parurent à la fois, sur les hauteurs qui environnaient les étangs, des troupes de chasseurs ardents, haletants, couverts de poussière. Les différentes routes qui traversaient

en tout sens la forêt venaient aboutir aux rivages des mares qui dormaient dans ce bas-fond.

Les dames y étaient déjà rassemblées, et rien n'était plus divertissant que le mouvement rapide et l'empressement du reste des chasseurs qui accouraient. Le roi était arrivé avant tout le monde. Il excellait dans ce genre d'exercice, et son plaisir était de finir la chasse d'une manière brillante, en tirant lui-même le daim. Aujourd'hui, il avait décidé au contraire qu'on le prendrait vivant; en sorte que l'on tendait en grande hâte, de toutes parts, des toiles et des filets.

Dans ce cas, l'habileté des piqueurs consistait à forcer le gibier de se jeter lui-même dans le piége.

Bientôt en effet le daim parut, suivi d'une multitude de chiens qui le poursuivaient avec tant d'acharnement, et se tenaient si serrés les uns contre les autres, qu'on aurait pu les couvrir, selon l'expression des chasseurs, avec une *nappe*.

A la vue des filets, le bel animal s'arrêta un moment; il secoua son bois menaçant, frappa du pied; puis tout à coup, sentant déjà l'haleine brûlante de la meute terrible prête à le saisir, il fit un effort désespéré, et, franchissant d'un seul bond toute la hauteur des filets, il se jeta dans l'étang. Mille clameurs s'élevèrent à l'instant, et les chiens, furieux, arrètés par les filets, poussèrent d'épouvantables hurlements en regardant fuir leur proie.

— Mon arbalète! s'écria le roi; vite mon arbalète! — Et il tira si habilement, qu'il perça du premier coup le flanc du pauvre animal, qui cessa aussitôt de nager.

Satisfait de ce brillant succès, le roi, après avoir entendu les applaudissements des dames et reçu les félicitations des chasseurs, s'en alla vers un pavillon de feuillage aussi élégant que spacieux, qu'il avait fait dresser au milieu de la forêt pour y dîner à couvert.

La duchesse de Suffolk fit les honneurs du festin, où elle prit la place de la reine Catherine:

car la reine, sous le prétexte de sa mauvaise santé, évitait de paraître à ces chasses, dont le plaisir bruyant était devenu pour elle insupportable.

Cependant la curiosité des courtisans était fort éveillée par un rouleau de papier dont l'extrémité, sortant de la poche étroite du justaucorps du roi, laissait voir, sur un des feuillets retournés, deux mots, dont l'un était le nom de Wolsey, et l'autre celui de traître. Chacun donc cherchait à s'approcher du roi ou à passer derrière lui pour s'assurer de ce fait étonnant, dont on se racontait mystérieusement à l'oreille la témérité.

Mais, malgré tous les efforts, on n'en put découvrir davantage; la journée et la fête se terminèrent avec les conjectures nombreuses, les craintes et les espérances éveillées dans les esprits de cette cour où depuis si long-temps l'habile favori était aussi roi que le roi.

XIII.

Le lendemain de cette fête, à la pointe du jour, on ouvrit la grille. Un carrosse aux armes et aux couleurs royales sortit de la grande cour du château de Windsor.

Pendant que le postillon trottait également sur le milieu de la route, se retournant de temps à autre en réfléchissant pourquoi son cheval de droite maigrissait toujours malgré la ration de grains qu'il lui avait ajoutée, deux homme

assis dans le fond du carrosse s'entretenaient ainsi :

— Il fait froid ce matin, disait l'un en croisant le manteau dont il était enveloppé. Comme ce léger brouillard et cette abondante rosée qui couvrent la terre rappellent le bivouac !

— Oui, répondit Norfolk à son compagnon ; et c'est un souvenir toujours agréable à retrouver au fond de soi-même, un souvenir qui vous reporte aux plus belles années de la vie, de cette vie des camps si tumultueuse, si variée, si incertaine. Dix-huit ans, cet entraînement d'un âge bouillant, d'un courage présomptueux qui ne réfléchit point, qui ne comprend même pas la mort; cette bravoure impétueuse qui ne peut admettre le retard d'un seul instant; ce désir extrême d'acquérir de la gloire; ce bonheur, cet enivrement d'un premier succès! voilà de ces émotions vives, de ces illusions brillantes et délicieuses que nous n'éprouverons plus !

Le vieux guerrier pencha tristement la tête.

— Eh bien! d'autres les remplaceront, dit Suffolk.

— Oui, pour disparaître et s'effacer à leur tour, reprit le duc en écartant avec la main ses cheveux blanchis par les années, et que le vent rabattait sur son front, traversé d'une profonde cicatrice.

— Ah! mylord, s'écria le duc de Suffolk, ne gâtez donc pas par vos réflexions philosophiques tout le plaisir qu'il y a de penser que, grâce aux bons soins et au crédit de votre charmante nièce, nous allons de ce pas apprendre à M. de Wolsey qu'enfin le temps est venu d'abdiquer sa part de la couronne.

—Oui, peut-être..., dit le duc. Je ne sais, hier encore je le détestais, je souhaitais vivement sa ruine; aujourd'hui... non, un ennemi par terre n'inspire que de la pitié. Maintenant je regrette presque le mal que ma nièce lui a fait et le coup qu'elle lui a porté.

— Allons, allons, mylord, ne savez-vous donc pas que trop de générosité nuit?... Nous

n'avons rien à regretter, continua Suffolk avec un rire moqueur. J'espère bien... qu'il n'en sera pas quitte pour rendre les sceaux, et que le parlement ne lui fera pas de grâce. Il n'est que les morts qui ne puissent plus revenir. Vous tenez là un petit mémoire qui contient de quoi faire pendre tous les chanceliers du monde.

— Il est certain, reprit le duc de Norfolk en feuilletant nonchalamment le cahier qu'il portait dans sa main (le même qui avait excité si vivement la curiosité des courtisans), il est certain que ce cahier renferme de graves accusations. Toutefois je pense qu'il n'a pas complétement atteint le but que l'auteur se proposait.

— En vérité, non, disait Suffolk : car Wiltshire comptait bien remplacer Wolsey. Il sera bien attrapé en apprenant le choix du roi.

—Quoique je sois parent de Wiltshire, reprit le duc, je ne puis m'empêcher de convenir qu'il était impossible que le roi fit un meilleur choix, et en ait évité un plus mauvais. Wilthsire est ignorant et ambitieux, tandis que personne ne

surpasse Thomas Morus en science et en mérite. Je l'ai vu dans un âge encore fort tendre chez le savant cardinal Morton, qui l'affectionnait particulièrement. Je me souviens que souvent, à table, Morton nous en parlait, et qu'il nous disait toujours : « Ce jeune enfant sera un homme extraordinaire. Vous autres, vous le verrez; moi, je ne vivrai plus, et vous vous rappellerez la prédiction d'un vieillard. »

— Extraordinaire! reprit Suffolk sur ce ton railleur qui lui était habituel; extraordinaire! Cela nous promet donc un chancelier d'une espèce particulière? Ainsi je pense que lui-même ne sera pas le moins étonné d'une faveur si haute et si singulière...Mais, diable! bien lui en prendra d'être extraordinaire : car, pour se maintenir au trône ministériel, il faudra qu'il en sache long. Entre le roi, la reine, le conseil, Wiltshire, le parlement, le clergé et la nation, je ne voudrais pas mettre mon petit doigt, tout beau-frère de Sa Majesté que j'ai l'honneur d'être.

Et il se mit à rire en regardant Norfolk, quoique, par déférence pour lui, il eût omis de met-

tre au rang des difficultés la plus grande de toutes, celle qui entraînait toutes les autres, mademoiselle Anne, sa nièce.

— Dans le sens dont vous l'entendez, reprit froidement le duc, je crois au contraire qu'il n'en sait point long du tout, et que les intrigues de cour seront tout-à-fait étrangères à son caractère et à ses manières; autrement, en science, personne ne l'égale. Il possède tout ce qu'un homme en peut accumuler, et nul n'a fait une étude plus profonde du droit commun et des lois du royaume. Morton l'avait mis à Oxford, puis au collége de la chancellerie, à Lincoln. Il obtint les plus brillants succès.

— Admirable! dit Suffolk en riant.

— Dès ce temps-là, poursuivit le duc de Norfolk, sa réputation devint éclatante. Lorsqu'il faisait des lectures dans l'église de Saint-Lawrens, le célèbre docteur Grocyn et tous nos savants de Londres y couraient avec empressement.

— Bien! bien! je ne savais pas ces agréables

particularités, dit Suffolk ; je savais seulement que ce fut lui qui fit rejeter au parlement le subside qu'on demandait pour la reine d'Ecosse. S'il continue ces manières-là, je dis seulement qu'il ne sera pas long-temps chancelier.

— Oh ! quant à cela, reprit le duc, c'est un homme qui ne fera jamais d'accommodement avec sa conscience... Oui, oui, poursuivit-il, j'ai encore devant les yeux la colère et la figure du père du roi actuel, quand M. Tyler vint lui apprendre que la chambre des communes avait rejeté sa demande, et que c'était un jeune homme imberbe qui en était cause... Aussi ne l'oublia-t-point, et Henri VII, d'heureuse mémoire, sut bien se venger en faisant payer une amende énorme au père de sir Thomas.

— Bien, dit Suffolk ; mais elle ne valut toujours pas celle que les communes se fussent mise sur le corps.

Ils continuèrent ainsi à discourir, et, les heures s'étant écoulées, ils virent paraître enfin dans l'éloignement les pointes les plus élevées des clo-

chers de la ville de Londres. Bientôt leur carrosse disparut dans les rues sombres et étroites de cette grande cité.

XIV.

Ce jour-là Wolsey avait l'esprit rempli de quiétude et de contentement. — Ainsi, se disait-il en lui-même, tous mes ennemis sont confondus. Je ne puis douter de mon crédit après la manière toute gracieuse dont le roi m'a traité à Grafton. J'espère que celui de Boleyn diminue d'autant. Maintenant elle veut qu'on rappelle sir Thomas Cheney, mais je n'y consentirai point... Campeggio part avec d'honorables présents... La maîtresse s'usera, et l'ambitieux et sot comte de Wiltshire perdra le fruit de ses intrigues. . . .
. . . .

Comme le cardinal d'York s'enivrait de ces

agréables pensées, on vint l'avertir de l'arrivée de l'ambassadeur de Venise.

— Ah! dit-il, le voici enfin. Il a bien tardé à demander son audience! —Et Wolsey ordonna qu'on l'introduisît.

Il le reçut de la façon la plus gracieuse. Après les premiers compliments d'usage, il voulut lui faire lui-même les honneurs de son palais. Il avait passé sa vie à l'embellir des merveilles des arts et de l'industrie, auxquelles, protecteur aussi éclairé que libéral, il donnait, sur ses propres richesses, de magnifiques encouragements

Plusieurs galeries, dont le goût le plus exquis avait dirigé les moindres ornements, étaient remplies de tableaux, de statues, de vases antiques et précieux. De superbes tapisseries de Flandre y brillaient de toutes parts; elles couvraient les panneaux, se relevaient autour des fenêtres, ou retombaient en épais rideaux sur les ouvertures des portes pour en cacher l'entrée. Ces tissus précieux, alors d'un prix inestimable, ne se voyaient guère que dans la demeure des rois. Ils

représentaient ordinairement des sujets d'histoire ou de poésie, des paysages et des fleurs ; quelquefois ils étaient travaillés et nuancés avec des reflets d'or. Enfin Wolsey fit remarquer à l'ambassadeur parmi toutes ces richesses les présents que lui avaient faits, à des époques diverses, presque tous les princes de l'Europe qui recherchaient son appui.

Charmé de l'ordre, de la beauté et du goût qui régnaient en ce lieu, l'Italien admirait toutes ces choses, surpris de retrouver sous ce climat étranger un luxe qui lui rappelait le souvenir toujours cher et quelquefois si douloureux de la patrie.

— Hélas! dit-il enfin, nous aussi nous étions riches et heureux, nous nous endormions paisiblement au sein de nos palais, avant cette guerre!.. où nous avons été assez malheureux pour compter sur l'appui du roi de France. Il nous a abandonnés; et maintenant, forcée de payer un tribut immense, la république voit son front humilié sous le sceptre de cet orgueilleux empereur!

—Tel est le droit du vainqueur, dit Wolsey.

Vous êtes heureux cependant qu'il soit forcé d'en user avec modération.

— Elle nous semble bien légère, cette modération ! reprit l'ambassadeur : non seulement Charles-Quint exige des sommes immenses, mais il nous faut encore lui rendre les territoires que nous avions conquis au prix de notre sang. Florence est forcée de rentrer sous le domination des Médicis, et tous les princes italiens sont maintenant dans une entière dépendance.

— Qu'ils secoueront à la première occasion, interrompit Wolsey : Charles-Quint est trop habile pour ne pas le prévoir. Soyez certains qu'il recherchera votre bienveillance : car votre appui lui est indispensable pour pouvoir résister à la puissance formidable du sultan Soliman et aux invasions des hordes barbares qui obéissent à ses lois.

— C'est aussi là que nous plaçons notre dernière espérance, reprit l'ambassadeur. Devenus nécessaires, de vaincus nous serions alliés. Déjà l'empereur le prévoit, car il comble André Doria et la république de Gênes de grâces et de faveurs.

Il semble avoir oublié les injures de Sforce ; il le reçoit familièrement à sa cour, et lui promet en mariage sa nièce, la princesse de Danemarck.

— On m'a écrit, dit Wolsey, que la mort du prince d'Orange l'avait profondément affligé.

— Beaucoup, répondit l'ambassadeur. Ce prince était un vaillant capitaine.... Il ne laisse point d'enfants ; ses biens et ses titres passent à ceux de Renée, sa sœur, la comtesse de Nassau.

— Et voilà, reprit Wolsey, tous ces princes allemands qui se jettent à corps perdu dans la secte luthérienne... Ils veulent secouer le joug de l'empereur et se rendre tout-à-fait indépendants.

— Ils n'ont pas d'autre but, reprit l'ambassadeur ; en se séparant de l'Eglise romaine ils espèrent pouvoir y parvenir plus sûrement. Cependant le décret proposé à la diète contre les innovations religieuses a encore passé à une grande majorité.

— Oui, dit Wolsey ; mais vous voyez que l'é-

lecteur de Saxe, le marquis de Brandebourg, le Landgrave de Hesse, les ducs de Lumbourg, le prince d'Anhalt, se sont ligués contre elle avec les députés de quatorze villes impériales, et ne se désignent plus que sous le nom de *protestants*.

— Je le sais, dit l'ambassadeur.... Cela ajoutera beaucoup de difficultés au secret projet de l'empereur, continua-t-il après un moment de silence; peut-être, cependant, parviendra-t-il à rendre la couronne héréditaire dans sa famille!

— C'est bien ce que nous saurons empêcher! s'écria Wolsey avec violence : car à ce mot il sentit se réveiller plus vive toute la haine qu'il portait à Charles-Quint..... Nous ne le souffrirons jamais, ni la France non plus. Non, non, j'en suis certain, la France ne le souffrira jamais.

— Ah! dit l'ambassadeur d'un air de doute et branlant la tête, soit qu'il n'en fût point convaincu, soit qu'il fût bien aise d'entretenir contre le vainqueur de Venise l'animosité de l'Angleterre (alors encore, pour lui, tout entière dans la volonté du ministre qu'il avait devant les yeux).

— Je vous le déclare, reprit Wolsey, souvenez-vous en. — Et il le regarda avec des yeux pleins d'assurance et d'autorité.

— Je le souhaite, dit l'ambassadeur, n'ayant pas l'air de le remarquer. Nous ne le voulons pas non plus, assurément.

— Ah! s'il n'y avait que vous pour l'empêcher, dit Wolsey reprenant toute sa fierté..., je douterais du succès. Voyez, continua-t-il avec une secrète satisfaction d'orgueil national, où vous en êtes. Envahie de toutes parts, l'Italie ne peut pas même opposer une faible barrière à la puissance de deux forbans hardis et entreprenants. N'est-ce donc pas une honte pour elle de voir ces pirates obscurs et cruels, fils d'un potier de Lesbos, ces deux Barberousse, enfin, régner en maîtres au royaume d'Alger, dont ils se sont emparés, et dont ils ne craignent pas de sortir pour désoler sur mer toutes les flottes de la chrétienté? Quand donc réduirez-vous ces écumeurs de mer à n'avoir plus qu'une potence pour lit et une hart pour vêtement! Il y a long-temps que cette justice devrait être faite!

L'Italien rougit et se mordit la lèvre inférieure. Il cherchait une excuse, une phrase au moins;... mais elle lui fut épargnée: la porte s'ouvrit, et le duc de Norfolk, suivi de Suffolk, parut.

Il entra sans saluer; et Wolsey, surpris de la venue de Suffolk, qu'il n'avait point revu depuis la querelle de l'assemblée de Blackfriars, les considéra avec étonnement. Néanmoins le cardinal se leva, et s'avança vers eux. Suffolk fit un geste de dédain et lui montra le duc de Norfolk.

Surpris de la froideur de l'un et de la brusque impolitesse de l'autre, embarrassé de la présence de l'ambassadeur, Wolsey demeura immobile et incertain dans ses pensées.

— Mylords, dit-il enfin, que voulez-vous de moi ?

— Que vous nous remettiez les sceaux de l'état, répondit Norfolk sans sourciller.

— Mylord, que dites-vous? s'écria Wolsey stupéfait.

— Le roi l'ordonne ainsi, continua le duc avec la même impassibilité.

— Le roi! Est-il possible, dit Wolsey éperdu et d'une voix presque inanimée; les sceaux!... Et qu'ai-je fait?... Quoi! serait-il vrai? Non, mylord, non, s'écria-t-il tout à coup avec une expression de terreur indéfinissable, cela ne se peut... On a trompé le roi; je ne mérite pas un tel traitement. De grâce, que je le voie; que je lui parle un instant, un seul instant. Hélas!

Et il jeta un coup-d'œil sur l'ambassadeur, qui, confondu lui-même d'abord, mais sentant que sa présence était de trop dans le secret de cette haute disgrâce, s'éloignait insensiblement vers la porte.

— Il n'est plus question de voir le roi, s'écria Suffolk d'un air hautain et menaçant : il faut commencer par lui obéir, et il veut qu'on lui rapporte les sceaux à l'instant.

— Il le faut, dit Norfolk d'un ton froid et sérieux. Je suis fâché, monsieur le cardinal, d'è-

tre chargé d'une commission qui doit vous être aussi pénible.

Et il se tut.

Mais Suffolk, d'un caractère bas et jaloux, n'eut pas honte d'ajouter à l'humiliation où se trouvait le cardinal.

— Allons, mon bel ami, reprit-il d'un ton ironique, ne vous faites point tant prier! Ne croirait-on pas que nous demandons la prunelle de vos yeux! Il y a assez long-temps que vous scellez nos bourses et nos langues pour que vous ne soyez pas si surpris de l'ennui que nous en éprouvons.

Cette lâche insulte indigna Wolsey; mais cette indignation lui rendit son courage.

— Monsieur de Suffolk, reprit-il avec dignité, je suis fâché pour vous de la manière prompte dont vous oubliez dans le malheur ceux qui, aux jours de leur prospérité, s'étaient trouvés heureux de vous être utiles. Je souhaite que vous

n'éprouviez jamais combien une pareille ingratitude est dure à supporter.

Et, s'éloignant aussitôt, il alla chercher une cassette merveilleusement riche où étaient renfermés les sceaux de l'état.

Les tenant d'une main tremblante, il évita de les remettre entre celles de Suffolk, et, s'avançant précipitamment vers le duc de Norfolk, il les lui tendit.

— Mylord, dit-il, voici les sceaux du royaume d'Angleterre. Que la volonté du roi soit faite. Depuis quinze années que je les ai reçus de sa main, je crois n'avoir rien fait qui puisse mériter sa colère; j'espère qu'un jour il daignera me rendre plus de justice, car je ne me suis jamais rendu indigne de sa bonté.

En disant ces derniers mots, il ne put retenir une larme qui s'échappa malgré lui de ses yeux.

Le duc de Norfolk, quoiqu'il n'aimât point

le cardinal, en fut ému, et ce fut avec peine qu'il réfléchit à ce qu'il avait encore à lui apprendre.

Il regarda son compagnon ; mais, craignant les plaisanteries amères et poignantes dont ne manquerait pas d'user Suffolk, il se hâta de le prévenir pour les épargner à Wolsey.

— Monsieur le cardinal, dit-il, vous devez penser que le roi est trop juste pour vous retirer sa longue faveur sans en avoir pesé les raisons et la nécessité. Toutefois, sa bonté ne vous a point abandonné : il permet que vous choisissiez vous-même tous les conseils que vous pourrez désirer pour répondre aux accusations qui sont portées contre vous au parlement.

— Au parlement ! murmura Wolsey atterré ; et ces derniers mots lui firent entrevoir tout d'un coup la profondeur de l'abyme où il était tombé. Au parlement ! dit-il. La secousse qu'il éprouva fut tellement violente, que la fierté de son caractère, le sentiment de sa propre dignité, la présence de ses ennemis, il oublia tout en un

moment pour se livrer à son désespoir. Ne pouvant se soutenir, il tomba sur ses genoux à terre. — Je suis perdu, s'écria-t-il en pleurant et en tendant ses mains vers ses persécuteurs; ayez pitié de moi, Monsieur de Norfolk! J'abandonne tout au roi! qu'il fasse de moi tout ce qu'il voudra! Puisqu'il dit que je suis coupable, bien que je n'en aie jamais eu l'intention, je reconnaîtrai que je le suis.... Mais, hélas! de quoi peut-on donc m'accuser?

— D'avoir violé les statuts de *præmunire*, répondit Norfolk.

— Et de trahir votre pays, reprit Suffolk, et d'entretenir des correspondances secrètes avec le roi de France. Vous souvient-il bien que c'est vous qui m'avez fait rappeler au moment où, devenu maître de l'Artois et de la Picardie, je faisais trembler les Parisiens dans leurs murs? Oseriez-vous nier que vous en avez été la cause, et que c'est à la prière d'argent de madame Louise [1] que vous m'avez fait donner l'ordre de

1 Madame Louise, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier

me retirer! Il y a assez long-temps que le roi était votre dupe, et notre devoir était de l'éclairer... Au reste, Monsieur le cardinal, vous qui vous connaissez en procès, votre avocat doit être ici, et vous pourrez conférer tout de suite avec lui sur les pièces que voici.

En disant ces mots, il jeta sur la table du cardinal le bill présenté au parlement, lequel contenait seulement quarante-quatre chefs d'accusation.

Puis ils se saisirent de tous les papiers qu'ils trouvèrent, emportèrent les sceaux, et laissèrent Wolsey dans un état digne de pitié.

En sortant ils ordonnèrent qu'on fît entrer l'avocat, qui attendait dans un salon voisin et qui s'entretenait avec Cromwell.

— Ah! ah! vous voilà donc, sir Cromwell, dit en riant le duc de Suffolk. Entrez, entrez là-dedans, s'écria-t-il en montrant du doigt la porte du cabinet de Wolsey. On a besoin de vous, car je crois qu'on sera difficile à consoler.

Cromwell, fort inquiet de tout ce qui se passait, ne sachant plus de quel côté se retourner, pensa qu'il fallait du moins se donner l'apparence et le mérite de la fidélité. Sans réfléchir au peu de suite de sa réponse, il s'écria avec précipitation qu'il ne quitterait point Wolsey, qu'il ne l'abandonnerait jamais, et qu'il le suivrait en tous lieux!

— Oh! oh! vous le suivrez en tous lieux! dit Suffolk. Quand vous saurez le gîte qu'on lui destine, je doute que vous demandiez à l'y suivre!

Puis il fit un geste, en regardant Cromwell, et lui fit comprendre que son maître, en perdant le pouvoir, était encore menacé de perdre la vie.

— Haute trahison, mon cher, haute trahison! s'écria Suffolk. Entendez-vous bien?

— Haute trahison! répéta lentement Cromwell. Ah! mylord duc, se peut-il?

Et il se hâta d'aller rejoindre Wolsey, qu'il

trouva baigné de larmes, occupé à déchiffrer l'acte d'accusation.

— Ah! s'écria le malheureux cardinal en le voyant, Cromwell, mon cher ami, tu ne m'abandonnes donc pas, toi! Hélas! je suis perdu!!! Lis toi-même! lis-moi tout haut, car ma vue est troublée.

Alors Cromwell, se saisissant du bill, commença la lecture de l'accusation.

En entendant qu'elle était d'abord fondée sur la violation des statuts de *præmunire* [1], Wolsey ne put contenir son indignation.

— Comment, s'écria-t-il, le roi peut-il souffrir une pareille injustice? Il est vrai qu'en recevant du pape le titre de légat, et en exerçant dans le royaume l'autorité que ce titre confère,

1. Les statuts de *præmunire* défendaient à toutes personnes de tirer de Rome aucune *provision*, d'exercer aucune autorité sans la permission du roi, sous peine d'être mis hors de sa protection et d'être puni sévèrement.

j'ai été en opposition avec les précautionneux statuts du roi Richard ; mais encore je ne les ai pas violés, puisque le roi lui-même a sanctionné ce pouvoir en le reconnaissant et en comparaissant de sa propre personne devant la cour. N'est-ce donc plus lui qui a voulu et ordonné que j'en fisse partie? Je le prouverai, s'écria-t-il, oui, je le prouverai : car j'ai encore les lettres patentes, signées de sa propre main, et qu'il m'a délivrées à cet effet. Cromwell, ouvre ce secrétaire, tu les trouveras.

Cromwell l'ouvrit, mais il ne trouva rien.

— Il n'y a pas un seul papier, dit-il. Où les avez-vous donc mis?

— Ah! dit le cardinal, ils ont tout enlevé!... Tout! répéta-t-il. Je n'ai plus aucun moyen de défense : ainsi je suis perdu. Ils ont tout prévu... Ils veulent me faire mourir, ils le veulent..... O Henri! ô mon roi! c'est ainsi que vous oubliez en un seul instant tous les services que je vous ai rendus... Cromwell, continua-t-il à voix basse, d'un air sombre, Cromwell, je suis perdu...

. . . .

Dans la soirée même, un nouveau message vint apprendre au malheureux cardinal que le roi voulait habiter, pendant la session du parlement qui allait s'ouvrir, son palais d'York, objet de ses soins et de sa complaisance, et qu'il eût à se disposer à en sortir et à se retirer à huit lieues de Londres, dans une maison presque abandonnée, dépendante de son évêché de Winchester.

XV.

La nuit avançait déjà dans son cours, et sir Thomas Morus, assis dans son cabinet, s'entretenait avec l'évêque de Rochester, qui était arrivé fort tard à Chelsea.

Un flambeau placé snr une longue table encombrée de livres et de papiers les éclairait et brûlait derrière eux ; quelques chaises à dossier élevé, recouvertes de peaux teintes en noir, projetaient leurs ombres sur le plancher; un large tapis de peau de mouton à poils blancs s'é-

tendait devant le foyer, où brûlait, sur une grille, un reste de feu.

Telle était la simplicité de la demeure de Morus.

— Eh quoi! lui disait l'évêque de Rochester, cher Morus, pourriez-vous donc consentir à placer sur votre tête une responsabilité si terrible! Devenu chancelier, avez-vous bien songé qu'entouré d'ennemis les yeux ouverts sur vous, ils poursuivront sans cesse l'instant de vous perdre? avez-vous bien réfléchi que vous ne connaissez d'autres lois que celles de votre conscience, d'autre remords que celui de ne pas tout dire? Est-ce ainsi que vous espérez résister? est-ce ainsi que vous pourrez échapper aux piéges dont vous serez continuellement environné?

— Je ne crains rien, répondit Morus, car je crois en Dieu! Et vous-même, ne blâmeriez-vous pas une telle faiblesse? En refusant le roi, je refuse la reine. Catherine ne pourrait-elle pas dire : Mon serviteur, celui qui se disait mon

ami, m'a sacrifiée à l'amour de son repos; sa vie m'appartenait, avait-il dit, et maintenant il m'abandonne et me prive du secours que la Providence semblait m'avoir destiné? Non, Fisher, l'amitié a des droits trop sacrés pour que je cesse de les respecter.

— Eh bien! s'écria le bon évêque, si vous les respectez, ces droits, écoutez donc ma voix suppliante! Je vous demande de rejeter loin de vous une faveur qui vous deviendrait fatale. C'est au nom de tout ce que vous avez de plus cher, c'est au nom de tout ce qu'il y a de beau, de bon dans la nature, dans l'univers entier, que je vous conjure de refuser un honneur si funeste. Peut-être ce sceau qu'on veut remettre en vos mains serait-il bientôt imprimé sur l'arrêt qui marquerait l'heure de votre mort. Ah! mon ami, croyez-moi, tous se réuniront contre vous; une conviction intime en saisit mon âme affligée; je vois, je sens déjà la colère d'un prince aussi violent que cruel prête à vous frapper: vous succomberiez, Morus, dans une lutte trop inégale pour espérer un instant de plus!

— Eh bien! reprit gaîment Morus, au lieu d'écrire tout simplement sur la pierre qui couvrira ma tombe : « Ci-gît Thomas Morus », on y lira en lettres pompeuses : « Ci-gît le lord grand-chancelier d'Angleterre. » Assurément je pense que cela fera beaucoup mieux, et j'aurai grand soin de léguer à mes héritiers le premier quart de mon traitement, pour subvenir aux frais qu'une si belle inscription ne manquera pas de leur causer.

— Morus! s'écria l'évêque de Rochester avec impatience, je ne puis souffrir vos plaisanteries sur une chose si grave et si importante. Voulez-vous donc vous perdre? Croyez-en mon expérience; maintenant je connais le cœur de Henri : vous tenteriez inutilement de sauver la reine, et vous seriez infailliblement enveloppé dans sa ruine. Je vous en conjure, n'acceptez pas. Je porterai moi-même au roi votre refus.

— Non, non! s'écria Morus, je suis décidé, décidé irrévocablement.

— Irrévocablement!... répéta Rochester, que

cette pensée réduisait presque au désespoir. — Morus, je le vois, vous êtes devenu ambitieux; la vaine gloire, la fatale ivresse des honneurs, a troublé jusqu'à... la raison de Morus ; son cœur ne m'entend plus, son oreille demeure fermée à mes pressantes sollicitations. Eh bien ! puisque, toi aussi, le désir, d'être honoré parmi les hommes, de les voir ramper à tes pieds, te fait mépriser mes sages conseils, écoute, écoute bien, et fasse le Ciel que je détruise en ton sein le poison que l'orgueil y a versé! Tu veux sacrifier à ta vanité tout le bonheur, tout le repos de ton avenir : sache donc quelle récompense tu dois en attendre. Hier, Wolsey, presque chassé de son palais, est descendu sur la Tamise dans une simple barque ; Cromwell seul... l'accompagnait : car tous l'ont délaissé, excepté ses ennemis, qui, pour jouir de sa détresse, couvraient le rivage et remplissaient une foule de barques qui suivaient la sienne. Ils espéraient le voir arrêter et conduire à la Tour, car le bruit s'était répandu qu'on devait l'y enfermer ; celui que tu as vu tant de fois paraître au parlement, environné d'une pompe et d'un appareil presque royal, fuyait alors, seul, abandonné, livré sans

défense aux clameurs et aux sarcasmes amers d'une populace toujours affamée de repaître ses yeux de la grandeur déchue. Autour de lui l'air retentissait de malédictions. Voilà celui qui s'engraissait du sang du pauvre peuple, criaient-ils ; va-t-on diminuer les impôts, disaient les autres, à présent qu'il n'aura plus besoin de palais ni de jardins ? Et tous, dans leur ignorance, accumulaient sur lui des torts qu'il n'était peut-être pas en son pouvoir d'éviter. Enfin, accablé d'insultes et d'outrages, il a pris terre devant Pultney, et, pour leur échapper, s'est sauvé par là jusqu'à la maison d'Asher, où il est relégué. Voilà le prix que tu recevras pour les heures de la vie que tu consumeras au service d'un prince avide et d'une aveugle multitude ! ! !

Et il se tut, plein d'impatience et d'inquiétude.

— Mon cher Fisher, répondit Morus attendri, nos cœurs et nos pensées se rencontrent toujours : vous n'avez fait que me présenter une seconde fois le tableau que je m'étais déjà tracé moi-même.

— Eh bien! alors, s'écria Rochester, balances-tu encore?

— Quoi! reprit Morus avec fermeté, faut-il donc tant balancer pour se sacrifier soi-même!... Je ne pourrais vivre coupable! et je croirais l'être si j'oubliais ma souveraine et l'honneur de l'Angleterre!

— Ainsi tu le veux!... Eh bien! que ton sacrifice s'accomplisse, dit le saint évêque; mais alors que Dieu, dont la bonté est infinie, entende ma voix, exauce mes vœux: que les mêmes dangers nous unissent; qu'attaché à tous tes pas, mon dernier souffle soit encore ton souffle, et que, si la vie du vieillard ne s'est point éteinte avant celle de l'homme fait, puisse la mort les moissonner au même instant!...

— Cher Fisher! dit Morus, les nombreuses années qui ont passé sur votre tête et blanchi votre chevelure n'ont donc point assez mûri votre jugement, puisque vous pouvez croire que, si la colère du roi doit me frapper un jour, elle puisse jamais atteindre le conseiller de sa jeu-

nesse, vous qu'il nomme si souvent son père!... Non, je n'ai point une telle crainte à concevoir : le savant, le vertueux évêque de Rochester ne peut être enveloppé dans le malheur qui pulvériserait Thomas Morus.

— Ah! reprit Fisher, je saurais attirer sur ma tête cette vengeance dont il hésiterait de me frapper. Sache, Morus, qu'à peine arrivé au printemps de la vie, l'homme se voit décroître chaque jour. Semblable à ces heures de l'automne où le soleil diminue rapidement sa lumière, les années qui s'écoulent dépouillent son corps de force et de beauté, mais elles ne peuvent rien sur son âme. Le cœur, non, le cœur ne vieillit jamais! Il aime, il souffre comme au premier rayon de la vie, et, lorsqu'il est parvenu à cet âge où la sagesse a détruit les illusions des passions, l'amitié, forte de tant de souvenirs, y règne seule et entière, comme une fleur magnifique à l'abri des vers rongeurs.

Près d'atteindre le but de sa carrière, souvent il se retourne pour regarder la route qu'il a parcourue ; il aime à en redire et les joies et les tris-

tesses, et à pleurer encore les amis qu'il y a perdus. Je le sais, une jeunesse présomptueuse juge qu'une prudence à laquelle elle refuse d'obéir est le seul bien qui reste après une vie laborieuse que le temps achève de dévorer.

Vos sensations ne sont plus en harmonie avec celles du vieillard : c'est pourquoi vous les méconnaissez. Il vit de souvenirs, et vous d'espérances. Vous poursuivez un fantôme : une chimère dont il a éprouvé tout le néant ; vous l'accusez, il vous plaint, et souvent vous ne daignez pas même vous apercevoir de la dernière larme que lui arrache la vue de la tombe où il descend.

— Oh! dit Morus, vous que je vénère comme un père, mais que j'aime comme un ami, pourriez-vous douter un seul instant de la confiance d'un cœur qui vous est tout dévoué! Appuyé de vos exemples, soutenu par vos conseils, qu'ai-je à redouter? Bannissez de votre esprit ces tristes pressentiments. Faut-il donc que la crainte d'un avenir peut-être chimérique trouble ainsi le bonheur extrême de vous voir?

Long-temps encore ils parlèrent. La clarté qui précède le jour succéda enfin à la lueur incertaine que jetait par instant le flambeau tout près de s'éteindre.

— Mon ami, je vais vous quitter, dit Rochester : voici l'aube du jour qui paraît. Puisse ce jour ne pas éclairer le commencement de nos malheurs !

— Non, non, répondit Morus; c'est aujourd'hui ma fète : saint Thomas priera pour nous et nous protégera.

Alors le bon évêque descendit dans la cour et remonta sur la mule qui l'avait amené ; mais Morus, ne pouvant encore se décider à le quitter, l'accompagna, marchant à pied à côté de lui, le long de la route qui suivait le bord de la rivière. Lorsqu'ils furent parvenus à la croisière du chemin que Rochester devait prendre, Morus lui serra la main et le laissa aller.

Sur le bord de ce chemin il y avait une grande croix de bois, peinte de couleur rouge, à laquel-

le était attachée une couronne de feuillages desséchés. Cette croix était élevée sur plusieurs marches de pierre, et Morus, y étant assis, suivit des yeux le bon évêque jusqu'à ce qu'il eût disparu dans l'éloignement.

Alors il posa tristement sa tête sur ses mains, et se mit à repasser dans sa mémoire tout ce que lui avait dit son ami.

— Comme il a raison! dit-il en lui-même, comme son amitié le rend clairvoyant! Dans quelle mer d'agitations, de malveillance et de haine, je vais me trouver plongé! Et tout cela, pourquoi? Parce que je serai lord chancelier du royaume où ce chemin est tracé. Voilà donc ici, sur le bord de la grande route, ajouta-t-il en regardant autour de lui, monsieur le grand-chancelier, qui grelotte du froid du matin comme tout autre homme qui s'aviserait de sortir à cette heure sans mettre un manteau par-dessus son pourpoint... Oui, je comprendrais que les distinctions sociales pussent porter à mépriser les autres hommes, si elles nous affranchissaient des incommodités de la vie : peut-être alors pour-

rait-on se croire d'une autre nature. Mais, changez de vêtement, et vous retombez aussitôt confondu dans une foule inconnue.

Tout en faisant de tristes réflexions sur les folies de l'humanité, Morus se leva, et regagna la demeure où sa femme, ses enfants et son vieux père, homme simple et paisible, heureux de la faveur du roi et du mérite de son fils, sur lequel il se reposait du soin de toutes choses, dormaient profondément.

XVI.

Dans une longue et vaste chambre dont les lambris noirs et vermoulus, la tapisserie en lambeaux et les fenêtres en désordre, offraient la triste apparence d'un bâtiment abandonné, il restait encore un vieux meuble à moitié brisé, sur lequel était placé un morceau de pain; un grand nombre de miettes qui s'en étaient détachées jonchaient le plancher, mêlées à l'épaisse poussière qui le recouvrait. Une petite souris, naguère seule habitante de ce lieu, les dévorait avec avidité. Aujourd'hui, un homme dont l'esprit supérieur avait conçu de vastes projets, exécuté

de grandes et utiles entreprises, l'archevêque d'York, le cardinal Wolsey enfin, lui tenait compagnie.

Assis sur une vieille escabelle de bois qu'il avait poussée dans l'embrasure d'une large fenêtre, il tenait ses deux mains croisées l'une sur l'autre, et réfléchissait amèrement à sa triste destinée. Des regrets dont il sentait toute l'impuissance se pressaient dans son âme agitée. Il lui semblait encore entendre les cris et les menaces de cette populace furieuse qui applaudissait à son malheur; et peut-être, hélas! les aurait-il encore préférés au dénûment et à l'abandon où il se trouvait réduit.

Tantôt rempli de force et de résolution, tantôt humble et abattu, les anxiétés de son esprit lui semblaient sans mesure. Ses yeux fatigués erraient sans but sur les plaines qui s'étendaient au loin devant lui : un laboureur seul y traçait quelques sillons.

— Que l'homme est peu de chose, s'écria-t-il, en présence de l'immensité! et que le point qu'il

forme dans l'espace est imperceptible !... Des générations entières ont passé, ont vécu des fruits de cette terre où dort maintenant leur poussière. Mon nom leur a été inconnu!... Des millions de créatures s'agitent sur ce globe où je respire... Sorti des derniers rangs de leur société, j'ai voulu m'élever parmi elles. Et que leur importait mon existence? Chacune d'elles ne se regarde-t-elle pas comme un centre unique autour duquel tout doit se réunir?

Et Wolsey, pressé par une faim extrême, fit quelques pas, et prit le morceau de pain qu'il avait abandonné la veille sur le vieux meuble pourri.

Comme il le portait à sa bouche, il vit entrer un homme fourré de toutes sortes de délicatesses, et qui se développait successivement du manteau le plus ample et le plus fin.

Il s'arrêta surpris.

— Eh quoi ! monsieur Arundell, dit-il aussitôt, qui peut vous amener en ces lieux ?

— Vous-même, répondit celui-ci d'un ton brusque et franc. Vous manquez de tout, et vous ne me le faites point dire! Pensiez-vous donc que j'avais oublié ce que vous avez fait poür moi ?

— Le bien que je vous ai fait, répondit Wolsey, était si léger, qu'il aurait été bien naturel que vous ne vous en souvinssiez plus, puisque ceux qui me doivent leurs richesses, et peut-être la vie, l'ont si complètement oublié.

— Je n'ai jamais su venir flatter les gens ni faire les pattes de velours, reprit Arundell; mais j'ignore encore davantage le moyen d'oublier les services qu'on m'a rendus. Non, je n'ai point coutume d'agir ainsi; et vous m'avez offensé plus que vous ne pensez en me prouvant que vous me jugiez capable d'une telle action.

En achevant ces mots, Arundell tira de son sein une grosse bourse de satin rouge remplie d'angelots d'or, et la posa sur le vieux meuble, à côté d'un paquet d'habits entassés, qu'il avait pris soin d'y joindre.

— Il n'y a pas de compliments à faire, dit-il : il faut prendre ses aises avant tout. Vous me rendrez cela quand vous pourrez : ainsi n'en parlons plus.

— Hélas! s'écria Wolsey, vous ignorez donc que peut-être je n'aurai rien à rendre? Ils veulent se partager mes bénéfices ecclésiastiques. Le duc de Norfolk et le comte de Wiltshire se sont déjà mis en possession du revenu de mon évêché de Winchester. Voilà le seul pain dont je me nourris depuis que je suis ici, ajouta-t-il en montrant celui qu'il tenait encore dans sa main.

— Vraiment! il n'est pas délicat, reprit Arundell, mais c'est votre faute : quand on a des amis, il ne faut pas les oublier, et c'est ce que vous avez fait.

— Le malheur rend souvent injuste, reprit le cardinal, vivement ému de la générosité franche et des brusques procédés de M. Arundell, qu'il avait toujours regardé jusque là comme un homme orgueilleux et peu reconnaissant, parce qu'il

ne le voyait jamais parmi la foule de ses courtisans. — Je vous l'avoue; je n'ai pu supporter la pensée d'être repoussé par ceux à qui j'avais tout donné : car je crois que, dans ce nombre immense de gens qui chaque jour me fatiguaient des protestations de leur fastueuse affection, il n'en est pas un qui daigne se le rappeler aujourd'hui. Vous seul avez pensé à me secourir au jour du malheur, vous peut-être le plus justement en droit de n'y point songer.

— Je ne puis croire, reprit Arundell sans s'émouvoir de la reconnaissance que Wolsey continua de lui témoigner, que tous vous auraient ainsi abandonné s'ils avaient connu la rigueur extrême dont on a usé envers vous : autrement cela serait trop honteux pour l'espèce humaine, et j'ai remarqué qu'on se plaît toujours, pour nous chagriner, je crois, à nous la représenter plus méchante qu'elle ne l'est en effet. Non, soyez sûr qu'il vous sera resté quelques amis fidèles qui parleront pour vous : par exemple, Thomas Morus, votre successeur, dont vous avez fait la fortune, ne manquera pas de vous servir de tout son pouvoir.

— Morus ne me doit rien, reprit le cardinal ; je n'ai point fait sa fortune. Lorsque je le proposai au roi pour la place de trésorier de sa maison, il connaissait depuis long-temps son rare mérite. Sachant que ce choix ne pouvait que lui être utile et agréable, je l'engageai à le faire, mais, en vérité, plus pour le roi que pour Morus. Ensuite je sais que Morus est un des partisans les plus zélés de la reine. Ainsi vous voyez qu'il n'existe aucune raison pour qu'il me veuille du bien! Seulement je suis surpris qu'un homme d'une si grande droiture ait accepté une charge où il sera nécessairement obligé d'agir contre ses opinions.

— C'est que la soif du pouvoir finit par altérer tout le monde, et dessécher toutes les consciences, reprit Arundell avec un sourire moqueur : car il ne manquait jamais l'occasion de tourner en ridicule l'importance que la plupart des hommes attachent aux intrigues politiques, et, comme ils disent, au bien public, à la tête duquel ils prétendent se mettre pour faire admiter à tout prix leurs talents. — Oui, oui, il aura de la peine à s'en tirer, à moins qu'il ne devienne

le très humble servant de lady Anne, régente de ce royaume : car on ne fait plus que ce qu'elle ordonne, et son oncle, qu'elle a nommé chef du conseil, exécute les ordres que le roi réclame la gloire de lui communiquer. Oh! continua Arundell sur le même ton ironique, et sans s'apercevoir de l'effet douloureux qu'il produisait sur le malheureux cardinal, vraiment cela est très avantageux, et surtout très honorable pour l'Angleterre, de voir son roi mis en tutelle sous les caprices d'une fille aussi médiocre qu'orgueilleuse. S'il lui fallait absolument prendre des lisières, que ne priait-il la bonne reine Catherine de les lui mettre? Du moins elle aurait eu soin de les tirer également du même côté, et le maillot eût marché droit.

— Un maillot, répéta Wolsey...., qui dévorerait sa nourrice.

—Tenez, mon cher lord, continua M. Arundell, il ne faut pas se dissimuler que vous avez fait une grande sottise en encourageant le roi dans son projet de divorce....; oui, une grande sottise, telle qu'on en voit peu... Mais j'ai peut-

être tort de vous la reprocher, puisque vous en êtes puni tout le premier, d'après votre manière de voir. Toutefois entendons-nous bien : car pour moi, si, pour éviter de mourir de faim ou seulement de manger le pain que vous tenez là, il m'eût fallu devenir grand-chancelier, le jour où l'on m'aurait déchargé d'un titre si lourd et si importun, j'aurais crié : Grand merci! heureux de me trouver assis au coin de mon foyer, où, paisible et sans alarmes, je lève la tête tout à mon aise pour regarder le temps qu'il fait, car, moi, voici mes principes : n'avoir rien à faire, premier bonheur ; ne manquer de rien, second bonheur ; ne s'inquiéter de rien, troisième bonheur, sur lequel reposent tous les autres. Tel est mon système, le meilleur de tous les systèmes, le seul. . . . .

. . . .

M. Arundell aurait continué encore long-temps à développer la multitude de systèmes et de bonheurs qu'il avait numérotés dans sa tête, s'il ne s'était aperçu que Wolsey ne l'écoutait point, et que, la tête penchée sur sa poitrine, il n'avait plus l'air de penser à lui.

— Eh bien ! mylord, s'écria-t-il, vous ne m'écoutez donc pas ? Vraiment c'est bien la peine de vous développer la véritable manière de vivre heureux !

— Eh ! mon cher monsieur Arundell, dit Wolsey, rappelé à lui-même par les exclamations de ce dernier, comment voulez-vous que je songe à profiter de vos leçons, et à me faire l'application de vos systèmes de bonheur, lorsque je suis peut-être condamné, à l'heure qu'il est, au parlement ?

— D'abord rien ne prouve cela, reprit Arundell. A chaque jour suffit sa peine, et l'inquiétude ne valut jamais rien : elle ne retarde point les événements ; au contraire, elle les avance, et ne fait qu'en aggraver les conséquences. D'ailleurs il ne faut pas oublier que, s'il est plus agréable d'être chez soi, il y a cependant des amis qui seront toujours heureux de vous recevoir chez eux, et de vous offrir une maison tout aussi commode, quoique moins somptueuse, que votre palais d'York ou celui d'Hampton-Court, dont je n'ai jamais aimé la galerie que vous y aviez fait ajouter.

— Eh ! que m'importe cette galerie? Je vous la livre, dit le cardinal.

Car les raisonnements sans fin de M. Arundell commençaient à le fatiguer extraordinairement. Malgré l'extrême reconnaissance qu'il éprouvait de la générosité et de la sincérité de ses offres, il ne pouvait s'empêcher de penser que M. Arundell était du nombre de ces êtres qui, d'ailleurs pleins de bons sentiments et de louables intentions, manquent tellement de tact, et sortent si difficilement de leur manière habituelle de juger, que les consolations qu'ils veulent vous forcer d'adopter, loin d'adoucir votre affliction, ne font que l'augmenter, en vous rendant leur compassion onéreuse et importune. C'est ce que ressentait vivement Wolsey, incertain du sort qu'on lui réserverait, tremblant même pour sa vie, pendant que M. Arundell s'efforçait de lui faire la minutieuse peinture du bonheur et de la tranquillité dont jouit un homme heureux et content, dont rien ne trouble les jouissances et les possessions.

— Hélas ! s'écria-t-il enfin avec impatience,

pourquoi n'ai-je pas reçu de la nature votre imprévoyance? Je serais moins malheureux; mes yeux ne sonderaient pas à chaque instant la profondeur du précipice où je roule maintenant; je m'accrocherais du moins aux branches de l'absurdité jusqu'au moment qui doit m'engloutir!... Mais non, je ne le puis : je connais trop bien les hommes et les choses pour en attendre le plus léger secours. Ils savent toujours pousser celui qui tombe; mais jamais nul n'essaie de le relever. Hier, hier encore, les commissaires du parlement exigeaient que je leur remisse les lettres patentes que le roi m'avait délivrées pour exercer ma commission de légat! Aucun cependant n'ignore qu'on me les avait données, et qu'il a fallu qu'on me les enlevât pour que j'en sois privé. Eh bien! ils ont persisté dans leur demande, et ont refusé d'ajouter foi au serment que j'ai offert de leur en faire! Non, je ne me fais pas d'illusion : mes ennemis ont juré ma mort, ils l'obtiendront! Et le roi, le roi mon maître, après quinze années du service le plus fidèle, me livre sans défense à toutes les cruautés que leur inspire la haine qu'ils me portent; et vous voulez, monsieur Arundell, qu'il me reste quelque espérance?

— Mais tout cela s'arrangera, je vous dis, reprit Arundell avec un calme imperturbable : il ne faut pas s'affliger d'avance, parce que, si le malheur arrive, cela n'y changera rien, et que, s'il n'arrive pas, c'est une souffrance en pure perte.

Comme M. Arundell achevait ce sage raisonnement, Cromwell parut.

Il arrivait de Londres, où il était retourné, disait-il, pour défendre au parlement la cause de Wolsey.

En le voyant entrer, le cardinal fut saisi d'un trouble inexprimable, car il jugea que son affaire était finie.

— Cromwell !!! s'écria-t-il. Mais il ne put continuer.

— Ah ! répondit Cromwell, ne vous affligez pas, quoique. . . . .— Il s'arrêta, car il vit que le cardinal pâlissait. — Ne vous affligez pas, car le roi m'a envoyé Norris pour

vous assurer qu'il vous prendrait sous sa protection.

— Je suis donc condamné! s'écria le malheureux Wolsey. Parlez, Cromwell, parlez, ne me cachez rien. Je ne suis pas un enfant, reprit-il avec fermeté.

— Oui, vous êtes condamné à la chambre de l'Etoile, dit Cromvell. Mais le roi vous fait dire qu'il fera rejeter le bill à la chambre des communes.

— Il ne le fera pas! s'écria Wolsey, dont les larmes commencèrent à couler avec abondance. Il me sacrifiera, Cromwell! Je le connais! des services devenus inutiles, puisqu'ils sont passés, n'ont jamais laissé de traces dans son souvenir. Et jusqu'où va leur rage? à quoi m'ont-ils condamné?

— Vous êtes mis hors de la protection du roi, et tous vos biens sont confisqués, dit Cromwell.

— La protection du roi est déjà retrouvée,

interrompit doucement M. Arundell, qui avait écouté jusque là en silence... Pour la confiscation, ce sera plus difficile, attendu qu'on sait généralement mieux prendre que rendre. Cependant, mon cher Wolsey, il ne faut désespérer de rien....; puis, nous tâcherons de vous consoler. On ne me confisquera pas, moi, qui n'ai jamais rien eu à démêler avec messieurs du conseil; j'ai une bonne maison, un excellent cuisinier : vous viendrez chez moi, où je vous réponds que vous ne manquerez de rien, assurément.

— Monsieur Arundell, interrompit le cardinal, je suis bien touché de vos offres, mais croyez bien qu'on ne me laissera pas le choix d'en profiter!

— Que si! que si! reprit Arundell. Diable! pourtant, ces gens du conseil ne sont pas des bêtes féroces. Un peu avares, un peu ambitieux, un peu envieux, un peu intéressés; mais enfin on s'accommode, que diable!

— Non! dit Wolsey.

— J'avoue, dit Cromwell, qu'avant le message du roi j'étais désespéré, car on ne parlait que de vous faire arrêter et de presser l'accusation de haute trahison; mais, puisque le roi vous prend sous sa protection, je crois que tout n'est pas entièrement perdu. Norris m'a répété vingt fois: « Dites bien à M. le cardinal que le roi lui recommande de ne point s'affliger, et de se souvenir qu'il peut lui rendre, le jour où il le voudra, plus qu'on ne lui a ôté. »

— Puissé-je me tromper, cher Cromwell, reprit le cardinal d'un air sombre; mais le roi aura dit cela dans un moment de compassion pour moi, et bientôt il écoutera encore ce méchant oiseau de nuit [1] qui possède son oreille, et dont la voix ne manquera pas de noircir de nouveau toutes mes actions, jusqu'à ce que le roi cesse de s'opposer aux mauvais desseins qu'ils ont conçus contre moi.

Ayant dit ces mots, il appuya sa tête dans ses

1. C'est ainsi que Wolsey avait coutume de désigner Anne Boleyn.

mains et tomba dans un accablement difficile à décrire.

Cromwell se tut donc. M. Arundell quitta Wolsey, et s'en retourna chez lui, s'applaudissant intérieurement de la vie douce et tranquille qu'il savait mener, blâmant ceux qui ne l'imitaient point, sans songer que tous, ne se trouvant pas dans une position aussi agréable ni aussi indépendante que la sienne, n'en pouvaient jouir également de la même façon.

XVII.

Guillaume du Bellay étant resté en France, on avait envoyé, pour le remplacer en Angleterre, M. de Vaux. Ce dernier, arrivé nouvellement de Rome, où il était attaché à M. de Grammont, ambassadeur de France près cette cour, n'était point encore initié aux affaires qu'on traitait à celle de Henri VIII.

Du Bellay, évêque de Baïonne, n'était pas satisfait de ce changement; et le vieux diplomate, voyant que son nouveau second n'était rien moins

que rusé, prit le parti de l'instruire pas à pas, comme ferait une mère ou plutôt une gouvernante un peu brusque qui s'impatiente de la lenteur que met l'enfant à marcher.

— Allons, s'écria-t-il, je vois que vous n'y comprenez rien, et qu'il faut que j'aie la patience de tout vous recommencer. C'est incroyable, dit-il par manière de digression, et s'adressant au public (qui était absent), comme dans le monde on débite des absurdités sur ce que nous disons et faisons dans le secret des négociations!... Passe encore à tous ces éventés de la cour; mais vous qui avez un pied dans la diplomatie, je ne vous le pardonne pas. Enfin, voyons, disons :

— Quand mon frère est parti, il est parti pour demander, de la part de Henri VIII, aux universités de France, et surtout à celle de Paris (prépondérante entre toutes les autres), remarquez bien; pour demander, dis-je, que les universités donnent des conclusions favorables au divorce. En fait, ce point paraissait d'abord assez insignifiant; mais voici en quoi nous avons

été habiles (je dirais *moi* si je ne voulais pas me vanter, surtout devant un jeune homme qui commence, comme vous). Donc notre roi a fait répondre à celui d'Angleterre qu'il ne demandait pas mieux que d'employer tout son pouvoir afin que les universités lui donnassent satisfaction sur ce sujet; mais que (remarquez bien ceci) l'empereur Charles-Quint lui faisait précisément la même demande dans un sens contraire pour la reine Catherine sa tante; que, s'il refusait l'empereur, il le mécontenterait extrêmement, et qu'il était forcé d'y réfléchir à deux fois, les princes ses enfants étant encore en ôtage entre les mains de l'empereur, puisque, malgré tous ses efforts, il n'avait pu encore payer le prix de leur rançon stipulée au traité de Cambrai.

C'était donc à dire que nous ne ferions rien pour lui, sinon contre, tant que les enfants demeureraient prisonniers; restait même la chance qu'on nous les rendît à condition que nous nous jetterions du côté de la reine Catherine. Voilà qui est clair comme le jour, n'est-ce pas? Donc, vous allez voir si j'ai su faire valoir ces considérations auprès de Henri VIII.

En disant ces mots avec un petit sourire moqueur, du Bellay tira d'un tiroir un écrin de galuchat vert, et le présenta à de Vaux, qui l'ouvrit avec empressement.

— Oh! qu'elle est belle! s'écria-t-il en sortant de l'étui et faisant remuer au soleil une magnifique fleur-de-lis tout en diamants. Oh! la belle chose!

— Oui, elle est belle! reprit l'évêque de Baïonne d'un air satisfait; elle vaut plus de cent cinquante mille écus. Philippe, père de l'empereur, l'engagea au roi d'Angleterre pour ce prix. Nous nous sommes obligés, par le traité, de la retirer de ses mains; mais comme nous n'avons point d'argent pour la payer, il nous en fait don. Et voici qui vaut mieux encore, ajouta-t-il en déployant une quittance de cinq cent mille écus que l'empereur devait à Henri VIII, et dont celui-ci faisait présent à François I[er], afin qu'il payât immédiatement les deux millions exigés pour la rançon des princes.

— C'est admirable! s'écria de Vaux. Il faut

convenir, Monseigneur, que nous aurons de grandes obligations aux beaux yeux de mademoiselle Anne.

— Tout désordre coûte cher, mon enfant, reprit du Bellay, et, si cela continue, ils ruineront l'Angleterre... Et tout ce qu'il faudra donner à l'université de Paris !...

— Mais croyez-vous donc, interrompit M. de Vaux, qu'ils entendront tous de cette oreille ?

— Non, vraiment, je ne le crois pas, reprit du Bellay ; excepté maître Gervais, qui se trouve toujours prêt à faire ce qu'on lui demande, je ne sais point ce qu'ils décideront ; même, entre nous, je dirai que je crois qu'ils seront contre. Mais, remarquez bien, nous n'avons pas promis une décision favorable, nous l'avons seulement laissé espérer : ce qui est bien différent.

— C'est très adroit, reprit de Vaux, assurément ; mais cela me semble peu loyal.

— Comment! peu loyal? murmura du Bellay en fronçant ses petits sourcils gris, et attachant ses yeux verdâtres sur la tête blonde du jouvenceau. Peu loyal! s'écria-t-il enfin d'une voix tonnante. Et d'où venez-vous donc, jeune homme? Apprenez qu'entre les peuples la loyauté fut toujours une chose inconnue. D'autres, moins francs que moi, vous diront le contraire, sachant bien que telle est la vérité. On ne fait des arrangements que pour les défaire, on ne signe des traités que pour les violer, on jure la paix pour se disposer à la guerre; et un état vend son autorité et met son poids dans la balance du monde en faveur du plus offrant et dernier enchérisseur. Que le prix soit terre ou métal, peu importe : je n'en fais nulle différence. Lorsque Henri dévastait nos terres, et s'emparait de nos provinces, était-il loyal? Non! Le droit du plus fort, voilà le véritable droit des nations; c'est le seul qu'il faille adopter. A défaut de la force, reste la ruse, et je dois l'employer!...

— Au fait, vous avez raison, dit M. de Vaux en replaçant dans son étui la superbe fleur-de-lis, et l'agitant encore à la lumière. C'est dom-

mage, ajouta-il, qu'on soit obligé de la rendre : elle rehausserait merveilleusement la robe de noces de la future duchesse d'Orléans.

— Eh quoi! parle-t-on déjà de marier le jeune duc d'Orléans? s'écria du Bellai avec surprise.

— Ah! c'est un grand secret! reprit confidemment de Vaux... Vous savez que notre roi n'a pas abandonné le projet de s'emparer du Milanais, et, pour s'assurer l'amitié du pape, il lui offre de marier son second fils à sa nièce, la jeune Catherine de Médicis.

— Oh! s'écria l'évêque de Baïonne. Non, il n'est pas possible. Comment pourrait-on oublier qu'il y a si peu de temps encore cette famille n'était composée que de simples négociants de Florence?

— C'est ce que l'on fait cependant, répondit de Vaux. Malgré toutes nos précautions, l'empereur en a été averti. D'abord il a refusé d'y ajouter foi, ne pouvant croire que le roi de France

pensât réellement à allier son noble sang à celui des Médicis. Néanmoins il a été tellement effrayé de l'espérance que cette alliance ne vînt à éblouir Clément VIII, qu'il a aussitôt fait proposer de rompre le mariage de sa nièce, la princesse de Danemarck, avec le duc de Milan, et de substituer la jeune Catherine en sa place. Nous avons, comme vous pensez bien, donné promptement avis de toutes ces choses à M. de Montmorenci, qui nous a réexpédié sur-le-champ les pleins pouvoirs pour signer les articles. Monseigneur de Grammont s'est hâté de les porter au pape, qui en a été dans une grande joie : car déjà l'Autriche avait pris les devants, et lui avait persuadé que nous n'avions d'autre pensée que de le tromper et de gagner du temps. Maintenant tout est d'accord. On assure pour dot, à Catherine, Regge, Pise, Livourne, Modène, Ribère, le duché d'Urbin enfin; et François Ier cède à son fils ses droits sur le duché de Milan.

— Triste compensation d'un mauvais mariage! reprit aigrement M. du Bellay; prétentions nouvelles, qui ne seront propres qu'à enfanter d'interminables discussions! Les princes ne savent

jamais se contenter du territoire qu'ils possèdent. Tandis qu'ils ne peuvent suffire à le bien gouverner, ils veulent toujours l'augmenter. La guerre épuise et ruine un pays heureux et florissant pour vous livrer quelques pieds d'un sol désolé, tout arrosé d'or et de sang.

— Oh oui! interrompit de Vaux avec vivacité : c'est ce que nous avons cruellement appris à nos dépens. Et l'histoire impitoyable pourra-t-elle tracer sans regret le récit des revers et de la captivité d'un roi si plein de valeur et de courage, d'un roi qui a su tout perdre fors l'honneur?

— Rêverie, mon cher, que tout cela. L'honneur d'un roi, c'est de ne point perdre le bonheur de son royaume. Le soldat doit être brave, le chef de l'état sage et prudent, reprit du Bellay, qui feuilletait une grosse liasse de papiers entassés, où il cherchait quelque chose. Valeur inutile, sans réflexion.... Les intrigues du cabinet sont plus sûres; elles valent mieux que les meilleurs capitaines. Avec elles du moins jamais de défaites entières; l'échec de la veille redonne des forces pour le lendemain. L'hiver, la faim et les

maladies ne sauraient les détruire.... On y perd quelques phrases, on y sème quelque argent. Une douzaine d'espions bien choisis croisent leurs fils en tous sens, vous les ramènent, comme un faïsceau, entre les mains; ils glissent dans l'ombre, passent entre vos doigts : armée insaisissable, qui n'existe pas, et cependant ne meurt jamais; qui traîne à la barre de celui qui les soudoie, sans pitié comme sans examen, sans violence comme sans échec, les cœurs de tout le genre humain...

. . . .

De l'or, mon enfant, et jamais de sang!.... Avec du pain, on peut remuer le monde; avec du sang on l'anéantit... Votre cœur de jeune homme bondit au-dedans de vous quand le son de la trompette l'émeut, quand les couleurs éclatantes des bataillons l'enivrent. Regardez derrière, enfant, regardez derrière : l'escadron a passé. Entendez les cris et les plaintes des mourants. Voyez ces hommes qui se traînent sur les moissons froissées : leurs flancs sont ouverts; leurs os disloqués, leurs membres arrachés; des flots de sang coulent de leurs blessures, ils expirent dans la mare qu'ils ont fournie de leurs veines déchirées. Réunissez là, sur ce champ de mort et de carnage,

auprès de cet homme au front pâle, aux traits si douloureux, les tendres soins, les cruelles inquiétudes d'une mère qui l'éleva depuis son berceau. Combien de fois ne colla-t-elle pas ses lèvres sur les cheveux blonds de l'enfant, espoir de ses vieux ans, qui s'achèveront dans l'abandon! Réunissez là, sur ce champ de mort et de carnage, les tendres caresses d'une épouse, d'une sœur, d'une amie. Songez aux regrets d'un frère, à la sombre douleur d'un père. Hélas! tous ces souvenirs se pressent en un instant sur la paupière entr'ouverte de ce mourant. Adieu! rêve de gloire, chimère odieuse qui s'est évanouie. A peine s'il vit encore, et il ne pense plus qu'à eux! Ils ne me verront plus! je meurs loin d'eux, sans pouvoir leur dire un seul adieu! telle est l'amère pensée que ses lèvres murmurent, et son dernier soupir s'est exhalé. Dites, jeune homme, avez-vous jamais songé à cela quand, dans une plaine étincelante sous le soleil de l'été, vous voyiez s'avancer en bon ordre d'épais bataillons; quand le prince marchait au milieu d'eux, et qu'ils le saluaient de mille cris d'enthousiasme et d'amour; quand le prince, homme faible comme eux, s'en laissait enivrer, et leur disait : Marchez à la

mort, car c'est pour moi que vous marchez! Pour vous! et qu'êtes-vous donc? Leur bourreau, qui jetez leurs cendres au vent de votre ambition, à la soif de votre avidité, à l'orgueil de votre nom, que le siècle verra tomber dans l'oubli! Ah! mon fils, dit le vieil évêque tout attendri, les mains croisées sur son paquet, auquel il ne pensait plus, si tu savais combien j'en ai vu, depuis que je vis, de ces calamités horribles, de ces fautes monstrueuses qui dévastent un pays! si tu savais comme mon cœur s'en affligeait au-dedans de ma poitrine, caché sous mon visage sombre et impassible comme mon vêtement, tu comprendrais comment je les hais, ces conquérants, fléaux de la terre, et comment je compte pour rien le sac d'or qui comble le précipice où ils nous poussent, l'adroite fraude qui les détourne de leurs chemins! Mais vais-je pleurer comme une vieille femme? dit tout à coup du Bellay, mécontent de lui.

Et il effaça aussitôt avec sa main une larme qui coulait sur sa joue, se remit à feuilleter son paquet, et redevint en un instant, pour tous, monsieur du Bellay.

Le jeune de Vaux, tout surpris de la sensibilité expansive à laquelle M. du Bellay s'était tout à coup laissé entraîner, contrairement à son extérieur d'abord, ensuite à ses principes de conduite et à l'accueil un peu brusque qu'il lui avait fait, y pensait encore quand l'autre ne pensait plus qu'à son affaire.

— Tenez, Monsieur, lisez cela, dit-il en lui jetant une petite feuille volante. Il est onze heures du matin, et ceci s'est passé à neuf dans le palais du roi Henri.

— Je lis, Monseigneur.

— Lisez, Monsieur.

— « Le cardinal Wolsey, accablé de chagrins et de terreurs, est tombé dangereusement malade.

« Le roi en a été averti ; il a ordonné que trois médecins se rendent à Ascher, et oblige lady Anne à lui envoyer des tablettes d'or en signe de réconciliation. De plus on est certain que le roi

a dit : Je ne voudrais pas le perdre pour vingt mille livres.

« On n'a pas besoin de faire remarquer à Monseigneur de quelle importance est cet événement.

« Monseigneur approuvera, j'espère, la célérité que j'ai mise à l'en instruire. »

— Point de signature ! dit de Vaux.

— Je le crois bien, murmura du Bellay.

— Ma foi, je suis content ! Ces tablettes d'or me font plaisir, dit de Vaux : cela lui donnera bonne espérance, à ce pauvre M. de Wolsey.

— Et voilà tout !..... Et, content de le savoir content, vous resteriez tranquille assis sur votre chaise..., reprit M. du Bellay en fixant ses yeux verts, qui devinrent tout brillants, sur le jeune de Vaux. Monsieur !.... continua-t-il, ce n'est pas comme cela qu'on fait les affaires de son pays. Depuis le jour où le cardinal est exilé je ré-

fléchis si je dois l'aller trouver ou non... Mon affection m'y portait; mais ce n'était pas cela qu'il s'agissait de consulter. J'étais persuadé que le roi ne pourrait s'en passer, et que tôt ou tard il reviendrait à la tête des affaires. Dans cette vue, je penchais pour lui donner une preuve d'attachement pendant sa disgrâce. Mais, d'une autre part, cette famille d'intrigants qui s'agitent sans cesse autour du roi me faisait toujours balancer. Maintenant je crois que nous n'avons presque plus rien à craindre; nous arriverons même peut-être avant les médecins, et plus tard il nous en saura gré.

— Ah! très volontiers, s'écria de Vaux; je serai très heureux de voir cet homme célèbre, que j'ai entendu si souvent juger, et de tant de manières différentes.

— Sans doute, interrompit du Bellay avec humeur, par ce qu'on appelle l'opinion publique! tribunal composé d'ignorants, de borgnes et d'aveugles, qui crient toujours plus haut que les autres, et qui ont grand soin, pour ne pas compromettre leur stupidité, de vous dire: On dit;

et moi je dis qu'ils vous savent toujours plus mauvais gré des vertus qu'ils envient que des vices qu'ils méprisent, et qu'ils vous jugent plus sévèrement sur le bien que vous vouliez faire que sur celui que vous n'avez pas fait..... Foule bavarde et crieuse, jugeant de tout sans rien connaître, qui vous jette la popularité comme un vil manteau sur les épaules difformes d'un homme qui s'est incliné bassement devant elle pour l'obtenir! Qui veut plaire à tous ne plaît à personne, ajouta du Bellay avec une expression de hauteur remarquable. Servir son prince, et surtout sa patrie, en méprisant le blâme ou la haine du vulgaire, telle doit être la devise d'un homme d'état: fasse le Ciel que je ne l'oublie jamais!

— Vous croyez donc que le cardinal va revenir à la tête des affaires? dit le jeune de Vaux, ébouriffant ses boucles blondes au mot de départ.

— Je n'en suis pas encore assuré, reprit M. du Bellay; nous allons voir cela. Si la foule arrive autour de lui, empressée de lui apporter autant

d'hommages qu'elle lui a témoigné de mépris la veille; si, en un mot, les courtisans viennent sangloter autour de son lit, ce sera l'indice le plus certain d'une faveur nouvelle; et, pour vous parler franchement, je crois que le roi commence à s'apercevoir que nul ne peut remplacer le cardinal auprès de sa personne, comme secrétaire particulier, et que le pauvre Gardiner copie plus difficilement une dépêche que son prédécesseur ne la dictait.

M. du Bellay se leva, sortit, et M. de Vaux le suivit sur le bord de la Tamise, où ils descendirent dans un grand bateau déjà rempli de passagers qui attendaient le moment du départ pour remonter la rivière, soit à Chelsea, à Battersea, ou même jusqu'à Pultney, où le bateau s'arrêtait.

Au milieu de la barque étaient entassés des ballots de marchandises, sur lesquels étaient assis plusieurs gros bourgeois de la Cité, qui bavardaient entre eux, les mains dans leurs poches, avec l'air suffisant de gens dont la bourse et le crédit sont bien connus.

Ils fixèrent d'abord un œil scrutateur sur les nouveaux arrivés, puis reprirent bientôt la suite de leurs discours.

— Allons, allons, partons donc ! s'écriait un jeune homme qui se balançait sur un pied : voilà une demi-heure de perdue, et je vous déclare que je veux être à Chelsea pour dîner.

— Vraiment, il est déjà une heure, regardez donc ! Ce patron ne ressemble guère à notre parlement, qui fait tout ce qu'on lui commande, ajouta-t-il.— Et il sauta au milieu de la société.

—Taisez-vous donc, William, reprit aussitôt l'un d'eux : ne vous souvient-il plus de l'assemblée de Bridewell, où le roi, sachant que nous blâmions son projet de divorce, nous rassembla, après avoir fait saisir toutes les armes qui étaient dans la ville, et nous dit lui-même qu'il n'y avait si belle tête qu'il ne fît voler si on essayait de lui résister.

— Quelle honteuse tyrannie ! reprit un autre, s'agitant sur un ballot, qu'il écrasait de son poids.

Je ne puis encore y penser sans frémir. Sont-ce bien des Anglais qu'on a traités ainsi ?

— Et ce méchant cardinal, continua son voisin d'une voix claire et glapissante, était auprès de lui, qui nous regardait aussi de ses yeux menaçants. C'est lui qui fut la cause de toutes les vexations que nous éprouvâmes à ce sujet. Enfin du moins nous en sommes délivrés.

— Nous sommes délivrés, dites-vous ? interrompit un homme âgé de cinquante à soixante ans, et qui paraissait d'un naturel flegmatique et rêveur.

Vous êtes très content, à ce qu'il me semble...., parce que vous ne pensez jamais qu'au présent, sans songer à regarder dans l'avenir. Eh bien ! dans quelques jours nous verrons si vous le serez également.

— Et pourquoi donc pas ? s'écrièrent-ils tous en même temps.

— Parce que, parce que je vous dis...

— Expliquez-vous plus clairement, master Wrilliot, continua le jeune William : car vous savez toujours ce qui doit arriver mieux qu'aucun de nous.

— Ah! oui, je ne le sais que trop bien en effet, mon jeune ami, répondit-il en secouant la tête ; et nous apprendrons bientôt à nos dépens que, si la faveur du cardinal coûtait cher, sa disgrâce nous coûtera encore davantage : car le parlement va remettre au roi toutes ses dettes.

Comment ! toutes ses dettes ! mais il n'en a pas le droit, s'écrièrent-ils.

—Non, mais il le prendra, reprit master Wrilliot. William perdra la moitié de la dot de sa femme, que, si je ne me trompe, son père lui a délivrée en créance royale ; et moi je perdrai cinquante mille écus, dont j'ai eu la faiblesse d'accepter le contrat de transport.

— Ah ! ah ! cela serait trop injuste, cela ne se peut, répétèrent-ils.

— Oui, continua le prévoyant interlocuteur en penchant dédaigneusement sa tête, le roi n'a pas d'argent pour nous payer. La guerre a épuisé, dit-on, ses épargnes particulières; mais il en a, et avec abondance, pour payer la rançon des princes français, qui lui font accroire qu'ils le marieront avec cette lady Boleyn; et, si vous ne me croyez point, allez plutôt demander si ce que je dis est vrai à ces Français qui sont ici présents, ajouta-t-il en haussant la voix, et en jetant sur MM. du Bellay et de Vaux un coup-d'œil plein d'une froide et méprisante colère.

M. du Bellay n'avait rien perdu de leur conversation; elle se tenait trop près de lui, et était trop ouvertement hostile, pour feindre de ne point le remarquer. Se voyant reconnu par eux, ne pouvant répondre à une interpellation si positive, ni garder le silence, il mesura à son tour avec assurance, et sans laisser paraître le moindre signe d'émotion ou de colère, la figure et la contenance de son adversaire.

— Monsieur, dit-il en le regardant fixement, qui êtes-vous? et de quel droit m'appelez-vous en

témoignage ? Si c'est votre curiosité qui vous y engage, elle ne sera point satisfaite; si, au contraire, vous osez chercher à m'insulter, vous devez savoir que je ne saurais le souffrir. Choisissez.

— Le meilleur n'en vaudrait rien encore, reprit avec un gros éclat de rire un marchand génois qui ne connaissait point l'ambassadeur, et qui était placé à côté de celui qui dirigeait la barque. Oubliez vos querelles, Messieurs, et regardez plutôt ce beau navire devant lequel nous allons passer ; regardez, il va mettre à la voile... Une belle cargaison ! un ramas d'aventuriers qui vont tenter la fortune dans ce nouveau monde découvert par un de mes compatriotes ! ajouta-t-il d'un air satisfait de lui et de son pays.

— Pauvre Colomb ! dit un des bourgeois, il éprouva toute sa vie que la gloire ne donne pas le bonheur, et que l'ingratitude et l'envie s'attachent ensemble à étouffer le génie. Ne croyez-vous point que, s'il eût pu prévoir les cruautés qu'un Fernand Cortès et qu'un Pizarre exerceraient sur les peuples qu'il venait de découvrir,

il eût préféré ensevelir le secret de leur existence au sein de cette tempête qui le ramenait en Europe y annoncer le succès de ses travaux ?

— Je le crois, dit Wrillot : son âme était si belle ! il aimait l'humanité.

— Christophe Colomb ! s'écria le jeune William, plein de l'enthousiasme d'un jeune cœur et de l'admiration d'un homme dont la patrie est la mer : je ne puis entendre prononcer ce nom sans me sentir ému ! Je me le représente toujours dans la salle de cet antique couvent de Salamanque, devant ces savants professeurs, devant ces moines érudits, assemblés pour écouter et juger un projet aussi insensé que téméraire à leurs yeux.

« Comment voulez-vous, disaient ils, que votre vaisseau puisse atteindre l'extrémité des Indes, puisque vous prétendez que la terre est sphérique? Le retour vous serait à jamais fermé : car quelle force de vent faudrait-il supposer pour que votre navire pût remonter la montagne liquide qu'il aurait descendue sans peine ? Oubliez-vous

donc que, sous la zone torride, nulle créature ne peut vivre dans un air enflammé?... Qu'avez-vous à répondre à ce passage de la Bible qui dit que les cieux s'étendent comme une peau? Lisez l'épître de saint Paul aux Hébreux dans laquelle il les compare à un tabernacle ou à une tente étendue sur toute la terre; ce qui suppose sans doute que la surface en est plate. »

— Assurément non, dit Wrillot : une peau peut être ronde, et une tente recouvre ce que l'on veut; mais leur principale raison était que personne n'en devait savoir plus qu'eux. Ces docteurs ne craignaient pas de lui demander ouvertement comment il avait la présomption de penser que, si la chose eût été ainsi qu'il le disait, elle fût demeurée inconnue à tant d'hommes illustres nés avant lui, et parvenus au plus haut degré des sciences, tandis qu'à lui seul aurait été réservée cette grande pensée.

— Et pourtant, dit William, qui l'écoutait silencieusement, il prescrivit, quelques années plus tard, qu'on le descendît dans la tombe avec les fers dont le chargèrent ses persécuteurs pour

le ramener de ce monde que lui seul avait su découvrir!

— Quelle persévérance! que d'obstacles il lui a fallu vaincre! reprit un de ceux qui avaient parlé d'abord. Je me rappellerai toute ma vie avec plaisir d'avoir été utile à son frère Barthélemi lorsqu'il vint ici.

— Comment! il vint ici! répéta William.

— Et dans ma propre maison, continua le bourgeois. Christophe, voyant que le sénat de Gênes et le roi de Portugal refusaient également de l'écouter et de lui fournir les vaisseaux nécessaires à l'entreprise qu'il méditait depuis si longtemps, envoya son frère vers le roi Henri VII. Malheureusement il fut pris dans la traversée par des pirates qui le retinrent en esclavage; plusieurs années s'écoulèrent avant qu'il put se tirer de leurs mains et arriver en Angleterre, où il se trouva réduit à un tel dénûment qu'il était obligé de dessiner des cartes pour vivre et pouvoir se présenter décemment vêtu à la cour. Le roi l'accueillit fort bien; mais pendant ce temps,

Christophe, ne recevant plus de nouvelles de son frère, sollicita si vivement la cour d'Espagne, qu'il obtint deux mauvaises caravelles d'Isabelle de Castille; et bientôt après, l'Europe apprit l'existence d'un autre hémisphère, l'Espagne y planta son drapeau, et nous perdîmes ainsi les avantages qui nous étaient destinés.

— Je ne saurais les regretter, reprit un homme très âgé qui était au milieu d'eux, et qui jusque là avait gardé un profond silence. Ne vaut-il pas mieux qu'une nation soit moins riche que de la voir se souiller de tant de cruautés? Voilà seulement trente-huit années que Colomb fonda la colonie de Saint-Domingue. Alors cette île renfermait un million d'habitants; aujourd'hui.... à peine s'il en reste quatorze mille. Mais, poursuivit le vieillard avec un rire amer, non! ils ne s'arrêteront pas là; ils ne borneront pas là de si barbares exploits; maintenant ils renouvellent au Pérou le carnage auquel ils se sont exercés au Mexique..... Il faut tant de place aux hommes pour mourir, pour passer un instant et s'aller enfouir dans la tombe! Voilà soixante-dix-neuf années que je respire, et il me semble que

ma main gauche touche encore à mon berceau. Je ne puis croire aux cheveux blancs qui ont poussé sur ma tête : car ma vie a passé comme un songe rapide qu'une seule nuit à vu se former et disparaître.

Oui, William, dit le vieillard. Tu me regardes avec étonnement, et tes yeux pleins de vie sont fixés sur les miens, où la lumière s'éteint : eh bien! tu la verras bien vite s'éteindre aussi dans les tiens; mais avant tu auras vu toutes leurs cruautés.

— Cela est mal, dit William; mais aussi ces Indiens sont d'une stupidité et d'une indolence sans pareilles[1]. Ils ne veulent ni travailler, ni payer les tributs qu'on leur impose.

— Et de qui les Espagnols tiennent-ils le droit

1. On en vint même jusqu'à délibérer pour savoir si ces peuples pouvaient être assimilés à des créatures humaines; et dans ce temps l'Église, gardienne toujours véridique et salutaire des droits de l'humanité, éleva sa voix en leur faveur, et rendit la première, par la bouche de son chef, le pape Paul III, une décision qui leur en conférait tous les droits.

de réduire ces peuples en servitude, s'écria le vieillard plein d'indignation, et de les traiter comme des bêtes de somme qu'on peut exténuer impunément à charrier l'or que la convoitise entasse, le poignard d'une main, les tourments de l'autre? Ils leur apportent, disent-ils, le bonheur de connaître la religion chrétienne!... Et de quelle manière oseront-ils enseigner à ces peuples cet Evangile de paix qui nous ordonne d'aimer les autres hommes autant et plus que nous-mêmes, de nous détacher des biens de la terre, et de laisser notre offrande devant l'autel pour aller nous réconcilier avec notre ennemi?

— Sous ce point de vue la chose serait véritable, reprit William; mais enfin, si les Espagnols ne forcent pas les insulaires à travailler pour eux, les mines demeureront improductives, les champs incultes, et leurs colonies périront.

— Vous vous trompez, reprit le vieillard. En agissant ainsi, l'Espagne tarit dans son propre sein la source où elle devait puiser tant de richesses. Si elle se fût contentée d'établir un commerce loyal et pacifique avec ces nouvelles con-

trées, son industrie, excitée au plus haut degré par de riches échanges, eût fait servir à une incalculable prospérité un peuple entier que son imprévoyante avidité n'a su que s'empresser d'écraser.

Pensez-vous que ces nègres isolés qu'elle achète à un si haut prix puissent jamais remplacer des habitants heureux de vivre et de mourir dans leur patrie? Cette population étrangère et féroce demeurera, parmi les colons, comme des ennemis toujours prêts à se révolter : un joug de fer et de sang pourra seul les contenir dans une abjecte obéissance. Mais que les Espagnols tremblent si jamais la force tombe dans leurs mains!

Messieurs du Bellay et de Vaux écoutaient cette conversation en silence, et cette digression leur fut d'abord agréable; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils étaient promptement redevenus l'objet de l'attention générale.

— Je te dis, s'écriait l'un, qu'ils s'en vont chercher le cardinal pour le ramener à la cour.

— Ah! reprit un autre, je voudrais voir ce M. du Bellay à la place du légat Campeggio.

— Eh! que lui a-t-on donc fait? demandèrent-ils tous.

— On l'a arrêté à Douvres, où il s'était rendu pour s'embarquer; il a eu une peur effroyable, croyant qu'on venait l'assassiner; on a fouillé tous ses bagages pour prendre les trésors de Wolsey, qu'il s'était chargé, dit-on, de mettre en sûreté.

— Et les a-t-on saisis? demanda le marchand génois en avançant la tête au mot de trésor.

— Il paraît qu'on ne les a pas trouvés, répondit-on.

— Ah! dit M. de Vaux en se penchant vers l'oreille de monseigneur du Bellay, entendez-vous ce qu'ils disent!

— Je présume qu'on voulait se saisir des pièces de la procédure, mais ils s'y prennent trop

tard. Il y a long-temps qu'elles sont arrivées en Italie. Campeggio avait eu soin de faire partir secrètement son fils Rodolphe[1]. J'ai vu plusieurs fois à Rome ce jeune homme, et je l'ai entendu dire que son père l'avait chargé de toute sa correspondance[2], ne sachant quel sort Henri lui réserverait.

— Vous dites, répliqua le jeune William, en élevant la voix afin que M. du Bellay l'entendît, que le roi envoie le comte de Wiltshire à Rome, pour solliciter son divorce. Il devrait bien faire embarquer aussi tous ces étrangers qui ne viennent dans notre pays que pour y semer le désordre et recueillir le fruit leurs rapines.

1. Campeggio, avant d'être cardinal, avait été marié à Françoise Vastavillani, dont il eut plusieurs enfants. Et l'on ne peut assez s'étonner de l'ignorance ou de la mauvaise foi du docteur Burnet, qui prend occasion de ce fait pour accuser le cardinal Campeggio de désordre et de mauvaises mœurs.

2. Ce jeune homme apporta en outre des lettres du roi Henri VIII à Anne Boleyn, qui avaient été remises au cardinal pendant le cours du procès. On les voit encore aujourd'hui dans la bibliothèque du Vatican. Elles prouvent que Henri VIII ne se piquait pas d'esprit dans ses passions.

(*Histoire d'Angleterre* du docteur Lingard.)

Cette phrase, quoique indirecte, était évidemment destinée aux deux Français; mais le marchand génois, peu soupçonneux d'ailleurs, se l'appliqua aussitôt.

— Master William, s'écria-t-il tout rouge de colère, avez-vous donc oublié que j'ai été pendant vingt ans le correspondant de votre père; et s'il a fait sa fortune avec nos velours et nos soieries, à qui la doit-il, sinon à ceux qui par leur probité et leur exactitude à remplir leurs engagements en sont la cause première? Parce que maintenant vous vivez à rien faire, vous prenez un ton insultant, très insultant même. . . . . Pourtant sachez bien que, s'il me plaisait de le faire, j'étalerais le même luxe que vous, et que l'on compterait sur mon dressoir autant de plats et de flacons d'argent que vous pouvez en avoir, et que, si cela ne me plaisait, je ne voyagerais plus.

Le marchand allait continuer l'étalage de sa fortune, et William lui répondre pour lui expliquer que son discours ne lui était nullement adressé, quand tous les passagers s'écrièrent :

Terre! terre! Voici Chelsea, nous descendons à Chelsea.

Les rameurs s'arrêtèrent aussitôt, et de petits batelets se détachèrent de la rive pour venir prendre les passagers qui voulaient descendre à terre.

Presque tous s'en allèrent; il ne resta plus dans le bateau que l'ambassadeur, le marchand génois, et deux bourgeois de la Cité, dont le caractère craintif et prudent se lisait sur leur physionomie attentive et compassée. Ils promenèrent long-temps leurs regards sur le pays environnant; enfin l'un des deux hasarda cette question :

— Savez-vous à qui appartient cette maison blanche, dont le terrasse du jardin s'avance jusque sur le bord de la Tamise?

— C'est la demeure de sir Thomas Morus, le nouveau chancelier, répondit méthodiquement son compagnon. Ah!... elle a peu d'apparence... Le connaissez-vous, ce nouveau chancelier?

— Ma foi non! Pourtant je l'ai vu l'autre jour sur la place de Westminster, au moment où je passais; les ducs de Suffolk et de Norfolk le menaient en grande cérémonie à la chambre étoilée (voilà ce qu'on m'a dit, du moins). Je me suis arrêté là pour regarder. Il y avait une foule immense qui couvrait toute la place. En la traversant, le duc de Norfolk s'est arrêté, et s'est retourné vers tous ceux qui étaient autour, disant que le roi l'avait chargé de publier combien sir Thomas Morus avait rendu de services au royaume dans tous les emplois qu'il lui avait confiés, et que c'était pour cette raison qu'il lui portait une affection et une estime toutes particulières, et qu'il le choisissait pour remplir la plus haute place dans l'état à cause de ses vertus et des rarés talents qu'il possédait. Chacun écoutait et ne disait rien : d'abord vous savez que les nouveaux sont toujours les meilleurs.

Le bourgeois dit ces derniers mots tout bas.

— Morus a fort bien répondu, continua-t-il. Il a dit que, quoiqu'il fût pénétré de reconnaissance des faveurs et des bontés de sa Majesté, il

n'en sentait pas moins combien le roi le rècompensait au-dessus de ses mérites; que dans tout ce qu'il avait fait il n'avait rempli que son devoir, et qu'il craignait seulement de ne pas avoir tous les talents nécessaires pour s'acquitter d'une charge si importante, et (chose singulière, car ordinairement ils ne parlent pas du prédécesseur) qu'il ne pouvait se réjouir de cet honneur en se rappelant le nom du sage et honorable prélat auquel il succédait. A ce mot, j'ai cru qu'on allait le huer. Point du tout, il a dit tout cela si bien, avec tant de vérité, de fermeté et de sagesse, qu'on l'a applaudi avec un enthousiasme incroyable. Il paraît que ceux qui le connaissent ne tarissent point sur les louanges qu'ils lui donnent : ils disent que personne ne rendra la justice comme lui; que personne n'est si savant, si désintéressé; enfin ils n'en finissent pas!

— Oh!... dït l'autre d'une voix à peine intelligible, et regardant si on ne l'entendait pas, nous saurons plus tard s'il exécute tant de belles choses, et si l'on pourra parvenir auprès de lui sans payer jusqu'à son portier, comme c'était l'usage chez l'autre.

— Oui, il faut voir, dit son compagnon : tous ces grands seigneurs ne valent pas grand'chose ; beaucoup de promesses, mais de réalités, point.

— Mais ce n'est pas un grand seigneur, reprit le bourgeois.

— Eh bien ! c'est tout de même : dès qu'ils s'élèvent, ils nous méprisent... Ah ! laissez faire, si jamais j'obtiens des lettres de noblesse, et que je devienne encore plus riche, ah ! je les écraserai joliment ; il n'y en aura pas un qui ose me le disputer. Ma foi, c'est dommage que je ne sois pas né comte ou baron : car j'aurais bien su faire l'impertinent comme eux.

— Ah ! ce n'est pas si difficile, reprit son compagnon : vous l'êtes assez pour ce pauvre jouvenceau qui veut épouser votre fille. Il en perdra la tête, le pauvre enfant !

— Voisin, qu'est-ce que vous dites ? reprit le bourgeois, sentant la colère lui monter au visage. Croyez-vous que je veuille donner ma fille à un misérable qui n'a pas le sou, moi qui ai dans

ma famille le droit de bourgeoisie depuis un temps immémorial? Ma grand'-mère m'a même dit que nous avions eu deux échevins de notre nom. Cela se compte, voyez-vous, master Allicot; et, si vous voulez rester mon ami, je vous conseille de ne pas vous mêler des commérages de ma femme et de ma fille au sujet de ce petit misérable, qu'elles se sont mis dans la tête d'épouser: car, en vérité, la mère, c'est comme la fille. Ah! voisin, les femmes, les femmes sont la plaie des ménages!.... Ne m'en parlez pas, elles me feront tourner la tête; mais elles n'en obtiendront pas davantage, je vous le jure, voisin. Les coquines! oser me proposer une telle alliance! Tenez, n'en parlons plus, voisin, car j'en deviendrais fou!

Le voisin répliqua cependant: car il avait reçu la mission de ses voisines de tenter d'adoucir leur mari et père en faveur d'un jeune ouvrier plein de jeunesse, d'amour et d'activité, qui n'avait d'autre tort que d'être placé dans un rang moins élevé que le fier bourgeois qui rejetait avec mépris ses humbles supplications.

Mais le dénoûment de cette ambassade et la fin de ce roman de magasin sont à jamais perdus pour l'histoire : car M. du Bellay, se voyant presque en vue d'Asher, se fit descendre à terre, et les deux honorables bourgeois continuèrent sans doute leur route et leur conversation.

A Asher M. du Bellay trouva toutes choses ainsi que son espion les lui avait annoncées. Les médecins entouraient le lit de Wolsey, observant chacun de ses faibles mouvements. Les tablettes d'or de la jeune Boleyn étaient jetées ouvertes sur la grossière couverture de laine qui enveloppait le malade. Cromwell se promenait par la chambre, les bras croisés ; il revenait de temps en temps près du lit ; regardait Wolsey, dont les yeux fermés, la respiration lente et pénible, n'annonçaient rien de bon, puis les tablettes d'or, puis les médecins debout autour. Il semblait dire : Va-t-il mourir quand il me le faudrait ?

En voyant M. du Bellay entrer, son visage rayonna ; il courut au-devant de lui,

et s'efforça de tirer Wolsey de son assoupissement.

— Monseigneur l'ambassadeur de France! cria-t-il aux oreilles du moribond.

Mais il n'en reçut aucune réponse.

— C'est singulier! dirent les médecins, rien ne peut le ranimer. — Et ils se regardèrent.

— Il ne mourra pas! je vous le dis, moi! reprit Cromwell avec les signes d'une vive impatience.

Et il s'approcha du cardinal, et lui agita la main.

— Crom... well, murmura le malade. — Puis il referma sa main.

— Monseigneur du Bellay! cria une seconde fois Cromwell.

Wolsey n'ouvrit pas les yeux.

— Laissez-le, dirent les médecins ; il ne faut pas l'agiter.

— Je pense de même, dit M. du Bellay. Vous lui direz que je suis venu, continua l'ambassadeur en se tournant vers Cromwell, et que je n'ai pas voulu interrompre son sommeil.

Alors du Bellay s'en alla, et reprit par terre le chemin de Londres. Il rencontra, non loin d'Asher, une partie des anciens domestiques du cardinal, que le roi lui renvoyait avec plusieurs chariots de meubles et d'autres effets. A la tête de ce convoi marchait Cavendish, un des serviteurs les plus fidèles du cardinal.

Voyant M. du Bellay, ils s'arrêtèrent tous, et se hâtèrent de lui demander des nouvelles de leur maître.

Du Bellay leur conseilla de presser leur pas, et, les ayant salués, s'éloigna, pensant que le cardinal ne rentrerait point en faveur, et arrangeant déjà dans son esprit le plan d'une au-

tre marche à suivre pour l'avenir de sa diplomatie.

Il ne se trompa point : Wolsey, arraché à la mort, ne retrouva autour de lui que misère et abandon.

THOMAS MORUS.

LIVRE DEUXIEME.

I.

Le temps vole, et l'espace qu'il a parcouru s'efface, comme la vague furieuse qui roule au fond de l'abyme d'où l'orage et les vents la soulevèrent un moment. Telle la vie passe et fuit; l'homme s'agite, se consume dans ses pensées, à la fois si vastes et si bornées; il grandit, souffre, pleure, et sèche en un jour, comme l'herbe de la prairie.

Wolsey, tombé du faite de la fortune, avait continué d'en éprouver tous les revers. Sans cesse aux prises avec ses ennemis, il luttait en

vain contre leur influence toujours croissante, et, s'ils ne purent lui arracher la vie, ils surent du moins en empoisonner tous les instants. Ainsi, dans le temps même où Henri VIII lui envoyait une bague précieuse en signe d'amitié, on le forçait de se dépouiller des biens qu'on avait feint de vouloir lui restituer. Un jour il recevait de son maître une nouvelle assurance de sa royale sollicitude; le lendemain, manquant de ressources et d'argent, il était obligé de congédier ses vieux serviteurs, et de demeurer dans l'isolement.

Cromwell lui-même, avec une adresse incroyable, avait su se dégager peu à peu de la reconnaissance qu'il devait au cardinal, et faire servir la chute de son maître à élever sa propre fortune. Il s'était créé de nombreux amis parmi la foule de courtisans qui environnaient le roi, en obtenant du malheureux Wolsey qu'il reconnût lui-même les distributions que le roi avait faites de ses biens, et y apposât son propre sceau. Après beaucoup de refus de la part du cardinal, il était enfin parvenu à lui persuader la dure nécessité de faire cette disposition, pour tâcher, disait-il avec une raison apparente, d'adoucir la haine qu'on lui

portait. Mais en réalité, son but, à lui Cromwell, avait été de s'attirer par cette manœuvre tous les suffrages : car les courtisans, sachant très bien que leurs titres étaient illégaux devant la loi, craignaient à tout instant qu'on ne leur retirât les dons qu'ils avaient reçus, et ils ne désiraient rien tant que de voir le cardinal les affermir par son adhésion dans leur injuste possession.

Ce fut donc par ce moyen monstrueux d'ingratitude que Cromwell acheta l'appui de la cour, commença à s'élever près du roi, en reçut de nouvelles dignités, et se vit enfin à l'abri du sort qu'il avait si fort redouté au moment de la disgrâce de son bienfaiteur. D'ailleurs, que lui importait Wolsey maintenant? Relégué dans son archevêché d'York, c'était un marche-pied brisé dont il ne fallait plus se souvenir. A peine employa-t-il ses nouveaux amis pour faire passer Wolsey, malade, du triste séjour d'Asher dans le château mieux situé de Richmont; et plus tard, lorsque les chefs du conseil, toujours inquiets de son existence, obtinrent son exil définitif, il regarda ce départ comme sa libération complète à l'égard de cet ancien protecteur.

Les événements s'étaient donc ainsi pressés, lorsque, vers le milieu de ce jour, la porte du cabinet du roi s'ouvrit, et sir Thomas Morus, en grand costume de lord chancelier, entra comme il avait accoutumé.

Le roi fit un léger mouvement sur son siége, et, d'un coup-d'œil scrutateur, il chercha à pénétrer l'âme de Morus.

Sa contenance était calme et tranquille, respectueuse et assurée ; tel il était toujours. En vain Henri cherchait en lui ces mouvements de crainte, ces désirs ambitieux et passionnés qu'il se plaisait à exciter ou à contrarier dans le cœur agité de Wolsey, et par lesquels, maître à son tour de son favori, de son avenir et de ses grands talents, il lui faisait payer si rudement les honneurs dont il l'avait comblé entre tous.

Rien ! Morus s'asseyait quand le roi le lui avait ordonné, discutait une multitude d'affaires auxquelles il donnait ses jours et ses nuits.

— Sire, voilà ce qui est utile à votre état ;

Sire, voilà quelle fin il me semble que la justice demande que vous donniez à cette cause.

Jamais d'autres considérations à apporter, ni d'autres demandes à faire ; rien pour lui, rien pour les siens ; le bien de l'état, l'intérêt des familles ; silence sur tout ce que sa conscience ne l'obligeait point à révéler, mais que le roi n'apercevait que trop clairement au fond de l'âme droite et franche de Morus.

En éblouissant cet homme vertueux par une fortune à laquelle un simple chevalier ne pouvait jamais prétendre, le roi avait espéré l'attirer dans son parti, et lui faire soutenir le divorce. Ainsi, par une contradiction monstrueuse, en le corrompant par l'avarice et l'ambition, il aurait détruit cette vertu dont il voulait se créer un appui. Maintenant il apercevait avec fureur que tous ses artifices demeuraient sans succès sur une volonté habituée à ne céder qu'à ses devoirs, et il craignait de ne pouvoir l'ébranler par aucune de ces raisons captieuses et détournées dont il sentait lui-même le peu de solidité. Roulant donc toutes ses pensées dans son esprit, le roi

s'empressa d'adresser la parole à Morus, mais d'un ton calme et d'un air convaincu.

— Eh bien! sir Thomas, dit-il, avez-vous réfléchi à ce que je vous ai demandé? et ne trouvez-vous pas maintenant que mon mariage avec la femme de mon frère était opposé à toutes les lois divines et humaines, et que je ne puis me dispenser d'en faire prononcer la nullité, ainsi que me l'ont conseillé plusieurs hommes savants et des ecclésiastiques même?

— Sire, reprit Morus, j'ai fait ce que Votre Majesté m'a ordonné; mais il m'est venu une pensée, c'est qu'il ne fallait pas qu'elle demandât uniquement des conseils sur une affaire de cette importance à ceux qui l'entourent, parce qu'il serait bien à craindre qu'influencés par les sentiments et l'affection qu'ils lui portent, ils ne fussent pas aussi impartiaux que Votre Majesté pourrait le désirer; peut-être aussi quelques uns craindraient-ils de lui déplaire. J'ai donc pensé qu'il valait mieux que Votre Majesté pût consulter des conseillers à l'abri de tous ces soupçons: c'est pourquoi j'ai travaillé à réunir dans ce cahier

que voici les divers passages de l'écriture sainte qui traitent de cette matière; j'y ai ajouté les opinions de saint Augustin et de plusieurs autres Pères de l'Eglise, dont Votre Majesté connaît la haute science et l'autorité parmi les fidèles.

— Ah! dit le roi avec un mouvement d'humeur légèrement marqué, c'est bien; mettez cela là, je le lirai.

Sir Thomas déposa le cahier sur la table du roi.

— Monsieur le chancelier, continua le roi Henri, cette chambre des communes a fait bien des difficultés pour me remettre mes dettes!..... Et que dit-on de cela dans la Cité?

— Sire, reprit Morus, je ne puis vous cacher qu'on en murmure hautement. Ils disent que, si les ministres n'avaient eu le soin d'introduire dans la chambre des membres qui tiennent d'eux leurs places, jamais le bill n'aurait passé, parce qu'il est de toute iniquité que le parlement dispose des fortunes particulières. Ils disent encore

qu'on a inséré dans le préambule du bill que la prospérité du royaume, sous l'administration paternelle du roi, devait les engager à lui témoigner leur gratitude en lui remettant ses dettes; qu'alors, si ce prétexte est réel, il fait rejaillir le plus grand honneur sur le cardinal Wolsey, et que, si au contraire il est faux, il couvre de honte ses successeurs.

— Comment! dit le roi, ils osent s'exprimer ainsi !....

— Oui, dit sir Thomas; et moi je dirai franchement au roi qu'il aurait mieux valu créer un nouvel impôt, supporté également par tous, que de dépouiller quelques uns de leur patrimoine.

— Ils ne sont jamais contents!... reprit le roi avec humeur. Je leur ai sacrifié Wolsey, que personne maintenant n'est en état de remplacer. Ce docteur Stephen Gardiner m'assomme de questions qui sont loin de suffire à sa lourde compréhension. Les affaires vont toutes de travers si je ne prends la peine de les terminer

moi-même; tandis qu'avec le cardinal, la plus légère indication suffisait..... A tout moment, je me sens l'envie de le rappeler... Alors nous verrons ce qu'ils diront! s'écria Henri VIII.

Non, continua-t-il d'un air boudeur, ils ne m'ont point donné de relâche que je ne l'aie exilé dans son archevêché d'York : c'était, disaient-ils, le seul moyen d'empêcher le parlement de prononcer sa condamnation. Au reste, il est sans doute déjà consolé : c'est un être si vaniteux, que les trois ou quatre mots que j'ai fait dire en sa faveur à ma noblesse du nord lui auront valu une cour et des hommages, sans lesquels il ne peut subsister...... Il est saint maintenant, dit-on, ne s'occupant que de bonnes œuvres, se repentant, dit-on encore, de beaucoup de choses du temps passé. Enfin, il est consolé!... Il a déjà oublié tout ce que j'ai fait pour lui! Attachez-vous donc à ceux qui vous servent!...

— Je doute, reprit Morus, que Votre Majesté soit bien informée de cette dernière partie: car je sais que l'ordre de s'éloigner tout-à-fait de

Votre Majesté est ce qui lui a causé le plus de douleur.

— Ah!...... Morus, interrompit le roi tout d'un coup, et comme pour surprendre sa pensée, vous êtes contre mon divorce, je m'en aperçois depuis long-temps parfaitement; et ces passages des Pères de l'Eglise que vous me destinez sont sûrement des conseils indirects que vous prétendez me donner.

— Sire, reprit Morus, un peu interdit, j'espérais que Votre Majesté ne me forcerait point à lui parler d'une affaire si importante pour tous, et pour laquelle je ne possède, ainsi que je le lui avais exprimé, ni le droit ni la science nécessaires pour en décider.

— Eh bien! sir Thomas, reprit le roi d'un ton assuré et voulant connaître quel effet ce discours allait produire sur Morus, comme je suis convaincu du bon droit de ma cause, et que rien ne doit m'empêcher d'en user, je suis déterminé, si le pape me refuse ce qu'en bonne justice j'ai droit d'exiger, de me soustraire au

joug pesant de son autorité. Je nommerai un patriarche dans mes états, et les évêques ne seront plus soumis qu'à sa juridiction.

—Un schisme ! s'écria Morus, un schisme ! Déchirer l'Eglise de Jésus Christ pour une femme !

Et il s'arrêta, tout effrayé de ce qu'Henri avait dit et de l'énergie avec laquelle il se sentait prêt à le repousser.

Le roi ressentit, comme par un choc violent, toute la force de cette exclamation, et, baissant sa tête sur sa poitrine, il demeura frappé comme quelqu'un qu'on éveille au milieu d'un songe pénible et douloureux.

— Dans ce moment même, la porte du cabinet s'ouvrit avec une violence extrême, et la jeune lady Boleyn entra précipitamment. Elle était toute en larmes, et tenait dans ses bras un chien de chasse épagneul qui appartenait au roi.

Elle le lança au milieu de la chambre avec une colère affreuse.

— Tenez, s'écria-t-elle en regardant le roi, voici votre chien maudit qui vient d'étrangler mon oiseau favori. Vous ne savez jamais que me déplaire, me faire du chagrin, me causer d'insupportables contrariétés. Je vous avais déjà dit que je ne voulais pas de cet animal dans mon appartement.

Le chien qu'elle avait jeté par terre hurlait d'une façon lamentable.

Le roi se sentit profondément humilié de cette ridicule scène, et plus encore de la colère familière que lui témoignait Anne Boleyn en présence de Thomas Morus : car, soit que le trouble de cette femme l'empêchât d'y faire attention, soit qu'elle crût son empire tellement établi qu'elle ne craignît point d'en offrir les preuves, elle continuait ses plaintes et ses reproches avec plus de hauteur encore, lorsque le docteur Stephen Gardiner l'interrompit en apportant au roi des dépêches qui venaient d'arriver.

Alors Henri se leva aussitôt; et, faisant signe à Morus de les ouvrir, il prit, sans dire un mot,

Anne Boleyn par la main, et, la conduisant hors de la chambre, il lui ordonna de se retirer dans son appartement.

Puis il revint s'asseoir auprès de Morus, dissimulant, autant qu'il le pouvait, l'agitation qu'il ressentait.

Sir Thomas, encore plus ému, ne pouvait, tout en parcourant les dépêches, s'empêcher de penser avec indignation à la manière dont Anne Boleyn venait de traiter le roi, à l'aveuglement déplorable de celui-ci, et aux terribles suites que cet aveuglement pouvait avoir.

Le roi s'apercevait de ce qui se passait en lui, et l'humiliation qu'il ressentait était un supplice inexprimable.

—Que disent ces dépêches? lui demanda-t-il, s'efforçant de reprendre une contenance assurée.

Que pense Morus de moi? dit-il en lui-même, lui si grave, si pieux, si sage! Il me méprise!.... La sotte fille!

— Elles rendent compte de la réception que l'empereur a faite au comte de Wiltshire, dit Morus. Je vais lire haut, si Votre Majesté l'ordonne.

— Non, non, dit le roi, que ce nom contraria encore davantage; donnez-les-moi : le chiffre m'en est parfaitement connu.— Car il ne se souciait pas que Thomas Morus apprît encore à fond les basses intrigues qu'il avait ordonné qu'on fît jouer à Rome pour aider le père de sa maîtresse à obtenir le divorce.

Ayant pris les lettres, il y vit que l'empereur avait traité son ambassadeur avec le dernier mépris, lui faisant remarquer que lui Wiltshire était partie intéressée dans la cause, puisqu'il était le père de la rivale de la reine, et qu'il pouvait répondre à Henri VIII que l'empereur n'était pas un marchand pour vendre l'honneur de sa tante trois cent mille écus, comme il les lui proposait pour en abandonner la défense, mais qu'au contraire il la défendrait jusqu'à la dernière extrémité; et, après avoir dit ces mots, l'empereur avait tourné le dos à l'ambassadeur, et avait

défendu qu'il se présentât de nouveau devant lui.

Henri rougit d'abord, puis il pâlit ensuite.

— Je suis donc le jouet de l'Europe, murmura-t-il entre ses dents convulsivement serrées.

Diverses autres explications suivaient, dans lesquelles le comte de Wiltshire rendait un compte exact et circonstancié de l'offre qu'il avait faite au Saint-Père du traité que Cranmer avait composé sur le divorce, disant qu'il avait amené l'auteur avec lui, lequel était prêt à soutenir ce qu'il avançait contre toutes sortes de personnes. Enfin il terminait en apprenant au roi que, malgré tous ses efforts, il n'avait pu empêcher le pape d'accorder à l'empereur un bref par lequel il défendait à Henri de passer à la célébration d'un autre mariage avant que la cause de la reine fût entièrement jugée, et il lui enjoignait de la traiter jusque là comme sa femme légitime.

Wiltshire joignait à sa lettre une copie parti-

culière de cette pièce, et il ajoutait qu'il craignait que la connaissance que le Saint-Père avait eue de la violence dont on avait usé dans les universités d'Angleterre envers les docteurs qui avaient opiné contre le divorce, et de l'argent et des promesses qu'on avait distribués aux universités de France, particulièrement à celle de Paris, pour obtenir des signatures favorables, n'y eût puissamment contribué.

Le roi, ayant lu et relu plusieurs fois toutes ces choses, s'en trouva presque accablé.

— Enfin, s'écria-t-il, plein de colère, en jetant loin de lui les lettres du comte, pourquoi donc les flatteurs qui m'entourent m'ont-ils toujours assuré que je réussirais dans mon entreprise? Ne pouvaient-ils pas prévoir que cela serait impossible? et comment n'ai-je pas rencontré un ami véritable qui m'en ait averti?...

— Morus!.... s'écria-t-il après un moment de silence; Morus, que je suis malheureux! Quoi de plus injuste? Je me suis attaché à lady Boleyn comme à ma future épouse; maintenant on veut

m'y faire renoncer... Les intrigues de l'empereur l'emportent, et, contre toutes les lois divines et humaines, on me condamne à un éternel célibat!

— Ah! reprit Morus avec une expression de fermeté et de tristesse respectueuse, oui, il est bien affligeant pour nous de voir Votre Majesté perdre ainsi par sa volonté son repos, celui de son royaume, le bien de ses sujets, le soin de sa propre gloire, tant de biens enfin, pour le fol amour d'une fille sans mérite et sans honneur.

—Ah! Morus, s'écria le roi, ne la traitez point ainsi! Elle est jeune et vive, mais son cœur est plein de dévoûment pour moi.

— En effet, reprit Morus, elle est très dévouée à la royauté, elle en chérit les honneurs, et son orgueil en est doublement flatté.

— Morus, dit le roi, je vous excuse de me parler ainsi : vos mœurs sévères, vos vertus austères, ne vous ont pas permis de connaître les tourments de l'amour; et c'est pourquoi, dit-il

d'un air sombre, vous en méconnaissez l'irrésistible entraînement et les vrais sentiments.

— Rien de ce qui est connu à un homme n'est inconnu à un autre, reprit Morus. L'amour en lui-même est un sentiment sublime et qui vient de Dieu ; mais, hélas ! les hommes l'avilissent comme tout ce qu'ils touchent, et ils en prennent trop souvent les apparences pour la réalité.

Aimer quelqu'un, ô mon roi ! continua Morus, n'est-ce pas le préférer en tout à soi-même, ne se plus compter pour rien, et lui sacrifier sans regret tout ce que l'on pourrait posséder ?

— Oui, dit Henri VIII : c'est pourquoi je l'aime plus que ma vie, plus que le monde entier.

— Non, non, Sire ! s'écria Morus, ne dites pas, non, ne dites pas que vous l'aimez ; dites que vous aimez le plaisir qu'elle vous cause, les agréments qu'elle possède, et qu'ils ont charmé vos sens ; en un mot, avouez que c'est vous que vous

aimez en elle, et reconnaissez que, le jour où la nature la priverait de ses grâces et de ses dons, votre mémoire ne vous la représenterait plus que comme une image insipide ou digne d'un méprisant oubli!... Ah! que si vous l'aimiez véritablement, vous agiriez d'une manière différente! Jamais vous n'auriez calculé que son bonheur ou son propre intérêt; vous rougiriez pour elle, avant elle, et vous ne pourriez même supporter la pensée de la honte dont vous ne craignez pas de la couvrir vous-même aux yeux de toute votre cour!!!

— Peut-être..., reprit Henri d'une voix basse et altérée; mais elle! elle m'aime, je ne puis en douter.

— Elle aime, reprit Morus avec feu, le roi d'Angleterre, mais non Henri; elle aime le prince puissant qui courbe honteusement son front sous le joug qu'il lui plaît de lui imposer. Mais, pauvre et délaissé, jamais son œil ne se fût abaissé jusqu'à vous. Orgueilleuse de sa beauté, de ses attraits, elle jouit de vous comme d'un vaincu qu'on humilie d'un geste ou d'un mot. Elle

aime les richesses, les honneurs, les plaisirs qui vous entourent. L'éclat du rang suprême où vous êtes placé l'éblouit elle-même; et, pour y parvenir, elle ne craint point de l'acheter au prix de votre âme et de tous les biens que vous possédez. Que lui importent le soin de votre gloire et l'amour de vos sujets? Vous a-t-elle jamais dit : Henri, je vous aime, mais votre devoir vous sépare de moi : soyez grand, soyez vertueux! Vous dit-elle : Catherine, votre femme, est ma souveraine, je n'en reconnaîtrai point d'autre. N'entendez-vous pas la voix de vos peuples qui disent à vos enfants : Vous régnerez sur nous!..... Mais qu'ai-je dit moi-même ? Non, elle n'a pas parlé ainsi : car elle ne veut que s'élever, que s'agrandir, que voir à ses pieds des hommes auxquels elle ne devait jamais commander.

— Que faire alors, que faire? s'écria Henri douloureusement.

— Marier Anne Boleyn, reprit Thomas Morus avec hardiesse : vous le devez, puisque vous avez fait rompre son mariage avec le comte de Northumberland ; puis l'éloigner de la cour.

— Je le ferai... Non, je ne le ferai pas! s'écria-t-il presque en même temps; je ne le pourrais pas.

— C'est-à-dire vous ne le voudrez pas, reprit Morus : on peut toujours ce que l'on veut.

— Non, non, s'écria Henri, on ne peut pas toujours ce que l'on veut. Tous conspirent contre moi. Fatigué de vouloir, je ne puis rien faire plier sous ma volonté!... A quoi me sert ma royale puissance? Le bonheur est-il donc une chose impossible ! ! !

— De toute impossibilité en cette vie, reprit Thomas Morus; et celui qui prétend l'atteindre redouble ses peines en croyant les terminer. La possession du bien injuste qui nous séduit s'empoisonne elle-même du remords qu'elle traîne à sa suite; et la fragilité de tout autre, en nous effrayant par son incertitude et sa courte durée, nous empêche d'en jouir avec sécurité.

— Alors, dit Henri VIII, en frappant la terre de son pied, il faut mourir.

— Oui, reprit Thomas Morus, et ce sera peut-être demain!

— Demain! répéta le roi, comme frappé de terreur. Non, Morus, non, pas demain....... Je ne voudrais pas paraître devant Dieu en ce moment.

—Alors, reprit Morus, comment pouvez-vous demeurer tranquille dans le désordre où vous craindriez de mourir? Dans quelques heures, tout au moins dans quelques années (cela est aussi certain que la lumière du jour qui nous éclaire en ce moment), votre vie et la mienne seront terminées, ne nous laissant plus que le regret du passé et la crainte de l'avenir.

— Vous dites vrai, Morus, reprit le roi; mais la vie paraît si longue, l'avenir si éloigné! Faut-il donc toujours y songer pour lui tout sacrifier!.. Plus tard, eh bien! nous changerons. N'avons-nous donc plus le temps d'y penser?

— Ah! reprit Morus tristement, il n'en reste guère à celui qui remet toujours au lendemain.

En entendant ces derniers mots, la figure du roi se colora fortement. Il retint Morus auprès de lui, l'entretenant de ses chagrins et de ses peines jusque fort avant dans la nuit, qu'il lui permit enfin de se retirer.

II.

Pendant quatre jours entiers le roi demeura renfermé dans ses appartements, et Anne Boleyn tenta inutilement d'y pénétrer.

Aussitôt le bruit de sa disgrâce se répandit avec rapidité hors du palais. Les courtisans, qui avaient coutume de se rendre à son lever en plus grand nombre et avec plus de soin qu'ils ne faisaient autrefois à celui de la reine Catherine, diminuèrent subitement, et ce dernier jour à peine en parut-il quelques uns; encore eurent-ils grand

soin de garder une réserve froide et une politesse indécise, qui portèrent au dernier degré ses alarmes et celles de son ambitieuse famille.

Maintenant donc ils redoutaient à chaque instant le coup qui leur semblait près de les frapper. Dans leur sombre inquiétude, nulle circonstance n'échappait à leur craintive prévoyance. A tout moment ils reparlaient entre eux de l'arrivée des dépêches de Rome, dont ils soupçonnaient le contenu, ou bien du long espace de temps que sir Thomas Morus était resté avec le roi. Puis ils repassaient dans leur mémoire l'inflexible sévérité du lord chancelier ; son ancien attachement à la reine Catherine, attachement que l'élévation de Morus n'avait pu ébranler, ainsi qu'on l'avait espéré ; enfin la franchise de son cœur et l'estime qu'il inspirait au roi leur faisaient appréhender avec raison la fermeté de ses conseils. Déjà ils se voyaient presque abandonnés de tous ceux sur lesquels ils avaient cru pouvoir compter. Suffolk, lié jusque alors avec eux pour renverser le cardinal, regarderait leur disgrâce comme bien peu importante pour lui, proche parent de Sa Majesté par la princesse son é-

pouse. Le duc de Norfolk, justement fier de sa naissance, de ses richesses et de sa réputation, ne penserait pas que le pouvoir dont le crédit de sa nièce l'avait revêtu dans le conseil dût l'engager à se compromettre pour elle. Néanmoins ils comprenaient en même temps qu'il fallait succomber ou tenter un dernier effort, et ils résolurent, d'un commun accord, de s'adresser à Cromwell, dont l'esprit actif et rusé, joint à l'intérêt qu'il y pouvait trouver pour lui-même, paraissait leur offrir une dernière ressource.

Celui-ci comprit en un instant tout le parti qu'il y avait à tirer de cette situation, soit qu'il réussît, soit qu'il échouât pour Anne Boleyn; et, déterminé à *faire* ou à *défaire*, selon sa propre expression, il écrivit au roi pour lui demander une audience. Il sentait bien, lui disait-il avec toute son adresse accoutumée, son incapacité à donner des avis; mais ni son affection ni son devoir ne lui permettaient de garder le silence quand il apercevait l'inquiétude de son souverain. Il pouvait y avoir quelque présomption à lui à se prononcer; mais il pensait que toutes les difficultés qui embarrassaient le roi ne

venaient que de la timidité de ses conseillers, égarés par les apparences extérieures ou par les opinions du vulgaire.

Le roi lui accorda aussitôt sa demande, quoiqu'il préférât ordinairement demeurer seul lorsque son caractère violent le transportait ainsi hors de lui-même. Il espéra que les opinions de Cromwell, que ce dernier lui faisait pressentir avec habileté, feraient diversion aux chagrins qu'il éprouvait.

Cromwell parut donc devant lui, les yeux baissés, et affectant un air triste et contraint.

— Sire, dit-il en l'abordant, hier, hier encore..... j'étais heureux; oui, heureux de la pensée de me présenter devant Votre Majesté : car il me semblait que je devais apporter quelque soulagement aux contrariétés qu'elle éprouve, en lui rappelant que rien ne devait l'arrêter quand il s'agit du bien du royaume et de l'état... Mais aujourd'hui..., en paraissant devant elle, je ne sais plus que lui dire. Ce matin lady Boleyn, ayant appris que j'aurais le bonheur de voir Vo-

tre Majesté, m'a envoyé chercher pour me charger de demander pour elle la permission de quitter la cour...

— Quoi! dit Henri, se levant avec précipitation, elle veut me quitter!... elle, tout mon bonheur, toute ma joie! jamais!...

— Je l'ai trouvée, poursuivit Cromwell sans paraître remarquer le trouble qu'il venait de jeter dans l'âme du roi, je l'ai trouvée plongée dans une douleur sans pareille; elle était comme sans vie; ses beaux yeux étaient fatigués de larmes; ses longs cheveux noués sans art, et ses joues pâles et transparentes, la faisaient ressembler à une rose blanche penchée par un orage violent sur sa faible tige. « Allez, mon cher Cromwell, allez, m'a-t-elle dit d'une voix tremblante, mais douce et sonore comme une lyre dont le son harmonieux expire, allez dire à mon roi, à mon seigneur, que je lui demande la permission de me retirer dès aujourd'hui dans les terres de mon père. Je savais que j'étais environnée d'ennemis; mais, tant que sa bonté a daigné me protéger, je n'ai point redouté leur méchanceté. Maintenant

je vois, sans pouvoir en douter, que je vais devenir leur victime, puisqu'ils sont parvenus à irriter contre moi mon souverain jusqu'au point de refuser même d'entendre ma justification. »

— Que peut-elle craindre ici? s'écria le roi. Qui oserait l'offenser dans mon palais?

— Et qui pourrait la défendre si Votre Majesté l'abandonne? reprit Cromwell d'un ton hautain, et feignant d'oublier l'air humble qu'il avait pris d'abord : car il s'applaudissait intérieurement du succès de son stratagème. Cependant n'a-t-elle pas tout oublié pour vous? Chaque jour elle a blessé par ses refus les plus grands seigneurs du royaume, qui tous briguaient à l'envi son cœur et sa main ; jamais elle n'a voulu écouter que l'amour qu'elle avait pour vous! Elle a toujours préféré l'incertitude de vous appartenir un jour aux brillants avantages des riches partis qu'on la pressait d'accepter... Mais aujourd'hui où son honneur est attaqué, où vous paraissez la bannir de votre présence, elle sent qu'elle n'aurait pas le courage de supporter près de vous un

tel malheur, et elle demande à s'éloigner pour toujours.

— Pour toujours! répéta le roi, Cromwell, elle a pu dire cela! L'avez-vous bien entendu? Cromwell, vous me trompez! dit Henri VIII : je la connais mieux que vous. — Et il porta sur les yeux de Cromwell un œil scrutateur et pénétrant.

Mais rien ne pouvait troubler l'audace de cet homme.

— Elle l'a dit ainsi que je vous le répète, reprit le fourbe avec assurance, en relevant fièrement la tête. Oserais-je le dire si je ne l'avais entendu?.... Et Votre Majesté peut juger que mon dévoûment a pu seul m'engager à me charger d'un message si pénible pour tous : car je ne pouvais croire que Votre Majesté eût cessé de l'aimer.

— Jamais! dit le roi, jamais je n'ai cessé un moment de l'adorer! Mais écoute, cher Cromwell, et sache combien je suis malheureux! Hier

encore j'ai reçu de Rome les nouvelles les plus affligeantes. J'avais fait écrire au pape une lettre signée d'un grand nombre de seigneurs de ma cour et d'évêques du royaume, par laquelle ils lui exposaient leurs craintes de voir un jour la guerre civile se rallumer dans ce pays si je mourais sans héritiers mâles, et qu'on pût disputer le trône à ma fille Marie, en contestant sa légitimité. Mais rien ne peut l'ébranler! . . . .
— Ici le roi se leva, plein de colère. — Il leur a répondu, cria-t-il en marchant avec violence, que!... ma foi, je n'en sais plus rien..., qu'il leur pardonne les termes qu'ils ont employés dans leur lettre, les attribuant à l'affection qu'ils ont pour moi; ensuite qu'il m'a encore de plus grandes obligations qu'ils ne disent; après, qu'il n'a pas tenu à lui que l'affaire du divorce ne fût jugée; après, qu'il a envoyé des légats en Angleterre, que la reine n'a point voulu les reconnaître, qu'elle en appelle de tout ce qu'ils ont fait; qu'il a différé le plus qu'il a pu d'attirer la cause à lui, sous prétexte qu'il ne pouvait le faire que dans un consistoire; qu'il a tenté inutilement toutes sortes de voies pour terminer cette affaire à l'amiable; encore : « Peut-être voulez-vous dire

qu'ayant autant d'obligations au roi que je lui en ai, je devrais passer sur toutes considérations pour lui accorder absolument tout ce qu'il demande»; que, quoique cela serait souverainement injuste, on ne peut conclure autre chose de leur lettre; qu'ils ne réfléchissent donc pas que la reine lui représente que toute la chrétienté est scandalisée qu'on revienne sur un mariage accompli depuis un grand nombre d'années, à la requête de deux grands rois, avec une dispense du pape! d'un mariage confirmé par la naissance de plusieurs enfants! que sais-je encore! . . . . que, si je m'appuie sur le sentiment de quelques docteurs et de quelques universités, elle allègue, de son côté, la loi de Dieu sur la sainteté et l'unité du mariage, et les plus grandes autorités tirées des écrivains hébreux et latins; que les décisions des universités que je présente ne sont appuyées d'aucune preuve; qu'il ne peut juger enfin sur cela, et que, s'il précipitait son jugement, on ne pourrait plus prévenir les maux dont ils disent l'Angleterre menacée; qu'il souhaite encore plus qu'eux-mêmes que je puisse avoir des enfants mâles, mais qu'il n'est pas Dieu pour m'en donner; qu'il n'a pas de plus grand désir que de me

faire plaisir tant qu'il le pourra, sans toutefois violer les droits de la justice et de l'équité ; et enfin... qu'il les conjure de cesser de lui demander des choses qui sont opposées à sa conscience, afin de n'avoir pas le chagrin de les leur refuser !.... Entends-tu bien, Cromwell, le chagrin de les leur refuser !!! Ainsi, tu le vois, après avoir tout tenté, tout employé, tout usé, que peut-il me rester à espérer maintenant ?...

— Tout ce que vous voudrez, reprit Cromwell; tout, sans exception ! Pourquoi vous laisser ainsi commander par ceux qui doivent être vos esclaves ? Parmi tout ce clergé qui vous entoure, et que vous pouvez réduire, si bon vous semble, à la mendicité, eh quoi ! ne trouverez-vous pas un prêtre pour vous marier ? Ah ! si j'étais le roi d'Angleterre, je saurais bien leur prouver que le bonheur de leur existence n'est attaché qu'à la mienne ! Menacez-les de vous soustraire à l'autorité romaine, et vous les verrez bientôt fléchir le genou devant toutes vos volontés !

— Cromwell ; dit Henri VIII, j'aime ton énergie et la hardiesse de tes avis. Dès ce moment je

t'ouvre la porte de mon conseil. Rappelle-toi ma bonté et la faveur insigne dont je t'honore. Cependant ton zèle novice t'emporte trop loin; tu oublies que, le jour où je voudrais réellement me séparer de l'Eglise de Rome, je deviendrais schismatique; le peuple refuserait peut-être de m'obéir... D'ailleurs je suis catholique, et je veux mourir tel.

— Eh quoi! reprit Cromwell, ne le suis-je point aussi?... Parce que... Votre Majesté effraiera le pape, cessera-t-elle donc de l'être? Déclarez-lui que, dès ce jour, vous ne reconnaissez plus son autorité; que vous défendez aux ecclésiastiques de lui payer les annates et de recevoir de lui leur nomination. Alors vous verrez si, le lendemain, votre mariage n'est pas cassé, et celui que vous aurez contracté ratifié et même approuvé.

— Tu crois?... dit le roi.

— J'en suis assuré, reprit Cromwell.

— Non..., dit le roi. Dans le fond, c'est une

chose inexécutable : les évêques refuseraient d'accéder à de pareils ordres, et ils auraient raison. Ils savent trop bien qu'il faut à l'Eglise un chef pour maintenir son unité, et que, sans lui, il n'y aurait plus que désordre et confusion.

— Eh! qui empêcherait Votre Majesté de le devenir? s'écria Cromwell. L'Angleterre n'est-elle pas actuellement un monstre à deux têtes, dont l'une veut et l'autre ne veut pas?... Suivez l'exemple que vous donnent tous ces princes d'Allemagne, qui s'affranchissent maintenant de ce joug qui les abaissait depuis tant d'années devant un pontife étranger à leurs affections comme à leurs intérêts! Alors toute anomalie se rectifiera, et vos sujets cesseront de croire qu'un autre que vous seul a droit à leurs hommages.

— Tu as raison, petit Cromwell! s'écria Henri VIII, dont ce discours séduisant et perfide flattait tout à la fois l'amour et l'ambition qui partageaient son âme. Mais quelles sont les mesures que tu prendrais pour exécuter ce projet merveilleux dont la pensée avait déjà traversé mon

esprit? car, je te l'ai dit déjà, le clergé refusera de m'obéir, et je n'aurai alors aucun moyen de l'y contraindre.

— Votre bonté vous le fait oublier, reprit adroitement Cromwell, qui craignait de blesser l'orgueil du roi : les statuts de *Præmunire* vous en offrent un moyen aussi sûr que facile. N'est-ce pas sur ces lois qu'ils ont jugé Wolsey au parlement? En le condamnant ils se sont condamnés eux-mêmes, et sont devenus passibles des mêmes peines. Vous les tenez tous dans votre main. Menacez-les de les leur infliger à leur tour, s'ils ne prêtent le serment de vous reconnaître pour le seul chef de l'Eglise, et faites-le hardiment s'ils osaient tenter de vous résister.

— Bien, petit Cromwell, dit Henri VIII en frappant familièrement sur son épaule. Je m'aperçois avec satisfaction que ton esprit, plein de ressources et de sang-froid, prévoit d'un coup-d'œil, et ne s'effraie de rien. Je ne t'ai fait tant d'objections que pour t'entendre m'y répondre. Tiens, prends toutes ces paperasses romaines; lis-les toi-même, afin d'en mieux apprécier le

contenu..., pendant que je vais prier Anne d'oublier les torts que je me reproche si cruellement d'avoirs eus envers elle.

Après avoir dit ces mots, Henri VIII sortit, et Cromwell le suivit des yeux tout le long de la galerie dans laquelle il marchait.

Un sourire ironique errait sur ses lèvres pâles et minces tout en le regardant aller. « Va, va, dit-il en lui-même, te jeter aux pieds de ta sotte maîtresse pour lui demander pardon de vouloir être reine d'Angleterre... Ils sont grands, bien grands, les rois, et néanmoins ils se trouvent bien souvent dans le creux obscur de la main de quelque pauvre et adroit flatteur!... Chétif! dira-t-on. Oui, je suis chétif... aux yeux de plusieurs; et cependant on s'apprête, par mes conseils, à renverser les colonnes de l'Eglise pour m'enrichir de ses saintes dépouilles. »

Et il se mit à rire d'un rire infernal; puis tout à coup ses yeux devinrent sombres et étincelants. « Va, continua-t-il, va, prince aussi faux que méchant, je t'égale en ruse et en méchanceté. Tu

n'es pas fait pour le bien, et la voix odieuse de Morus te portera en vain à la vertu. Ma langue, à moi, est plus douce; elle porte un venin que tu suceras à longs traits. Le fils du pauvre foulon t'associera à ses crimes; il se reposera avec toi sur le velours de ton trône, et la cruauté nous unira !... Va, marche pour cette folle que tu adores et qui te lassera bientôt, pour ce père vil et ambitieux qui l'a enfantée; mais, pour moi!... bouleverse ton royaume, profane le sanctuaire, allume les bûchers, fais-y monter tout ce qui s'opposera aux lois que Cromwell te dictera! Deux bêtes féroces se partagent aujourd'hui le trône d'Angleterre! Tu me gorgeras d'or, et moi je t'enivrerai de sang! tu parleras haut quand je t'aurai parlé à l'oreille! Eh! qui sera le plus roi de nous deux, Henri VIII ou Cromwell? Ah! Cromwell, sans doute: car il est né dans la fange. Il a su monter, tandis que l'autre est éclos sous les fleurons de la couronne... Tu n'as vécu que dans ces murs d'or, dit Cromwell, regardant les parois magnifiques de la chambre royale; les parfums exquis qui s'en échappent t'environnèrent toujours. Tu n'as pas connu, comme moi, la misère et l'abandon; la misère

et le froid du plâtre des chaumières, et la rage qu'on y nourrit contre le riche; mais je l'ai conservée, cette rage, dans mon cœur! Elle le brûle, elle le consume. Il me faut un palais, du pouvoir et de la terreur, des courtisans rampants, des adulateurs; il me faut un monde, et je n'aurai pas encore assez! »

A ces mots, Cromwell se jeta dans le fauteuil du roi, et, poussant dédaigneusement les papiers qu'il lui avait remis, s'abandonna tout entier à la soif de fureur, d'avarice et d'ambition, qui le dévorait.

III.

Depuis long-temps l'heure du couvre-feu avait sonné, la ville était silencieuse, et l'on n'entendait plus dans les rues sombres et détournées que les rires bruyants de quelques jeunes gens regagnant leur logis après une partie de plaisir, ou la triste et monotone chanson d'un ivrogne égaré.

Cependant on veillait dans l'hôtel de l'ambassadeur de France, et M. de Vaux, qui attendait avec impatience M. du Bellay, se promenait en

long et en large dans une grande salle où depuis long-temps le souper était servi.

Fatigué d'écouter si quelqu'un n'arrivait point, et de n'entendre que le bruit du vent de la nuit, il finit par s'asseoir devant le foyer dans un grand fauteuil de tapisserie dont le dos élevé et recourbé par le haut sur sa tête, en forme de baldaquin, lui donnait l'apparence d'un saint assis dans le fond d'une châsse. Il regarda long-temps les étincelles qui s'envolaient du feu, puis tira un livre de sa poche et l'ouvrit à tout hasard; mais à peine fut-il arrivé au bas de la première page, que ses yeux se fermèrent, ses doigts s'ouvrirent, et il tomba dans un sommeil profond dont il ne fut tiré que par le bruit que firent les valets de monseigneur du Bellay à l'approche de leur maître.

M. de Vaux, s'étant réveillé en sursaut, se leva précipitamment en voyant entrer l'ambassadeur.

— Je vous attendais avec bien de l'impatience, dit-il en bâillant.

— Dites plutôt en dormant paisiblement, reprit M. du Bellay souriant.

— Tenez! continua-t-il en se retournant vers les valets qui le suivaient, prenez mon manteau, ma toque, et laissez-nous seuls ici : demain vous desservirez le souper.

Dociles aux ordres de leur maître, ils allumèrent un plus grand nombre de flambeaux et se retirèrent, non sans regretter de ne pouvoir saisir pendant le repas quelque mot qui leur fît connaître pourquoi monseigneur du Bellay revenait si tard du palais du roi.

— Eh bien! que se passe-t-il donc enfin ? s'empressa de demander de M. de Vaux aussitôt qu'ils furent sortis.

— En vérité, je ne puis le comprendre encore, répondit Bellay : malgré tous mes efforts, il m'a été impossible de démêler clairement le nœud de l'intrigue. Ce matin, comme vous savez, il n'était bruit que de la disgrâce d'Anne Boleyn; j'en étais ravi : cette disgrâce nous dis-

pensait de toute reconnaissance. Maintenant le roi en est plus fou que jamais, et si Dieu lui-même ne prend la peine de le séparer de cette femme, je crois qu'il lui demeurera toujours attaché. En entrant, son premier mot a été de me demander pourquoi j'avais été si long-temps à me rendre auprès de lui. «Sire, lui ai-je répondu, je suis venu en toute hâte, je vous assure, et me voici prêt à exécuter tous les ordres qu'il vous plaira de me donner.

« — Ecoutez, m'a-t-il dit alors, j'ai plusieurs choses à vous dire ; mais la première de toutes est de vous prévenir que je vais faire arrêter le cardinal de Wolsey. Je sais que vous lui portez beaucoup d'intérêt..., que même vous êtes allé le voir dans sa maladie !... mais, n'importe : je suis loin de croire que vous trempiez en aucune manière dans la trahison qu'il médite contre moi. Toutefois, j'ai voulu vous en prévenir, afin que vous ne conceviez ancune inquiétude à cet égard.» Je demeurai frappé d'étonnement... «Comment! Sire, lui répliquai-je enfin..., le cardinal vous trahit!!! Mais il est relégué au fond de l'Angleterre, où il ne s'occupe plus, dit-on, que de

bonnes œuvres. — Je sais ce que je vous dis, reprit le roi : ses propres domestiques l'accusent de conspirer contre l'état... D'ailleurs, j'examinerai moi-même le fond de cette accusation ; on l'amènera, en attendant, à la Tour, et je viens d'envoyer sir Walshe, avec l'ordre de s'adjoindre au comte de Northumberland, pour aller l'arrêter au château de Cawood, où il est établi en ce moment. »

— Est-il possible ! s'écria M. de Vaux en interrompant monseigneur du Bellay ; ce malheureux cardinal ! qui peut avoir attiré ce nouvel orage sur sa tête ? Monsieur du Bellay, est-ce que vous le croyez capable de faire de telles choses ? en aurait-il même les moyens ?

— Je n'en crois pas un mot, reprit monseigneur du Bellay, et je ne sais qui lui a suscité ce nouvel embarras. J'ai fait ce que j'ai pu pour le savoir du roi, mais il a toujours détourné mes questions en y répondant d'une manière vague et obscure ; seulement j'ai appris dans le palais qu'il n'avait vu personne dans la journée autre que Cromwell, lady Boleyn et le duc de Suffolk. Se-

rait-ce le résultat d'un marché conclu entre eux? c'est ce que je ne peux que présumer, et l'on ne saura jamais bien le fond de cette affaire-là. Mais passons à des faits plus importants : la maîtresse est en pleine faveur, le roi est décidé à l'épouser, et, a-t-il ajouté d'un ton menaçant, à se séparer de la communion romaine, à ne plus souffrir qu'on reconnaisse dans ses états la suprématie du souverain pontife; il demande que le roi de France en fasse autant, et l'appuie de son autorité en suivant son exemple.

— Comment! s'écria M. de Vaux, stupéfait d'une pareille communication. Et que lui avez-vous répondu, Monseigneur?

— Tout ce que je pouvais et devais répondre, reprit du Bellay; mais le moyen de persuader un homme tellement emporté et subjugué par ses passions qu'il semble être fou!... ne plus rien saisir, ne plus rien comprendre, ni devoir, ni règles, ni avenir!!! Je lui ai représenté la désunion de son royaume, les horreurs qu'enfante une guerre de religion, le sang qu'il lui faudrait répandre.

« J'en répandrai, m'a-t-il répondu, autant qu'il en faudra ! ! ! ou bien ils plieront ! Ils auront le choix. Déjà les députés du clergé ont reçu l'ordre de se réunir : eh bien ! ils jugeront entre eux ce qui est préférable, de la mort, de l'exil, ou de ma volonté. »

En disant ces mots, continua M. du Bellay d'un air sombre..., il jouait avec un paquet de roses qu'il effeuillait dans ses doigts.

— Mais qui a pu porter le roi en si peu de temps à une telle extrémité ? reprit M. de Vaux, dont les yeux pleins de surprise et d'anxiété interrogeaient ceux de M. du Bellay. Mais le vieux diplomate ne le regardait pas.

— Sa folle passion, sans doute ! mais plus encore de basses flatteries sorties de quelqu'une des bouches qui l'entourent, reprit M. du Bellay avec impatience. J'ai cherché inutilement à en découvrir le nom... Le roi ne s'est pas oublié un seul instant ; il a toujours dit : « J'ai résolu ceci, et je ferai cela... » Je le saurai pourtant, continua du Bellay, mais aujourd'hui je l'ignore.

— Vous a-t-il parlé de M. le grand-maître ? demanda de Vaux.

— Non, dit M. du Bellay; mais il m'a paru qu'il avait fort sur le cœur le bon accueil que le chancelier Duprat a fait à Campeggio, lors de son passage en France. « Cet homme s'est fort mal conduit envers moi, a-t-il dit d'un ton aigre : j'ai la bonté de lui permettre de sortir tranquillement de mon royaume, après avoir hésité long-temps si je ne le punirais point de sa conduite, et voilà qu'un de vos ministres le reçoit et le traite avec la dernière magnificence ! »

Je lui ai répondu qu'il ne fallait pas s'attacher à cela, attendu que le chancelier Duprat aimait si fort la bonne chère et l'éclat, que sans doute il avait été trop heureux de pouvoir étaler son luxe aux yeux curieux d'un étranger.

Alors sa colère est revenue contre Wolsey. « En ce cas, s'est-il écrié, c'est donc une maladie commune à tous les chanceliers! car M. le cardinal se disposait aussi de son côté à faire une entrée royale dans la capitale de ses états d'York.

Mais, par malheur, a-t-il ajouté avec ironie, je suis son suzerain, et nous ne lui en laisserons pas le temps... » Puis il est retombé sur le pape, sur notre roi; et enfin, lorsque minuit fut sonné et qu'il fut las de paroles et de colère, il m'a laissé partir, à mon grand contentement.

Maintenant, dit M. du Bellay, il faut passer cette nuit à écrire, et demain le courrier partira.

IV.

Il y avait dans le Yorkshire un château dont les tours hautes et majestueuses dominaient sur toute la plaine et s'élevaient au-dessus du fond sombre des arbres de l'antique forêt qui recouvraient les collines sur lesquelles il était assis.

Tout ce qui l'environnait était silencieux comme lui. On n'y voyait point de joyeux pages voltiger sur les balustrades et sur les cercles tournants du pont-levis; on n'entendait plus jamais résonner sous ces voûtes gothiques les cris d'une meute bruyante, ni les acclamations des jeunes chas-

seurs; l'herbe croissait sur les murailles hautes, et des touffes de fleurs sauvages se balançaient entre leurs créneaux solitaires, comme si la nature eût voulu s'efforcer de dissimuler le deuil éternel qu'elles semblaient condamnées à devoir toujours porter.

Un voyageur cependant s'en était approché : il considérait avec une grande attention les ogives sur lesquelles on voyait s'appuyer les armes des comtes de Northumberland.

Il tenait par la bride un beau cheval couvert de sueur et de poussière, dont la tête penchée vers la terre et les membres engourdis attestaient l'extrême fatigue.

— C'est pourtant bien ici! s'écria-t-il en regardant encore autour de lui. Je reconnais bien le lion grimpant de Northumberland! — Il frappa encore à coups redoublés, et long-temps il attendit.

Enfin la porte s'entr'ouvrit; un vieillard parut devant lui.

— Que voulez-vous? dit-il brusquement au voyageur. Si vous demandez l'hospitalité, elle ne vous sera point refusée; mais si vous demandez à voir mon maître, le comte de Northumberland, vous ne le verrez point.

— C'est lui-même que je veux voir! répliqua l'étranger.

Le vieux domestique fronça ses sourcils blancs. —Cela ne se peut. . . . . Depuis que son père est mort, il ne reçoit personne.

— Le vieux comte de Northumberland est mort! reprit sir Walshe, car c'était lui-même.

— Hélas! depuis une année entière. Nous l'avons enterré à Alnwick, reprit le vieux serviteur en essuyant une larme.

— Allez vers votre maître, reprit Walshe, et dites-lui que quelqu'un le demande de la part du roi... Je vais vous attendre ici.

— De la part du roi! reprit le vieux domes-

tique, de la part du roi ! cela sera différent, je pense, et je ne veux pas que vous restiez là. Suivez-moi donc.

Après qu'il eut attaché le cheval à un des nombreux anneaux de fer qui étaient scellés dans la cour intérieure, il emmena sir Walshe avec lui. Ils traversèrent de longues cours, puis de longues et magnifiques galeries où l'on voyait rangés, entre les arceaux gothiques qui séparaient les fenêtres profondes et lumineuses, de riches trophées d'armures de tous les âges; un grand nombre de lances, d'arcs et de javelots en paraient les interstices; des boucliers, portés autrefois dans les combats par les ancêtres du noble comte, se rongeaient de rouille; et les toiles d'araignée qui pendaient aux bois de cerfs et de daims attachés au-dessus attestaient l'oubli et l'indifférence du maître de ces lieux.

Sir Walshe, tout en marchant, considérait toutes ces choses avec une admiration mêlée d'étonnement; il ne pouvait comprendre l'abandon dans lequel il trouvait une habitation qu'il avait toujours entendu citer comme une des plus ma-

gnifiques de toute l'Angleterre : les sculptures délicates des boiseries, les peintures, les dorures des solives et des plafonds, étaient renommées parmi les artistes, qui s'efforçaient de les imiter.

— Comme cela est singulier ! disait Walshe en lui-même : lord Percy, que j'ai connu à la cour si brillant, si recherché, comment peut-il se faire qu'il se plaise dans ce séjour, magnifique sans doute, mais abandonné..., surtout depuis qu'il a perdu son père? et pourquoi n'est-il pas revenu à la cour, où ses goûts et ses habitudes le rappelaient naturellement ?

Tout en réfléchissant ainsi, sir Walshe entra, précédé de son vieux conducteur, dans un grand salon octogone entièrement doré, et percé de croisées tout autour, qui laissaient pénétrer des flots de lumière colorés diversement par les reflets des peintures dont les vitraux supérieurs étaient ornés.

La vue s'étendait au loin, et une large rivière qui serpentait au travers des plaines entrecoupées

de bouquets de bois embellissait encore la beauté de ce paysage.

Walshe s'arrêta, charmé, et son conducteur lui fit signe de demeurer là en attendant qu'il fût allé prévenir son maître de son arrivée. . . . .

. . . .

. . . .

Lorsque le vieux domestique entra, sans le moindre bruit, dans la chambre de lord Percy, il s'arrêta, debout, contre la porte, pour le regarder. Alors une expression de tristesse parut sur les traits du vieux serviteur, et il se mit à marcher encore plus lentement.

Assis dans l'embrasure d'une large et profonde croisée, toujours vêtu de noir, lord Percy ne sortait presque jamais de ce lieu. Entouré d'un grand nombre de livres et de papiers, il paraissait absorbé par la lecture à laquelle il s'appliquait, et le messager arriva jusque auprès de lui sans qu'il s'en fût aperçu.

— Mylord, dit ce messager d'un son de voix

très doux, il y a ici un étranger qui désire vous parler.

— Tu sais bien que je ne reçois personne, Henri, dit le comte de Northumberland sans se retourner. Lui as-tu demandé ce qu'il veut?

— Sans aucun doute, reprit Henri plus haut et d'un air important; je le sais. Il vient ici de la part du roi, du roi lui-même, répéta le vieil Henri.

— De la part du roi! s'écria Northumberland, pâlissant; du roi!... Que veut-il donc de moi?... N'en ai-je pas fait assez? ne lui suffit-il plus d'avoir détruit toutes mes espérances, tout mon bonheur, tout mon avenir!... Que lui importe maintenant mon existence?

Et, dans le trouble où il était, il croisa ses mains sur sa poitrine, et ne pensait point à répondre à son domestique.

—Mon cher fils, murmura doucement le vieillard après un moment d'attente et de silence,

vas-tu donc encore t'affliger de nouveau, peut-être sans aucune raison ?

Car il craignait au-delà de toute expression tout ce qui pouvait réveiller et exciter ce qu'il appelait les manies de son maître.

— Non, mon vieux père nourricier, ne t'afflige point ! reprit Northumberland, qui savait bien ce qui se passait en lui. Va, et amène cet étranger.

Puis il se leva, dans une anxiété qu'il ne pouvait contenir.

Henri retourna chercher sir Walshe.

En entrant, celui-ci se préparait, plein de joie, à surprendre Northumberland et à le serrer dans ses bras; mais, en se trouvant tout à coup devant lui, il recula étonné. Ce n'était plus cet homme toujours gai, toujours affable, dont la belle physionomie respirait la franchise et le bonheur. Il semblait inquiet et mécontent; son vêtement de deuil l'amaigrissait encore, et une sorte de gêne contractait tous ses mouvements.

— Ne me reconnaissez-vous point, lord Percy? dit enfin sir Walshe. Autrefois vous m'appeliez votre ami..., et j'étais fier de porter ce titre!

— Oh si, mon bon Walshe! reprit Northumberland : je ne puis t'avoir oublié. C'est plutôt toi qui ne me reconnaîtras plus..., car ce temps-là a passé comme un songe. Depuis il est né en moi un autre moi-même... Mais, dis, pourquoi le nom de celui qui t'envoie vient-il troubler ma solitude? Que lui ai-je fait pour venir encore agiter ma cendre... : car je suis déjà mort; et ce château ne te paraît-il pas semblable à un tombeau dont on ne connaît plus l'entrée?

— Mais je pense, dit Walshe, étonné de ce début, et s'efforçant de sourire, que quelque jeune fille descendue du palais des nuages au milieu de ta demeure retient autour d'elle la foule de tes vassaux émerveillés. Ils admirent ses vêtements de neige et sa couronne d'étoiles.

— Non, reprit Northumberland d'un air sombre, non, jamais!... Aucune femme n'habite ce

lieu. Celle qui devait y commander n'y viendra jamais, et celle qui y commandait n'a pas voulu y rester!

— Qu'entends-tu donc par cette énigme?... reprit Walshe. Comment! la comtesse de Northumberland n'est pas ici non plus?

— Non..., elle n'est pas ici non plus, reprit lord Percy.

Et il passa la main sur ses yeux, ne pouvant plus dissimuler l'émotion que toutes ces questions lui causaient: car, sans s'en rendre compte, la vue d'un ancien ami ébranlait jusqu'à la moelle de ses os. L'homme n'est pas fait pour la solitude; il a besoin de ses semblables, de les aimer, ou même de se plaindre d'eux à eux-mêmes, et depuis bien long-temps aucune âme humaine n'était venue heurter ou consoler les douleurs de la sienne!

Walshe le considérait avec une inquiétude toujours croissante. Enfin, n'en pouvant retenir l'effusion, il se jeta à son cou.

— Cher Percy, s'écria-t-il, que t'est-il donc arrivé ? tu sembles accablé par le chagrin. Moi qui me faisais un bonheur de te surprendre et de te revoir à la tête de toute la jeune noblesse de cette province, aimé de tous comme tu l'étais parmi nous, les animant aux chasses et aux exercices, dans lesquels tu excelles ! Hélas ! quel malheur a donc pu te frapper ! Non, je te le jure, je ne saurais plus te quitter.

—Quel malheur a pu me frapper, dis-tu, ami bien cher ? reprit Northumberland ému. Oui, vous l'avez tous ignoré... A quoi bon? il était irréparable... Mais dis, dis le sujet qui t'amène. Pourquoi le roi t'envoie-t-il ici ?

— Pour rien qui doive t'inquiéter, reprit Walshe ; une commission qui ne sera pas longue à exécuter, et pour laquelle tu dois m'aider. Nous reviendrons là-dessus. Parle-moi d'abord de toi, de toi seul, mon ami, et de ton père.

— Mon père !... reprit Northumberland : il est mort entre mes bras, depuis plus d'une année, sans souffrance. J'ai fait ce qu'il a voulu, conti-

nua-t-il les yeux pleins de larmes, je ne me reproche rien à cet égard : je lui ai obéi .. Oui, ajouta-t-il en fixant les yeux sur la terre, c'est la seule pensée qui quelquefois vient me consoler.

— Je ne te comprends pas !... reprit Walshe. Parle, réponds, dis plus clairement.

— Eh bien ! sache donc, reprit Northumberland d'une voix altérée, et faisant sur lui un violent effort, sache que, depuis long-temps, j'aimais Anne Boleyn...; oui, Anne Boleyn ! que je lui étais fiancé; que le jour, que l'heure de notre mariage étaient fixés, quand le roi me l'a ravie pour toujours... Dans sa haine jalouse, il a commandé au cardinal de Wolsey de me faire venir devant lui, puisque alors je lui appartenais, et de me défendre de sa part de songer un instant à épouser Anne; mais, sûr de ma désobéissance, il fit appeler mon père, et lui ordonna de me marier sur-le-champ à la fille du comte de Shrewsbury, sous peine de l'accabler de tout le poids de sa colère si j'hésitais un instant. Vainement je voulus résister : mon père, furieux, me menaça

de sa malédiction. Je me tus, et vous avez tous assisté aux fêtes de mes noces, et vous êtes tous venus, en voyant ma nouvelle épouse, me percer le cœur de vos félicitations et de l'assurance où vous étiez du bonheur de mon avenir!... Alors j'ai quitté la cour; je l'ai amenée ici, et cette jeune femme, justement blessée de ma tristesse, bizarre et ridicule à ses yeux, ennuyée de la vie retirée que je lui faisais mener, m'a quitté aussitôt après la mort de mon père pour retourner dans sa famille. Te l'avouerai-je? sentant tous mes torts envers elle, je suis bien aise d'en être oublié et de me trouver abandonné à moi-même. J'ai renvoyé successivement tous mes pages et tous mes valets; je n'ai gardé que les plus anciens domestiques de notre maison. Henri, mon vieux père nourricier, celui-là même qui t'a reçu, règle tout autour de moi, et prend soin de commander ici. Mon âme, vieillie avant le temps par l'affliction qui la pénètre, a besoin d'avenir, et non de jeunesse. J'aime à entendre autour de moi le pas lourd et pesant d'un homme prêt à descendre dans la tombe : il me semble qu'il en avance l'heure pour moi; son âme tranquille et froide apaise et rafraîchit la mienne. Il ne rit plus; il

ne vient pas me communiquer mille projets chimériques, mille espérances vaines qui me rappelleraient celles que j'avais formées autrefois. Sa présence seule devrait suffire pour les écarter! et cependant... cette peine qui vit en moi se réveille tout d'un coup, plus vive et plus insupportable. Fatigué par de longues insomnies, quelquefois je crois voir la reine Catherine passer au milieu de cette chambre; les reflets de sa robe d'or éclairent tout autour d'elle. Ses femmes la suivent; j'entends le froissement des broderies de leurs longs vêtements; je les entends rire et parler encore entre elles du tournoi de la veille. Puis tout devient sombre! Anne Boleyn détourne ses yeux de dessus moi; elle porte envie à la reine; l'orgueil, l'ambition, étouffent dans son cœur tout sentiment d'affection. Je pleure, je gémis, et toutes ces ombres rentrent dans le néant. . . . . . .

. . . .

Quelle jouissance peut-on donc trouver dans les honneurs d'un rang usurpé?... O mon ami! j'ai tout vu, tout compté, tout pesé : nos fautes sont la seule cause de tous nos malheurs. Aussi, loin de me sentir aigri par l'injustice des hommes, je ne connais plus d'ennemis parmi eux. Je plains

tout ce qui souffre sur la terre, et je voudrais pouvoir tous les soulager.

Ayant dit ces mots, Northumberland s'arrêta, oppressé de douleur.

— Ah! dit enfin Walshe, qui l'avait écouté dans le plus grand silence, que nos jugements sont donc bornés!... Si l'on m'eût demandé le nom du mortel le plus heureux, je t'aurais sans balancer nommé à l'instant.

— Je le sais, et je me le suis dit cent fois, reprit Northumberland avec force : bien des hommes ont vu rompre leur mariage, changer leur fortune, sans cesser d'avoir le courage de supporter la peine qu'ils en ressentaient; mais moi, il ne peut en être ainsi. Si Anne Boleyn eût épousé un autre seigneur de la cour, eh bien! j'aurais pu m'en consoler...; je n'aurais pas du moins souffert l'outrage de son déshonneur : car, oui! il m'est personnel! J'avais tellement pris son cœur dans le mien, uni ma vie à la sienne, pour ne pas souffrir qu'une seule tache pût y être imprimée, qu'il n'est point de supplice pareil à celui

que j'endure. A chaque instant je ressens, je souffre, j'entends le murmure de ce blâme honteux et universel que sa folle vanité l'empêche seule de voir autour d'elle!...

— Cher Percy, reprit Walshe, tu ne t'aperçois pas que ceci devient de l'exagération! La solitude où tu vis exalte tes idées au point que tu t'imagines presque qu'elle porte le nom de comtesse de Northumberland.

— Oui!... reprit-il avec feu, elle le porte dans mon cœur! et là, du moins, personne n'a le droit de le lui disputer.

— Et cette pauvre lady de Shrewsbury? reprit Walshe.

— Lady de Shrewsbury! reprit Northumberland, elle est victime, ainsi que moi, de la force! Jamais je ne l'ai regardée comme mon épouse. Si le roi m'eût demandé ma tête, je n'aurais pas dû céder; mais la malédiction d'un père est un poids qu'on ne peut supporter! Fallait-il donc que mon obstination attirât sur sa vieillesse chan-

celante la tristesse et la pauvreté? Non ! non ! c'est ma seule excuse; et lady de Shrewsbury elle-même me pardonnerait si elle connaissait ma douleur.

— Mon cher Percy, interrompit Walshe inquiet, je suis vivement affligé de te trouver dans cette disposition d'esprit, et je vois que la commission dont on m'a chargé ne te sera pas agréable. Cependant, que puis-je faire?... Tiens, ajouta-t-il en déployant une lettre et un grand rouleau de parchemin écrit, duquel pendaient les sceaux du roi, prends et lis.

Car il préférait lui donner à lire l'ordre du roi que d'avoir le désagrément de lui annoncer de vive voix une chose qu'il prévoyait maintenant devoir lui causer un extrême déplaisir.

Northumberland ne l'eut pas plus tôt achevé de parcourir que le rouleau lui tomba des mains.

— Qui? moi! s'écria-t-il, que j'aille arrêter l'archevêque au moment où toute la noblesse de la province est rassemblée pour assister à la cé-

rémonie de son installation! Moi! son ancien domestique[1], qui ai passé toutes les plus belles années de ma jeunesse auprès de lui, me charger d'une mission semblable! Le roi veut donc me faire prendre en haine par tous les habitants de cette contrée! Sache, mon ami, continua Percy en fixant sur lui un regard étincelant, que, depuis que Wolsey est ici, il se fait aimer et chérir de tous. Ce n'est plus cet homme vain et impérieux que tu as connu : l'adversité l'a entièrement changé; il ne s'occupe plus qu'à réconcilier les familles ou à secourir les malheureux. Et cette entrée si fastueuse qui cause tant de mécontentement au roi doit se faire à pied, avec le plus de simplicité possible.

Long-temps Wolsey a hésité, précisément dans la crainte de voir ses ennemis en tirer parti contre lui; mais son clergé paraissait tellement blessé de cette conduite, contraire à l'usage de tous ses prédécesseurs, qu'il s'y est enfin résolu; et voilà

1. On a déjà fait remarquer que ce mot voulait dire ATTACHÉ A SON SERVICE.

comment on trompe le roi! comment on l'anime contre des gens qui ne le méritent plus!

— Que veux-tu que je te réponde, mon cher Northumberland? reprit Walshe. Lorsque le roi ordonne une chose, quel est le moyen de ne pas l'exécuter? Tout ce que tu dis est sans doute vrai, mais nous n'y pouvons rien ni l'un ni l'autre; il faut seulement tâcher que cette mesure s'accomplisse avec le moins d'éclat possible.

— Ah! reprit Northumberland, pourquoi m'apporter une semblable commission? Regarde si le moindre plaisir de cette vie ne s'efface pas à l'instant même : je jouissais de te voir, il a fallu aussitôt l'expier!

Ils parlèrent long-temps encore; et Walshe ayant témoigné le désir de visiter le château, Northumberland y consentit. Mais ils trouvèrent tout dans un désordre extrême : souvent on ne prenait pas même la peine de donner de l'air et de laisser pénétrer le jour. A chaque nouvelle salle de cet immense château que le vieil Henri leur ouvrait, la poussière, ramassée en flocons

semblables à de légers duvets, s'envolait pour aller se rassembler plus loin sur un meuble plus précieux.

Walshe ne put s'empêcher de témoigner au comte de Northumberland sa surprise de le voir négliger à ce point la magnifique demeure de ses aïeux.

— J'ai tort, répondit Percy, mais je n'aime plus rien! Que m'importe que le toit qui m'abrite soit beau ou laid? Quand le cœur souffre, on oublie tout autour de soi! . . . .
. . . .

Lorsque la nuit fut venue et que son hôte se fut retiré pour se livrer au sommeil, que la fatigue du voyage lui rendait bien nécessaire, Northumberland ordonna au vieil Henri de se retirer et de le laisser seul selon qu'il avait accoutumé de le faire; mais Henri en avait décidé autrement, et il continua long-temps d'aller et de venir longuement, sous divers prétextes, par la chambre: car sa sollicitude pour son jeune maître était de plus en plus alarmée en remarquant que sa tristesse habituelle paraissait avoir redoublé de-

puis la visite qu'il avait reçue. — Maudit étranger! disait-il en lui-même, corbeau de malheur! qu'est-il venu faire ici? Ce ventre affamé pouvait bien passer loin des fossés de notre château! C'est le roi, dit-il, qui l'envoie; mais notre fils n'est-il pas le roi d'ici?—Et le vieil Henri grommelait tout en marchant.... Ne pouvant se déterminer à quitter son maître, il s'arrêta debout contre la porte pour regarder lord Percy... Mais celui-ci, penché sur la table près de laquelle il était assis, les yeux baissés et le front appuyé sur ses deux mains, semblait ne faire aucune attention à ce qui se passait autour de lui.

— Le voilà encore à se morfondre de chagrin! continua Henri; cependant il faut m'en aller..., le laisser...—Et le vieux domestique, en retournant encore sa tête chancelante, passa lentement sous la pesante portière de tapisserie, qui retomba en frémissant derrière lui.

— Il est parti, dit Northumberland en lui-même, il est parti, peut-être pour toujours : car qui peut savoir combien Henri a encore d'instants à vivre? Comme on est heureux de penser

qu'on mourra! Comme, fatiguée de souffrir, l'âme se repose avec une joie amère sur le bord de cette tombe qui peut seule la délivrer de ses maux! Comme cette certitude de les voir finir adoucit les douleurs qu'on endure!... Là où je suis (il se leva), devant ce foyer, chacun de mes pères a pris place; chacun, aussi, en a successivement disparu... Leurs armures sont là, vides et suspendues; leurs noms seuls y sont restés écrits... Pourquoi n'ai-je donc pas le courage de supporter ce temps d'épreuves qu'ils nomment vie, que j'ai voulu prendre pour but, et qui n'est qu'un chemin?... route difficile, âpre, déchirante. La plus courte, voilà celle que j'estime la meilleure; et celui qui la parcourt le plus vite n'a-t-il pas trouvé le vrai bonheur?

Avez-vous vu quelquefois, au milieu d'un violent orage, ce pauvre oiseau qui traverse éperdu les nuages et les vents; on l'aperçoit un instant dans le tourbillon, soudain il a disparu : tel j'ai passé au milieu du monde; j'ai cru y briller, car j'en étais ébloui. Aujourd'hui il faut l'oublier, ô mon âme! je te l'ordonne, je le veux.

Dans ce moment, un léger bruit se fit entendre. Northumberland tressaillit.

— Que veux-tu donc, Henri? dit-il en le voyant debout comme une ombre au fond de la chambre.

— Rien ! dit celui-ci avec humeur.

— Mais enfin, reprit lord Percy, pourquoi es-tu rentré ?

— Pour voir si vous dormiez, reprit brusquement le vieux serviteur en s'approchant. C'était bien la peine, continua-t-il en haussant la voix, d'héberger si soigneusement ce nouveau-venu pour qu'il payât son écot de cette manière.

— Ah! reprit Northumberland en regardant son père nourricier d'un ton suppliant. Dis-moi, Henri !... n'as-tu donc jamais senti ce que c'est que de regretter quelqu'un qu'on aime ?

— Si fait, mylord, reprit Henri, malheureu-

sement je l'ai appris ; mais nous, nous ne pouvons vivre comme vous dans l'oisiveté, et on ne nous laisse guère le temps d'être malheureux. Lorsque je perdis ma pauvre Alice, votre nourrice, quelle peine ne sentais-je pas au fond de mon âme ! Eh bien ! si je m'arrêtais à penser à elle, aussitôt j'entendais mon nom retentir dans toutes les tourelles du château : Henri, mylord chasse ! Henri, dépêchez-vous, mylord donne un bal ce soir à toutes les dames des environs. Et vite j'allais, je venais, je courais, sinon monsieur votre père se serait emporté. Où prendre le temps de pleurer quand on a toujours besoin de vous? D'ailleurs, moi, pauvre Henri ! si l'on m'eût vu, comme vous, toute une journée en silence, la larme à l'œil et les bras croisés, on se serait moqué de moi, et les pages se seraient écriés que j'étais fou,

— C'est vrai !... tu as raison..., reprit Northumberland d'un air distrait... Tu dis donc qu'on donnait des fêtes ici ?

—Et de superbes encore, reprit Henri, qui aimait surtout à reparler du temps passé. Dans ce

temps-là, vous n'étiez point ici : on vous élevait chez monseigneur le cardinal, notre bon archevêque d'à présent.

En entendant ces mots, Northumberland se sentit saisi d'une douleur nouvelle ; et son vieux serviteur, s'apercevant du changement de ses traits et de la contraction qu'il éprouvait, s'arrêta tout effrayé.

— Vous trouvez-vous mal ? s'écria-t-il.

—Non, non, reprit Northumberland : sois donc tranquille. Laisse-moi, Henri ; j'ai besoin d'être seul ; va te reposer, je te l'ordonne.

Henri, forcé de quitter son maître, s'en alla, en se reprochant d'avoir parlé des fêtes que le défunt comte de Northumberland avait données dans le château : car il s'imaginait que c'était ce souvenir qui avait frappé lord Percy.

— L'archevêque ! l'archevêque ! répéta Northumberland... Ah! écartons ce nom, en grâce..., pour quelques heures du moins. Il a dit..., je

crois, qu'on donnait ici des fêtes!... Qu'a-t-il dit encore?... Oui, cela doit être : ma mère les aimait. Oui, continua-t-il en parcourant des yeux les larges et magnifiques panneaux de sa chambre, ici on voyait des guirlandes et des corbeilles de fleurs; mille lumières éclairaient leurs vives et brillantes couleurs; une musique délicieuse remplissait l'air embaumé; une foule de personnes de tout âge, de tout sexe, de tout rang, s'y pressait tumultueusement. Le temps a bientôt su les rendre égaux; le bruit de leur pas a cessé; leurs voix sont devenues muettes; ils ont tous disparu. Moi seul j'existe encore!... Je veux des amis. Un mot, une pensée suffit pour me faire passer de la résolution la plus ferme à l'abattement le plus profond : pourquoi?... Où se trouvent les véritables affections? où sont les hommes qui leur demeurent fidèles? Vous servez à leur intérêt, ils vous aiment; vous leur plaisez, ils vous aiment. Mais hâtez-vous de terminer votre course si vous ne voulez gémir de les avoir vus changer. Amitié! mot si doux, dont ils se servent comme d'un fard brillant pour parer leur égoïsme! Intérêt d'esprit, d'amusement; intérêt d'argent, d'habitude, de mouvements : tels sont les liens qui les unis-

sent entre eux. Un ami sincère! eh! pourquoi toujours regretter un trésor si difficile à rencontrer, qu'un seul peut-être, entre tous les mortels qu'un siècle fait naître, parvient à le posséder? Allons, Northumberland, souviens-toi de tes résolutions. Hier encore tu avais du courage : qui peut donc te l'ôter aujourd'hui?...

La nuit entière s'écoula dans ces réflexions, et lorsque le jour commença de paraître on entendit dans la grande cour le sourd piétinement d'un grand nombre de chevaux. Bientôt, au travers d'un brouillard froid et épais, on vit sortir de la porte du château une troupe d'hommes armés, couverts de longs manteaux de drap et de bonnets semblables. C'étaient tous les domestiques du comte, qu'il avait fait rassembler pendant la nuit de toutes ses terres environnantes. Lui-même marchait au milieu d'eux dans un profond silence : car sir Walshe, lisant sur sa figure le mécontentement qu'il ressentait, lui avait seulement serré la main, sans oser lui adresser une parole.

Quant aux serviteurs de Northumberland, ils

s'étonnaient entre eux de ce départ subit : car ils ignoraient complétement où leur maître les conduisait, n'ayant pu rien apprendre du vieil Henri lui-même, à qui lord Percy avait jugé inutile de révéler la cause et encore moins le but de cette expédition. Le vieillard en avait ressenti une peine singulière : car il s'accoutumait chaque jour davantage à se regarder comme l'unique maître et conseil de celui qu'il appelait son fils. Aussi, après avoir fermé sur les voyageurs la porte du château, s'en alla-t-il tristement se placer sur la plus haute des tours pour voir par où son maître se dirigerait, en le regardant quelques instants de plus.

Quelques instants de plus! car, une fois la vallée traversée, la route qu'il devait suivre s'enfonçait dans l'épaisseur de la forêt.

— C'est bien singulier! s'écria sir Roger Lassels, maître d'hôtel du comte, en dépassant le premier arbre qui se trouvait sur la lisière : j'avais parié en moi-même que nous suivrions le chemin du bord de l'eau...... De toute manière l'expédition ne saurait être longue, puisqu'on ne

m'a donné aucun ordre pour les provisions...... Il est vrai que notre pauvre jeune maître n'a pas la tête fort saine . . . . Du temps de feu monsieur le comte, cela ne se passait pas ainsi : lorsqu'on devait s'en aller dans le voisinage, monsieur le comte m'envoyait chercher huit jours auparavant : « Lassels, disait... ce bon monsieur le comte, mon cher Lassels », et il me frappait sur l'épaule, « aie surtout bien soin que nous ne manquions de rien, prépare-toi d'avance : car, en fait de cuisine, tu le sais, je ne hais rien tant que l'incertitude de la fortune du pot... » — Il avait raison, bien raison, monsieur le comte : aussi madame la comtesse disait-elle toujours, en voyant défiler nos fourgons : « Avec Roger Lassels on emporte tout avec soi. »

Cependant les premiers rayons du soleil ne tardèrent point à dissiper le brouillard du matin; l'air devint aussi pur que vif; et les pins du Nord, qui croissaient en grand nombre dans cette partie du bois, répandaient aux alentours une odeur douce et pénétrante. Mille gouttes d'eau, plus étincelantes que des diamants, étaient si légèrement suspendues aux pointes des feuilles, que le

moindre souffle suffisait pour les réunir et les détacher des jeunes branches. Des lierres rampants et fleuris traversaient de place en place le chemin, presque effacé par l'herbe qui y avait crû. Les oiseaux saluaient le retour du jour de mille chants joyeux ; les cerfs et les chevreuils bondissaient sous le feuillage épais. Tout dans la nature était beau et majestueux, calme et tranquille; le cœur de l'homme seul peut demeurer toujours agité.

— Ah ! le beau coup de fusil, s'écria une voix de la troupe en voyant un gros coq de bruyère, les ailes encore toutes mouillées de rosée, voler lentement au-dessus de leurs têtes.

— Tirez donc ! s'écria quelqu'un.

— A quoi bon ? reprit Northumberland.

Et sir Walshe, entendant la voix de lord Percy, saisit cet instant pour pousser son cheval à côté du sien, et lui exprimer toute la peine qu'il ressentait de le voir si profondément affligé.

— Que veux-tu, lui répliqua Percy,.... tout est fini pour moi ; j'ai renoncé à tout ; je suis détaché de tout : un seul moment a dissipé toutes les illusions de cette vie si courte et si douloureuse, illusions dans lesquelles tant d'autres demeurent toujours enveloppés. Je croyais que désormais un mot suffirait pour répondre à toutes mes pensées : souffrir seul, en attendant la mort, qui n'est que le commencement de la vie. Ne devais-je pas ainsi me croire presque à l'abri des maux, puisque j'étais déterminé à les supporter tous? Un seul cependant avait échappé à ma prévoyance, celui d'affliger les autres, et de devenir entre des mains injustes et barbares l'instrument destiné à les frapper! Eh bien ! celui-là me révolte, me brise, et maintenant je sens qu'il surpasse tous les autres... Je vais de ce pas, à cette heure, chaque minute m'en rapproche davantage, arrêter l'archevêque d'York, pour le conduire sans doute sur le chemin du supplice ; et un jour viendra où tous ceux qui l'auront aimé diront, en montrant du doigt ma demeure : Voilà où habite celui qui livra le grand Wolsey, celui-là même qu'il avait nourri et élevé dans sa propre maison !

— Le grand Wolsey ! . . . . reprit Walshe, étonné.

— Oui, grand, dit Northumberland : lorsqu'il ne sera plus, on oubliera ses défauts, pour apprécier ses grandes qualités. Il a su tenir le lion enchaîné, en sorte que vous l'avez toujours vu lécher ; mais vous le connaîtrez, si jamais il peut dévorer.

— Qui est ce lion ? reprit Walshe.

— Celui qu'on ne peut nommer, reprit Northumberland avec colère; celui dont la griffe déchire le cœur, et saisit l'innocent ; celui qui est. . . . . . . Mais n'importe!... — Et Northumberland cessa de parler.

Après avoir long-temps marché dans la forêt, ils la quittèrent enfin pour entrer dans une vaste plaine, au milieu de laquelle on apercevait plusieurs villages; et peu après ils se trouvèrent proche d'une église dont toutes les cloches en mouvement annonçaient le commencement de l'office divin.

Ah! dit en lui-même sir Roger Lassels, voilà la messe qui sonne à la chapelle de sir William Harington.

Dans le même moment le comte de Northumberland se tourna vers sir Walshe : — Si cela vous convient, lui dit-il, nous nous arrêterons pour entendre la messe. Nous arriverons toujours assez tôt à Cawood; et vous pourrez, si vous en êtes curieux, visiter les tombes que sir Harrington a fait élever à la mémoire de ses parents dans cette chapelle, fondée par lui afin qu'on y priât chaque jour pour le repos de leurs âmes[1].

— Je ne demande pas mieux, répondit sir Walshe.

Ils entrèrent tous dans la chapelle, où la messe était déjà commencée. Un grand nombre d'habitants de la campagne y étaient réunis, et lord

1. Maintenant sur cette terre le fils a cessé d'invoquer la miséricorde divine sur l'âme de son père; les cloches n'annoncent plus les vœux ni les regrets du cœur; et l'auguste sacrifice ne s'élève vers les cieux en faveur du genre humain que dans l'obscur silence que lui impose la persécution.

Percy se trouva pressé dans la foule à côté d'une femme très jeune encore, mais dont la souffrance et la misère semblaient avoir altéré tous les traits. Deux petits enfants se tenaient agenouillés près d'elle, en s'accrochant à son vêtement de bure noire et grossière.

— Maman, j'ai encore bien faim! disait le moins petit, d'une voix douce comme celle d'une jeune colombe. Mon frère a mangé tout. — Et il se serra contre elle.

La jeune femme le regarda, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Hélas! mon cher enfant, reprit-elle d'une voix basse et étouffée, je n'ai rien de plus à te donner; ce soir je pourrai peut-être t'acheter du pain. Si ton père vivait encore, nous serions heureux; mais, mon fils, une pauvre veuve est rejetée de tout le monde, et ses bras sont trop faibles pour nourrir tous ses enfants.

Deux larmes coulèrent de ses yeux, et elle serra son enfant affamé contre son sein.

Northumberland entendit la plainte si douloureuse de cette femme : et pourtant elle ne murmurait pas, elle pleurait seulement. . . . . . .
Comme l'expression de ce visage pâle et souffrant, comme le sentiment de cet abandon si général et si profond pénétra de pitié l'âme de Northumberland !

Voilà, se dit-il en lui-même, voilà ceux qui auraient droit de se plaindre de la vie et de ses douleurs.... Et moi je les ignore. Renfermé dans mon château, j'oublie tout, jusqu'à l'orphelin. Inutile à mes semblables, la terre me nourrit comme une plante aride et stérile. Egoïste impitoyable ! fallait-il donc que tout sourît autour de moi avant de songer à ceux que l'infortune écrase? Mes larmes, mes regrets, mes soupirs, tout s'évanouit dans l'espace ; il ne reste rien que le bien, et je ne l'ai pas fait !

Saisi d'une émotion inexprimable, il resta un moment immobile ; puis il se pencha vers la jeune femme, et la pria de sortir un moment.

Surprise qu'un être humain pensât à elle, elle

leva sur lui ses yeux tout humides de larmes, et l'étonnement se peignit sur ses traits amaigris.

Elle se leva néanmoins, et ils s'arrêtèrent sur les degrés extérieurs de la chapelle.

— Vous pleurez, dit Percy attendri. Vous êtes donc veuve? Ces enfants, vous ne pouvez donc les nourrir?

— Hélas! Monsieur, reprit sans se troubler la jeune femme, mon mari est mort sur la terre étrangère, au milieu d'un voyage qui devait assurer notre existence; moi-même, inconnue dans ce pays, où il m'avait laissée, où je n'ai aucun parent, aucun ami qui puisse m'assister, je suis tombée dans une misère profonde. A peine si mon travail pouvait suffire à nous empêcher de succomber. Aujourd'hui il m'a manqué complétement.

— Pauvre femme! dit Northumberland en mettant dans sa main quelques pièces d'or qu'il tenait dans la sienne. Désormais calmez vos in-

quiétudes; je prendrai soin de vous et de vos jeunes enfants.

— Dieu! s'écria la jeune femme en se jetant à ses genoux, du pain pour mes fils!!! Êtes-vous un ange envoyé des cieux pour nous sauver? Oh! Monsieur, qui vous remerciera pour moi? Ah! ce seront mes enfants, ce seront les vôtres! Ah! puissent-ils vous aimer et vous bénir comme je le fais dans ce moment!

— Hélas! reprit Northumberland, je n'en ai point, je n'en aurai jamais!... Mais vous, pauvre mère, jouissez du moins du bonheur d'en posséder.

Malgré ce souvenir pénible réveillé dans son âme, Percy rentra dans la chapelle le cœur plein d'une secrète et douce consolation; il lui sembla que désormais il retrouverait des frères et des amis dans les malheureux dont il remplaçait le père et devenait l'appui.

Lorsque la messe fut finie, tous remontèrent à cheval pour continuer leur route. A peine eu-

rent-ils fait quelques centaines de pas, qu'ils furent joints par une troupe de gens à cheval, aussi nombreuse que brillante, car elle était composée d'un grand nombre de gentilshommes les plus considérables de la province, qui se rendaient ensemble à York pour assister à l'installation de leur archevêque. A leur tête on remarquait le vieux Robert Ughtred, chef d'une des familles les plus anciennes du Yorkshire, et dont la valeur et le mérite avaient été admirés de tous ses contemporains; six de ses enfants l'accompagnaient. A ses côtés marchaient Clifton, seigneur d'Humanby, son ami et son parent; Thomas Wentworth de Nettlested; sir Arthur Ingram de Temple, seigneur de Newsam; Walter le Vavassour; John de Hothum, seigneur de Crammewicke et de Byerley; William Aton, Swillington; Meinill, seigneur de Semer et de Duerteton, et une foule d'autres. Ils reconnurent avec étonnement le comte de Northumberland, et ils s'empressèrent de s'approcher pour le saluer.

Cette rencontre lui fut d'abord peu agréable; mais elle le fut moins encore lorsqu'ils lui apprirent le but de leur voyage. Néanmoins Percy

jugea qu'il ne fallait pas laisser échapper l'occasion qui se présentait de se créer une sorte de justification pour l'avenir. Ayant donc entendu qu'avant d'aller saluer l'archevêque ils s'arrêteraient deux jours dans la petite ville de Cawood, il leur répondit qu'il serait bien heureux de pouvoir en faire autant, et de ne se pas séparer de leur compagnie, mais qu'il était forcé d'aller où on l'envoyait, et que c'était avec une vive douleur qu'il s'y rendait.

Les voyageurs, étonnés de la singularité de ces paroles, se regardèrent entre eux; mais, comme ils avaient une grande déférence pour le comte de Northumberland, à cause de son rang, de son mérite bien connu, et de l'amitié qu'ils avaient conservée à la mémoire de son père, ils n'en laissèrent rien paraître, et ils continuèrent de faire route avec lui jusqu'à une très petite distance de la ville de Cawood.

V.

Malgré la résolution qu'avait prise Wolsey de n'apporter que le moins d'éclat possible à la cérémonie de son installation, il n'avait pu empêcher toute la noblesse de la province de se rassembler pour lui faire honneur, et lui témoigner en cette solennité sa joie et son affection. La petite ville de Cawood et les châteaux environnants étaient encombrés d'étrangers et d'arrivants. La cour de l'archevêque se remplissait à chaque instant de charrettes chargées de gibier, de fruits et de provisions qu'on lui envoyait de toute part pour l'aider à faire

honneur aux repas qu'il était dans l'usage de donner en ces occasions.

Wolsey se sentait touché jusqu'au fond du cœur de ces preuves d'estime et d'amitié, où il n'avait plus à craindre que l'intérêt personnel vînt mêler son poison aride et destructeur. Néanmoins il se sentait plus triste que jamais, et son esprit était frappé, malgré lui, de terreur et de noirs pressentiments.

Maintenant c'était l'heure du repas que nos pères faisaient au milieu du jour; et Wolsey se trouvait assis en face de la salière, qui partageait la table, et servait presque à désigner les rangs : car, dans ces temps reculés, on disait : Il prend place au-dessus ou au-dessous de la salière.

Tous ses chapelains étaient rangés autour de lui, et ils dissertaient tranquillement sur la fondation de la cathédrale d'York.

Les uns avaient dit comment le savant Bède rapporte dans ses écrits que ce fut Edwin le Saxon, roi de Northumbrie, qui, ayant embrassé

la foi chrétienne en l'an 627, fit d'abord bâtir une église en bois, qu'il reconstruisit ensuite en pierre. Les autres prétendaient, au contraire, que, ce monument ayant été pillé et dévasté par les Danois, puis brûlé par les Normands avec une partie de la ville, le titre de fondateur ne pouvait être accordé qu'à l'archevêque Roger, qui commença à bâtir ce superbe édifice en 1171, et à ses successeurs John le Romagne et William de Melton, qui eut la gloire de le terminer après quarante années de travaux. Ils rappelèrent qu'assurément il fallait comprendre avec eux Robert Percy, lord de Bolton, qui avait fait couper tous ses bois pour les employer à cette construction, et Robert le Vavassour, qui en avait fourni toutes les pierres.

L'archevêque depuis long-temps ne mangeait plus. Il avait écouté avec patience tous leurs longs discours; lorsque enfin il les vit à peu près terminés, il se leva pour dire les grâces; mais, dans le moment où tout le monde s'inclinait pour le saluer, la robe de velours noir du docteur Augustine, son médecin, s'entortilla dans le pied d'une grand croix d'argent qu'on por-

tait devant l'archevêque. La croix était debout dans un coin contre la tapisserie, et la robe la fit tomber de toute sa hauteur sur la tête du docteur Bonners, qui était en face, de l'autre côté de la table. Il jeta un cri perçant.

Tout le monde se précipita vers lui.

— Qu'y a-t-il donc? demanda l'archevêque, qui n'avait rien vu.

— C'est, répondit Cavendish, son écuyer, la croix qui était appuyée contre le mur qui est tombée sur le front du docteur Bonners.

— Sur son front! Est-ce que le sang coule? s'écria Wolsey.

— Oui, répondirent aussitôt plusieurs de ceux qui environnaient le blessé; mais ce ne sera rien: la peau seule est effleurée.

— Ah! dit Wolsey..... — Et il resta immobile, la tête penchée sur sa poitrine, comme s'il fût tombé tout à coup dans une profonde rêverie.

— Malheur à moi! dit-il enfin, malheur à moi! — Et des larmes s'échappèrent de ses yeux. Il les essuya promptement, et se retira aussitôt dans sa chambre à coucher, où personne n'osa le suivre sans y être appelé.

Cependant tous les serviteurs du cardinal étaient extrêmement inquiets du changement et de la pâleur qui avaient paru son visage. Le docteur Bonners surtout insistait vivement pour que Cavendish pénétrât jusqu'à l'archevêque.

Il s'y résolut enfin. Il le trouva agenouillé par terre, et il remarqua que l'abondance de ses larmes avait mouillé le plancher de la chambre.

Wolsey lui fit signe de se retirer et de le laisser; mais ce bon serviteur demeura contre la porte, et ne voulut point obéir. Alors le cardinal l'appela pour l'aider à se relever: car il se sentait, dit-il, d'une extrême faiblesse.

— Hélas! mon cher seigneur, dit Cavendish, qui vous afflige ainsi? et pourquoi éloigner de

vous vos fidèles serviteurs, s'il est en leur pouvoir de vous soulager?

— Je te remercie, Cavendish, reprit le cardinal, en branlant la tête; mais écoute-moi...... Mon pauvre ami, je vais bientôt mourir, j'en ai le pressentiment; et Dieu nous envoie souvent dans sa bonté de tels avertissements, afin que nous ne soyons pas surpris par la mort. La croix d'York est tombée; c'est moi qu'elle représente!

— Eh! qui peut vous faire penser cela? reprit Cavendish avec vivacité. Cette croix est tombée parce qu'on l'a touchée; il n'y a rien de plus simple que cet événement.

— Non! non! reprit Wolsey, cela n'est pas tout simple, ou bien cela n'est que trop vrai!... York est renversé!.... Augustine est mon accusateur; il fait couler le sang de ma propre tête, celui de Bonners, maître de mes facultés et juridictions spirituelles... Ma destinée est accomplie... Cavendish, si tu en doutes, tu le verras. Mon ombre, le souvenir de mon nom seulement

les épouvante; déjà je ne suis plus, et cependant un reste de vie les fait trembler jusque dans le sein de leur victoire. Il faut qu'ils éteignent mon dernier souffle; ils le veulent, ils l'éteindront!

— Oh! non! non! s'écria Cavendish tout ému : le roi vous aime; il vous défendra! Tous vous aiment, continua-t-il avec feu : voyez avec quel empressement on cherche ici à vous en donner les marques les plus certaines.

— Cela est vrai, reprit Wolsey, dont l'esprit commençait à redevenir plus calme, et à qui la présence de Cavendish faisait du bien; c'est le seul sentiment de joie que j'aie ressenti depuis long-temps; mais je m'afflige de n'avoir encore reçu aucune marque de souvenir du jeune comte de Northumberland. Son esprit, sa bonté, ses qualités aimables, me l'avaient toujours fait distinguer avec estime et bienveillance. On dit qu'il aime la solitude. Je sais bien qu'il ne voit personne; mais je crains bien davantage qu'il ne se ressouvienne avec amertume de la cour et d'Anne Boleyn... Pourtant il ne devrait pas me savoir

mauvais gré d'avoir contribué à l'empêcher de prendre pour épouse une telle femme !

Wolsey parlait encore lorsqu'on entendit un grand bruit dans la cour. Cavendish sortit aussitôt pour s'informer, selon le désir du cardinal, de ce qui pouvait y donner lieu.

A peine eut-il fait quelques pas, qu'il rencontra un autre écuyer qui venait en toute hâte pour annoncer l'arrivée du comte de Northumberland.

Tout rempli de joie en entendant ce nom, Cavendish retourna aussitôt pour en avertir l'archevêque.

— Voilà lord Percy lui-même qui vient saluer aussi Sa Grâce! s'écria-t-il du plus loin qu'il aperçut Wolsey.

— Le cher enfant! s'écria le cardinal tout attendri. Cavendish, ne te trompes-tu pas?.....
Ah! je ne l'oublierai jamais! Allons le recevoir, Cavendish.

Il s'avança d'un pas chancelant, et le plus vite qu'il put, vers l'escalier, que Northumberland achevait de monter.

En apercevant l'archevêque qui venait au-devant de lui, lord Percy éprouva tout d'un coup un serrement de cœur inexprimable.

— Il vient à moi ! dit-il.

Il le trouvait si changé, si vieilli, que, sans ses vêtements, il aurait hésité à le reconnaître.

— A lui aussi la vie paraît amère ! dit Northumberland. Elle dévore la surface et grave son passage sur l'écorce de l'homme.

Il se retourna avec inquiétude pour chercher Walshe ; mais il vit qu'il n'était plus auprès de lui.

Cependant Wolsey s'avançait précipitamment vers lui, et, le pressant dans ses bras, il le serra étroitement.

— Soyez le bienvenu, mon cher seigneur! s'écria-t-il; que je suis heureux de vous voir! Mais pourquoi ne m'avoir pas fait prévenir de votre arrivée? Au moins je me serais préparé à vous mieux traiter : car vous devez savoir que ce qui autrefois ne me demandait qu'un seul instant ne peut plus s'exécuter. Mais enfin vous agréerez, j'espère, ma bonne volonté; et si un jour je suis assez heureux pour être rétabli dans ma fortune, je pourrai alors vous témoigner plus dignement toute la joie que je sens de vous recevoir encore dans ma maison.

— Je vous remercie......, prononça Northumberland. — Mais il ne put ajouter aucune autre parole. Cependant il embrassa Wolsey, mais avec une grande anxiété, et ses mains tremblaient visiblement dans celles de l'archevêque.

—Allons, continua Wolsey, en jetant les yeux sur ceux qui environnaient lord Percy, je suis bien aise de voir que vous vous êtes souvenu du conseil que je vous donnai dans votre jeunesse, de garder et d'aimer tous les vieux domestiques de votre père : c'est pour cela, je pense, que

vous en avez amené un si grand nombre avec vous.

— Oui, je les préfère...., répondit Northumberland. — Et Wolsey alla leur prendre les mains en louant leur fidélité et en leur recommandant d'aimer leur jeune maître comme il l'avait toujours fait lui-même.

Et plus Wolsey s'efforçait de témoigner à Northumberland la joie qu'il ressentait de sa venue, et moins Percy se sentait de force pour l'en remercier.

Cependant le cardinal le pria de le suivre dans sa chambre à coucher, où ils se trouvèrent seuls, Cavendish excepté, qui se tenait près de la porte, selon que le devoir de sa charge le lui imposait.

Il y eut un moment de silence.

Wolsey regardait lord Percy avec quelque étonnement, car celui-ci changeait de couleur à tout instant et se sentait de plus en plus troublé.

Néanmoins il se contraignit, et, prenant tout d'un coup sa résolution, il s'approcha, et posant doucement sa main sur le bras de l'archevêque : — Mylord, dit-il d'une voix émue, je vous arrête comme coupable de haute trahison !!!

Wolsey demeura si stupéfait qu'il ne put proférer une parole; ils gardèrent tous deux un morne silence.

— Mais, s'écria à la fin l'archevêque, qui vous porte à faire cela ? et par quelle autorité le faites-vous ?

— Mylord, reprit froidement Northumberland, j'ai une commission qui m'y autorise....., qui m'y force plutôt, continua-t-il à voix basse.

— Où est-elle, cette commission ? Laissez-moi la voir.

— Non, Mylord, je ne le puis.....

— Alors, s'écria Wolsey, je n'obéirai point à votre arrêt.

Comme il achevait de dire ces mots, sir Walshe poussa rudement dans la chambre le docteur Augustine, qu'il venait d'arrêter. — Entre ici, traître, criait-il. — Mais, en apercevant le cardinal dans cette chambre, il se mit à genoux devant lui, et ôta sa toque, qui était enfoncée jusqu'à la moitié de sa figure.

Wolsey pâlit en voyant Walshe : car il le reconnut aussitôt pour être un officiér de la maison du roi, et il comprit qu'il ne pouvait être là sans un ordre exprès.

— Monsieur, s'écria-t-il, levez-vous, je vous prie. Mylord de Northumberland vient de m'arrêter! S'il en a la commission, et que vous soyez avec lui, veuillez me la montrer.

— Mylord, répondit Walshe, s'il plaît à Votre Grâce, il est véritable que j'en ai une; mais nous ne pouvons la laisser voir. On a ajouté sur la feuille où elle est écrite plusieurs instructions que nous ne devons pas laisser connaître.

— Ainsi, s'écria Wolsey en fondant en lar-

mes, tout est fini pour moi!!! On m'ôte même jusqu'au moyen de me défendre, et mes cruels ennemis voient tous leurs vœux accomplis. . . . . C'est bien, Monsieur, continua l'archevêque en tournant le dos au comte de Northumberland : je consens de me rendre à vous, mais non à mylord de Northumberland, qui n'est venu ici que pour jouir de mon malheur........ Quant à vous, je vous reconnais : votre nom est Walshe, et vous êtes l'un des gentilshommes du roi mon maître. Ainsi je ne vous demande plus votre commission; sa volonté me suffit. Je sais parfaitement que le plus élevé des pairs du royaume peut être arrêté par le moindre sujet, si tel est son bon plaisir. C'est pourquoi je vous obéirai sans délai. Commencez donc à mettre vos ordres à exécution. Si je les avais connus, je vous y aurais aidé moi-même; mais enfin je me résigne.

Et après avoir dit ces mots, l'archevêque se tut et s'assit en silence; mais ses larmes continuèrent de couler en abondance.

Cependant lord Percy s'était senti si profondé-

ment blessé du soupçon qu'avait manifesté l'archevêque, et de la croyance où il paraissait être qu'un sentiment de vengeance basse et cruelle eût pu le conduire près de lui, qu'il s'était éloigné sans lui adresser une seule parole de consolation comme il en avait l'intention; mais bientôt un sentiment de compassion le ramena vers lui, et il s'assit à son côté.

Wolsey en fut ému.

— Mylord, s'écria-t-il, je le jure devant Dieu! je suis innocent de tous les crimes que mes ennemis m'imputent, sans aucun doute, pour me faire périr! J'ai commis bien des fautes, je le sais; mais c'est contre Dieu et contre moi-même que je les ai commises, et non contre le roi, que j'ai toujours servi avec une inviolable fidélité. J'ai possédé de grandes richesses, je les ai employées à former de vastes et utiles établissements. J'ai entretenu des correspondances avec les princes étrangers, et j'avais acquis une grande influence dans leurs conseils; mais je m'en suis toujours servi dans l'intérêt du prince et de l'état..... Et maintenant il m'abandonne à la haine

de mes ennemis, et n'hésite pas un seul instant à ajouter foi aux calomnies qu'ils ont accumulées sur ma tête !....... Non, je ne me fais plus d'illusions, je marche à la mort !!! et c'est mon roi qui en frappe le coup ! Ah ! continua Wolsey comme transporté hors de lui-même, que ne puis-je paraître devant lui, que ne puis-je me justifier à la face du ciel et de la terre ! Alors je ne craindrais pas un seul des êtres vivant sous le soleil......... Mais non, il n'en sera pas ainsi : je mourrai sans défense au fond d'une obscure prison, dans quelque noir cachot !... Pas un ami ne m'est donc resté fidèle ! pas une seule voix ne s'est élevée en ma faveur !

— Des amis ! reprit Northumberland, mais c'est un vain mot, un beau son qui s'évanouit dans l'air, un sable mouvant sur lequel il faut bien se garder de se reposer. . . . .
La moitié du genre humain est trop frivole, l'autre trop égoïste, pour qu'on y puisse jamais compter.

— Ainsi vous-même ne ressentez aucune pitié pour moi ? dit Wolsey en le regardant.

— Ah! reprit lord Percy, que vous êtes injuste! Dieu m'est témoin de la peine que j'ai éprouvée en paraissant devant vous. Mais dites, qui suis-je pour arrêter l'orage qui gronde et la foudre qui brise? Ne m'a-t-elle pas brisé aussi?..

Après que deux longues journées se furent écoulées, pendant lesquelles l'archevêque demeura privé de toute communication avec ceux qui l'entouraient, Northumberland vint enfin l'avertir que tout était préparé pour son voyage et qu'il était temps de partir.

— Hélas! où me menez-vous? s'écria Wolsey, à qui ce départ semblait le premier pas vers la mort.

Dans cet instant fatal il lui semblait qu'il s'attachait en esprit à chaque pierre, à chaque site de ce lieu qu'il avait regardé jusque là comme le plus triste exil.

— Ne pas pouvoir mourir en paix! s'écria-t-il douloureusement....... Où me menez-vous, lord Percy?

— Je ne puis vous accompagner......, dit péniblement Northumberland, qui s'était efforcé, les jours précédents, de lui faire envisager son sort avec moins de terreur; mais je sais que sir Walshe a ordre de vous remettre à Sheffield-Park, entre les mains de mon beau-père, le comte de Shrewsbury, et vous ne devez pas douter qu'il ne s'empresse de faire tout ce qui dépendra de lui pour vous bien traiter........ Ce soir vous coucherez à Pomfret.

— Au château? s'écria Wolsey.

—Non, non, reprit lord Percy; rassurez-vous: à l'abbaye, j'en suis certain, je vous le jure! C'est moi-même qui ai envoyé l'ordre de vous y recevoir.... Ah! mon père!.... dit lord Percy, qui se sentait de plus en plus ému (et il se mit à genoux devant l'archevêque), je vais vous quitter! Que Dieu vous accompagne; mais auparavant donnez-moi votre bénédiction!!! J'en ai besoin, car je n'ai point oublié le soin que vous avez pris de moi dans mon enfance!!!

— Mon cher fils, dit l'archevêque, que le Sei-

gneur tout-puissant, le Dieu d'Israel et de Jacob, vous bénisse!...... Nous ne nous reverrons plus qu'en lui....

Et comme l'archevêque étendait sa main sur la tête de Percy, et qu'il se penchait affectueusement vers lui, Walshe entra, suivi de plusieurs hommes armés, et l'on entendit des cris sourds et des gémissements étouffés.

—Qu'est-ce donc? s'écria l'archevêque effrayé.

— Rien, Mylord, reprit Walshe d'un ton impérieux. Comme vous ne pouvez emmener que quatre de vos gens, j'ai craint que les autres ne fissent trop de bruit à votre départ : c'est pourquoi je viens de les faire enfermer dans la chapelle.

— Monsieur, s'écria Wolsey indigné, je ne sortirai point d'ici que je n'aie vu mes bons serviteurs. Vous agissez envers moi avec une cruauté qui sans doute ne vous a pas été commandée... Mylord de Northumberland, je vous en conjure, puisque vous avez saisi pour le roi le peu que je possédais d'argent, et que je ne puis rien leur

donner, laissez-moi au moins les remercier, et pleurer avec eux!

— Nous avions pensé que cela vous ferait de la peine de les voir s'affliger, reprit Northumberland : c'est pourquoi nous avions voulu vous épargner ce chagrin.... Mais on va les amener.

Aussitôt que la porte de la chapelle fut ouverte, ils se précipitèrent en foule autour de Wolsey, dont ils baisaient les mains et les vêtements.

— Mes enfants, leur dit Wolsey, ne pleurez point... Nous nous reverrons bientôt....., je l'espère.... Mylord de Northumberland, je vous les recommande! Vous en prendrez soin, j'en suis assuré....

Alors il se hâta de descendre, car il sentait son courage prêt à l'abandonner. A chaque marche qui fuyait sous ses pieds, son angoisse redoublait; et quand il fut parvenu dans la grande cour, il tourna encore un moment les yeux vers ces hau-

tes et noires murailles qu'il abandonnait, puis s'élança sur la mule qui lui était destinée. Cavendish le suivit avec son aumônier et deux de ses valets. Mais une peine nouvelle attendait Wolsey, déjà brisé de douleur : car à peine eut-on ouvert la porte extérieure du château, qu'il aperçut au dehors une foule de gentilshommes de la province, que Walshe avait requis au nom du roi de venir assurer l'enlèvement de l'archevêque : car tout le peuple était en mouvement, et plus de trois mille hommes se pressaient sur la route, dans la plaine, et jusque sur les bords des fossés du château, autour desquels ils s'étaient rassemblés en apprenant son arrestation. Ils ne pouvaient s'opposer à son départ ; mais ils le suivirent pendant plusieurs lieues, criant sans cesse : Dieu sauve Sa Grâce! et périssent ses ennemis qui nous l'enlèvent ! Et ils regardaient d'un mauvais œil la noblesse qui l'environnait, sans réfléchir que, tout en sentant la nécessité d'obéir au roi, les seigneurs étaient aussi profondément mécontents qu'eux-mêmes, et qu'ils accusaient à leur tour le comte de Northumberland d'avoir secondé Walshe dans cette entreprise.

Pendant la route ils ne cessèrent de témoigner les plus grands égards à leur archevêque, et ils ne le quittèrent qu'après l'avoir vu remettre entre les mains du comte de Shrewsbury, dont le château était situé sur les confins du Yorkshire ; à peu de distance de la ville de Doncaster.

VI.

Cependant une grande agitation régnait au cœur du royaume, à la cour, dans tous les esprits. La nouvelle faveur du nouveau favori; le mécontentement toujours croissant, mais de plus en plus comprimé, des partisans de la reine; l'humeur inquiète et remuante de ceux qui embrassaient dans l'ombre les nouvelles opinions religieuses; l'incertitude des événements; de nouvelles craintes, de nouvelles espérances, semblaient avoir communiqué aux intrigants et aux ambitieux de tous les degrés une hardiesse et une activité jusque alors inconnues.

Délivré du joug qu'avait su lui imposer si long-temps un homme tout à la fois souple et habile, Henri VIII avait enfin rencontré l'âme vile et abjecte qui devait l'aider à déployer plus tard toute la férocité de son caractère. Déjà il ne pouvait plus s'en séparer, et Cromwell, flattant soigneusement chacune de ses passions, lui répétait sans cesse : « Vous plaire et vous obéir, voilà le seul but où tout doit tendre ou succomber. »

Chaque jour, par ses soins intéressés, on portait à la chambre des communes de nouvelles plaintes contre le clergé. Le temps était venu, disait-on, de partager entre les véritables pauvres les trésors qu'il avait accumulés, et de détruire les abus qu'il faisait de son pouvoir. Ces accusations, jointes aux plus noires calomnies, dont les sources demeuraient toujours cachées, étaient habilement semées parmi le peuple, circulaient de bouche en bouche, et servaient merveilleusement à irriter cette masse toujours ignorante et toujours stupide, tandis que dans la chambre haute rien n'était épargné pour s'assurer les suffrages des membres les plus influents qui y siégeaient.

Croyant donc avoir paré à tout, Henri VIII et son favori jugèrent qu'il fallait porter les premiers coups; et, pendant que le procureur général recevait l'ordre de porter à la cour du banc du roi une accusation qui comprenait tous les ecclésiastiques du royaume, comme devenus passibles des peines portées aux statuts de ***Præmunire***, on envoya au parlement une loi et une adresse, afin que d'abord il fût interdit à tout évêque de payer au siége de Rome les annates; ensuite que leur corps ne pût dorénavant publier ni exécuter aucune de ses constitutions sans la coopération de l'autorité royale; et enfin que toutes celles qui avaient été en usage jusque là fussent examinées de nouveau par un comité dont les membres seraient choisis et nommés par le roi, afin de les abolir s'il venait à le juger convenable.

Ces mesures excitèrent d'abord des murmures universels; mais on ne tarda guère à s'apercevoir que ces murmures seraient sans danger : car déjà il n'était plus douteux que le parlement ne cédât aux moindres volontés du roi. La crainte que ce prince inspirait, et les menaces qu'il ne cessait

de faire, croissant dans tous les esprits, lui répondaient de la docilité de ceux que l'avarice n'avait pu corrompre.

Henri, triomphant, s'applaudissait de ses succès. Cependant la courageuse fermeté d'un seul homme en empoisonnait pour lui toutes les jouissances: car, depuis que le roi parlait hautement de faire prononcer son divorce, n'importe par quelle voie, Morus se tenait à l'écart, et ne se rendait plus à la cour que lorsque le roi le faisait appeler ou que les devoirs de sa charge l'y obligeaient formellement. Henri VIII en ressentait au fond de l'âme un extrême déplaisir; et l'air triste, le maintien froid et réservé du lord-chancelier, le plaçaient en sa présence dans un état de gêne continuelle.

Quoi! se disait-il en lui-même, tout va au gré de mes désirs, et le blâme intérieur de cet homme vient seul me troubler sans cesse! Il faudra bien qu'il cède! s'écriait-il alors dans sa colère; je saurai l'y forcer!

Mais, lorsque Morus reparaissait devant lui, il

écoutait le rapport des affaires qu'il avait à lui soumettre, ne savait plus que lui dire, et n'osait pas même prononcer devant lui le nom d'Anne Boleyn. Ce jour cependant il avait fait venir Cromwell de très grand matin, et il paraissait d'une joie excessive; il riait aux éclats; puis, reprenant tout à coup son sérieux, il s'écria, en frappant sur la tête d'un superbe lévrier qui tenait son muffle noir allongé sur ses deux genoux :

— Tu verras, Cromwell, quel bon effet cela produira sur le peuple : car il ne faut pas se dissimuler que Morus est un homme d'un mérite si éclatant, que tout mon royaume a les yeux attachés sur sa conduite.

— Oh! dit Cromwell, à qui cette opinion si juste du roi déplaisait souverainement, je ne crois pas qu'il en soit tout-à-fait ainsi que vient de le dire Votre Majesté.

— Si fait, si fait, reprit le roi, et c'est pourquoi je m'applaudis tant de l'expédient qui m'est venu cette nuit dans l'esprit!... Car comment

veux-tu qu'après qu'il aura été lire lui-même en plein parlement les décisions des universités en ma faveur, on puisse croire qu'il n'approuve pas le divorce? Et il est de toute nécessité, ajouta-t-il, de balancer par là l'effet fâcheux que produit la publication de la bulle.

— Bah! cette bulle, dit Cromwell, n'est autre qu'un chiffon de papier!... Le pape défend à tout ecclésiastique de célébrer votre mariage avant que le procès de la reine ne soit jugé: épousez mylady Anne demain!

— Demain! dit le roi.

Et dans ce moment on tira la portière de soie écarlate qui tombait en larges plis sur l'entrée de l'appartement royal, et sir Thomas Morus parut.

Le roi s'arrêta surpris; ses doigts demeurèrent entre les anneaux de la chaîne d'or qui pendait au cou de Cromwell, et qu'il faisait jouer familièrement sur la poitrine de cet homme de bas étage, assis maintenant à côté de lui.

— Ah! c'est vous, sir Morus, dit Henri VIII, affectant un air d'aisance qu'il n'avait pas: vous êtes toujours le bien-venu ici. . . . . Je crois que voilà un de vos amis, ajouta-t-il en désignant Cromwell.

Morus ne répondit rien; il s'inclina seulement à la parole du roi.

— Oui, oui, vous vous entendrez très bien ensemble, poursuivit le roi, sans paraître remarquer qu'il ne répondait pas. N'est-ce pas, Cromwell?

— Je l'espère, reprit Cromwell en jetant son regard oblique sur les objets environnants. — Car il ne pouvait supporter l'œil pénétrant de Morus, qu'il craignait et détestait ouvertement; et depuis qu'il pensait que Morus lui était devenu inutile, il avait cessé de l'accabler de ses visites, et de le solliciter continuellement, comme il le faisait autrefois.

— Enfin, beau Sire, dit Henri, toujours badinant, que nous voulez-vous?

— Entretenir Votre Majesté seule pendant quelque minutes, répondit Morus.

— Cela est juste, dit le roi, et vous savez que nous vous accordons toujours ce que vous désirez.

Et il fit un signe à Cromwell, qui sortit aussitôt, la rage dans le cœur de l'accueil que le roi faisait toujours à Morus.

Si jamais je m'élève..., murmura-t-il dans son cœur, Morus, tu me connaîtras!

— Qu'y a-t-il donc, Morus? dit le roi. — Et il le fixa avec un signe d'impatience.

— Votre Majesté, reprit Morus, m'a envoyé ce matin l'ordre de me rendre à la chambre des communes pour y porter les décisions des universités..... Jusqu'ici je n'avais pas voulu lui en parler; mais aujourd'hui, au moment de donner une telle authenticité à ces pièces, je crois devoir faire connaître à Votre Majesté qu'elles ont été extorquées par force, et qu'elles

sont loin d'être régulières : un grand nombre de signatures y manquent ; d'autres ont été contrefaites.

— Contrefaites ! reprit le roi avec aigreur. Qui vous l'a dit ?

— J'en suis certain, reprit sir Thomas avec beaucoup de sang-froid et du ton le plus calme, et j'ai pensé que je devais en avertir le roi avant de lui demander la permission de me retirer....

— Vous retirer !!! dit Henri VIII.

— J'avais déjà prié, continua Morus, le duc de Norfolk d'exprimer à Votre Majesté combien il m'était pénible de quitter son service, et de me trouver obligé de cesser de remplir la charge dont elle avait eu la bonté de m'honorer...... Mais ma mauvaise santé ne me permet pas de la garder plus long-temps... — Et il se tut.

Le roi demeura stupéfait ; mais la surprise fit bientôt place à un extrême dépit : car il vit par-

faitement pourquoi Morus se retirait, et il sentit qu'il n'y avait plus rien à attendre d'un homme si ferme, et si inaccessible à la crainte comme à l'intérêt.

C'est pourquoi il dissimula, et ne lui témoigna aucune colère.

— Je suis fâché, dit-il froidement, que vous me quittiez : car vous étiez celui de mes serviteurs que j'estimais et que j'affectionnais le plus... Mais enfin, puisque vous le voulez, je vous permets de le faire. Je me souviendrai toujours des services que vous m'avez rendus, et soyez assuré que ce que vous me demanderez vous sera toujours accordé.

Morus ne répondit rien ; mais des larmes vinrent dans ses yeux : car il aimait sincèrement le roi, et il aurait tout sacrifié pour le retirer de la malheureuse passion qui l'entraînait, et du désordre où il vivait.

— Vous pleurez, Morus, dit le roi.... Si cela vous fait de la peine, pourquoi me quittez-vous?

— Parce que je ne puis faire autrement.

— Comme vous voudrez, dit sèchement le roi ; je ne force personne de rester à mon service. Peut-être un jour vous repentirez-vous de m'avoir quitté...... Vous êtes donc riche maintenant?

— Votre Majesté sait bien le contraire, reprit Morus. En cessant de toucher le revenu de la place que j'occupais, je ne sais s'il me restera de quoi subvenir honorablement aux besoins de mes enfants. Dans le temps où je remplissais dans le barreau un emploi lucratif, j'ai fait quelques économies dont j'achetai le peu de terre que je possède actuellement ; mais lorsque Votre Majesté m'appela à son service, je fus naturellement obligé de quitter cet emploi, et depuis lors je n'ai plus rien épargné.

— Comment! dit le roi, il ne vous reste rien du produit de vos charges?

— Pas cent écus d'or, répondit sir Thomas.

— Morus, dit le roi pensif, vous êtes un honnête homme.

— Je travaille à le devenir, Sire.

— Je suis fâché que vous me quittiez. . . . . Pourquoi n'approuvez-vous pas mon mariage?

— Parce que, Sire, vous ne pouvez avoir deux femmes en même temps.

— Sortez! dit Henri VIII. . . . .
. . . .

Et Cromwell retrouva le roi dans une agitation impossible à décrire.

— Je le regrette! je le regrette! disait-il. . . . Quel tort cela va me faire!.... un homme de ce mérite!.... Personne n'en doutera. J'ai eu tort de l'envoyer au parlement : c'était clair qu'il me refuserait.

— Que veut-il dire? pensait en lui-même Cromwell, surpris, inquiet.

— Cromwell, dit le roi..., il me quitte.

— Qui ?

— Morus.

— Morus! s'écria Cromwell, qui eut peine à dissimuler sa joie. Eh! n'est-ce que cela qui vous trouble?.... C'est un bonheur plutôt! L'hypocrite se démasque enfin lui-même, car depuis long-temps le bonheur de son souverain seigneur était ce dont il se souciait le moins.

— Tu te trompes, Cromwell : il m'aimait sincèrement.

— Ah! s'écria Cromwell, voilà comment la bonté du cœur de Votre Majesté s'oppose sans cesse à ses propres intérêts. Sir Thomas Morus n'a jamais perdu une occasion de soutenir les ridicules prétentions de la reine Catherine; moi-même, je l'ai entendu s'écrier tout haut, en présence des légats rassemblés pour la juger : Puisse la reine triompher de tous ses ennemis!... L'aurait-il fait s'il n'eût compté, j'oserai dire, sur la

faiblesse de Votre Majesté?. . . . Ainsi que me le disait l'illustre Machiavel, il est toujours plus sûr pour un prince de se faire craindre que de se faire aimer : car l'amour ne retient les hommes que par ce très faible lien qu'ils nomment reconnaissance, tandis que celui de la crainte ne saurait presque être rompu.

— Où donc ce fils de foulon a-t-il connu Machiavel! dit sans pitié Henri VIII. Vraiment, continua-t-il avec ce sourire ironique qui lui était familier, et ce ton hautain et dédaigneux dont il se plaisait souvent à écraser ceux qui se croyaient en possession de sa faveur, je ne savais pas que vous eussiez étudié la politique sous Machiavel!

— Je l'ai connu en Italie, reprit Cromwell, profondément humilié. — Car le souvenir de la bassesse de son origine était un supplice continuel pour l'âme de ce parvenu; néanmoins, sans laisser paraître sur son visage la moindre émotion, il continua son discours :

— Souvent, dit-il, nous nous promenions en-

semble dans les jardins du palais Oricellari, qu'il fréquentait habituellement, et où un grand nombre de jeunes gens des familles les plus distinguées de la ville s'empressaient de venir recueillir les paroles de cet homme célèbre. Il eut la bonté de me remarquer au milieu d'eux, et me prit dans une affection particulière. Quelquefois il parlait successivement de tous les princes de l'Europe ; mais en prononçant le nom de Votre Majesté il ne pouvait taire son admiration pour elle. « Je ne connais, disait-il, aucun prince de nos jours qui puisse lui être comparé, tant pour le courage que pour la haute capacité. »

— J'en suis flatté, reprit le roi : car c'était un homme d'une grande finesse et d'un jugement supérieur.

Et la vanité de Henri satisfaite ramena sur son front un air de contentement qui n'échappa point au rusé menteur : car il n'y avait de véritable dans le récit qu'il venait de faire à Henri VIII que d'avoir rencontré une fois le secrétaire florentin, non point dans sa société naturelle,

ainsi qu'il voulait l'insinuer au roi, mais bien dans un cabaret où Machiavel, dont les goûts n'étaient pas toujours très relevés, allait voir jouer aux boules les gens du bas peuple pour oublier l'ennui qui le dévorait au fond de sa maison de campagne, lorsqu'il fut sorti des affaires.

— Ces jardins du palais Oricellari ont une grande réputation, dit nonchalamment Henri VIII après un assez long silence.

— Très grande et très juste, reprit Cromwell avec empressement, depuis qu'ils ont été embellis par le fameux Alberti, celui qui ramena en Europe le goût de la belle et pure architecture grecque. Le célèbre Bernard Ruccellaï, à qui ils appartiennent, y a rassemblé en outre une grande quantité de fragments précieux de l'antiquité.

Cromwell s'arrêta : il crut que le roi allait parler; mais, voyant qu'il ne disait rien, il reprit :

— Votre Majesté a dû voir, au commence-

ment du livre de Machiavel sur l'art de la guerre, le portrait et les éloges qu'il fait du jeune comte Ruccellaï, le même auquel il a dédié ses discours sur Tite-Live.

— C'est possible, dit Henri VIII. — Il tourna la tête et bâilla à moitié.

Cromwell se tut donc, et chercha dans son esprit un autre sujet de conversation, regrettant que celui-là fût déjà et si vite épuisé.

VII.

Après avoir quitté le roi, sir Thomas Morus était sorti du palais et était revenu sur le bord de la Tamise, car il voulait s'en retourner aussitôt à sa maison de Chelsea.

En descendant dans sa barge, qui l'attendait au-dessus du pont de Westminster, il vit que la foule demeurait sur le quai pour regarder cette barge qui brillait, aux rayons du soleil, de tout son éclat, car elle était digne du haut rang de celui à qui elle appartenait. Huit rameurs ha-

billés uniformément la dirigeaient avec dextérité; un large pavillon entièrement doublé de soie de couleur pourpre en protégeait l'intérieur contre les injures de l'air; des tapis de longue pluche de laine s'étendaient dans le fond, où un grand nombre de personnes pouvaient prendre place sur des siéges commodes et spacieux, tout environnés de coussins de velours. L'extérieur n'en était pas moins recherché : l'ivoire et les petits filets d'or dont la poupe était incrustée lui donnaient l'apparence d'être enveloppée d'un réseau délicat dont chaque maille semblait étincelante. Le ciel était calme et pur, et une multitude de petits bateaux peints en vert voguaient rapidement sur la rivière, au moyen de leurs voiles légères d'un blanc éclatant : car c'était un jour de fête, et ils étaient remplis de bourgeois de la Cité qui abandonnaient la ville pour aller jouir de l'air vivifiant de la campagne, et se délasser de leurs travaux ordinaires sur les pelouses vertes et fleuries de Richmond, de Twickenham ou de Greenwich. Revêtues de leurs plus beaux habits de laine et de soie, les femmes agitaient leurs mouchoirs ou chantaient pour amuser leurs enfants, tandis que des groupes de matelots

de divers costumes et de différentes nations se livraient à des jeux bruyants, ou écoutaient, rangés en cercle autour de lui, les récits du plus âgé d'entre eux, qui leur redisait longuement les expéditions qu'il avait entreprises ou les naufrages auxquels il avait échappé. . . . .

. . . .

— Aujourd'hui, ce peuple est heureux ! pensa Morus, attristé du contraste de leur joie et de l'oppression intérieure qu'il ressentait : puissé-je rentrer comme eux dans une paisible obscurité ; retrouver ma barque de bois ; assis sur la natte de paille qui en couvre le fond, ramer à mon tour sans craindre le lendemain ;............ être toujours sûr de revoir ma Marguerite et mes autres enfants s'avancer sur le bord pour me recevoir joyeux ; les entendre me dire : Voici notre père.........! Mais pourquoi toutes ces craintes ? reprit Morus en passant sa main sur son front comme pour écarter une idée pénible et douloureuse. Dieu est au ciel ; et n'ai-je point éprouvé aujourd'hui même sa divine protection ? Le roi m'a reçu mieux que je ne l'espérais ; il n'a pas du moins laissé percer toute sa colère. . . . .

Peut-être n'en sera-t-elle que plus terrible!!! N'importe, la volonté du Seigneur soit faite ! Rien ne peut arriver sur la terre sans sa permission ; je m'abandonne à lui ; et lorsque l'homme, sa créature, se jette entre ses bras, il ne se retirera pas pour le laisser tomber. . . . .
. . . .

Cependant la marée commencait à se faire sentir, et les flots de la mer, refluant dans le large lit du fleuve, s'étendirent bientôt sur les plages environnantes. Entraînée par les flots, la barge qui portait Morus n'exigea plus d'autres soins qu'une légère attention pour être gouvernée... Les matelots, fatigués, posèrent leurs rames, devenues presque inutiles, tandis que leurs yeux voyaient fuir rapidement ces bords charmants de la Tamise, tout couverts de bois, de prairies, de maisons de campagne, et de délicieux jardins dont les gazons verdoyants viennent mourir sous ces mêmes eaux qui réfléchissent dans leur profondeur les vives couleurs des fleurs et des fruits qui y croissent en abondance.

— Mylord, dit l'un des matelots en se tour-

nant vers sir Thomas, nous voici devant Seat-Houses-Gardens; nous passons devant le village de Nime-Elms.

Mais Morus ne l'entendit pas ; il paraissait absorbé dans sa propre réflexion.

Ses gens furent étonnés: car ordinairement il causait avec eux quand il était seul dans sa barque, et les interrogeait sur ce qui pouvait les intéresser, sir Thomas Morus pensant que c'était pour lui un devoir de maître et de chrétien de prendre un soin particulier non seulement de leur corps, mais aussi de leur âme, en éclairant leurs esprits par de bons conseils ou de sages exhortations.

Ils furent donc surpris du silence qu'il gardait, et, comme ils l'aimaient comme leur père, ils craignirent que quelque malheur, qu'ils ne pouvaient deviner, ne lui fût arrivé.

— Voici la petite pointe du clocher de Chelsea, dit le pilote, en l'observant d'un œil inquiet.

— Mylord, voici Chelsea, reprirent-ils tous ensemble.

Cette fois Morus les entendit.

— Bien, mes enfants, dit-il. Vous aborderez au bas du chemin creux.

Car sir Thomas pensa que c'était l'heure de l'office du soir, et que, sa famille étant sûrement dans l'église paroissiale, il ramènerait ses enfants avec lui. Il descendit donc à terre, et, ayant commandé à ses matelots de l'attendre, il monta lentement la grève par un chemin rocailleux, au-delà duquel il rencontra une bonne vieille paysanne qui conduisait plusieurs vaches à la rivière. En voyant sir Thomas, un air de satisfaction se répandit sur ses traits hâlés et racornis par les années et les travaux. Elle s'arrêta pour le saluer à sa manière.

—Mon bon seigneur, dit-elle, je suis bien aise de vous voir..... Nous prions tous les jours le Seigneur pour qu'il vous conserve....... Car, depuis que vous habitez le pays, tout nous réussit;

nous n'avons pas perdu un seul veau ni fait une mauvaise récolte depuis que vous nous avez fait rebâtir notre grange après cet incendie qui la brûla en même temps que la vôtre ; et ce que nous disions l'autre jour entre nous autres, c'est qu'il faut que vous soyez bien riche pour pouvoir faire tant d'heureux autour de vous.

— Est-elle solide au moins cette grange ? dit Morus, qui ne put s'empêcher de sourire à l'idée des richesses que le peuple lui supposait.

— Oh ! pour cela, oui, reprit la bonne femme; elle est en bonne pierre, bien plus solide qu'auparavant. Elle durera plus long-temps que nous.

Ayant répondu ces mots, elle s'éloigna : car elle vit que sir Thomas ne voulait pas s'arrêter plus longuement, et que les vaches se détournaient de leur chemin pour aller tondre les prés environnants. . . . .

. . . .

— Voilà le bon seigneur qui vient, dirent à

demi-voix les enfants du village, en se poussant du coude. — Car on les faisait taire quand ils criaient haut. La foule qui se tenait à genoux au-dehors sur le parvis de l'église, trop petite pour contenir, les jours de fêtes, tous les habitants, s'ouvrit respectueusement, et sir Thomas pénétra dans l'église jusqu'au banc réservé où sa famille était rassemblée.

Il resta debout auprès : car l'office était prêt de finir, et il ne voulait pas qu'on ouvrît la porte du banc, dans la crainte de faire du bruit ; mais Marguerite s'aperçut bientôt de l'arrivée de son père : car elle entendit sa voix se mêler à celle des autres fidèles qui chantaient les louanges de Dieu. Son cœur en fut tout ému, et elle regarda autour d'elle pour l'apercevoir.

— Roper, dit-elle aussitôt, mon père est ici : donnez-lui donc votre place.

Mais sir Thomas lui fit signe de se tenir tranquille; et, lorsque l'office fut achevé, et que les prêtres eurent quitté l'autel, Morus s'avança, et, ouvrant lui-même la porte du banc où était as-

sise lady Morus, il lui présenta la main pour en sortir, en lui disant :

— Madame, mylord est parti. — Cette femme, aussi désagréable que commune, leva ses yeux stupides sur son mari.

— Que voulez-vous dire? reprit-elle avec humeur. — Car elle prenait toujours en mauvaise part les plaisanteries que Morus aimait à lui faire, et c'était ordinairement un des gentilshommes de son mari qui venait ouvrir son banc, en disant : Madame, mylord est parti.

— Venez toujours, reprit Morus avec une douceur inexprimable : je vous expliquerai de quelle manière mylord est parti.

Lady Morus le suivit, non toutefois sans murmurer entre ses dents de cette sortie inaccoutumée; et, lorsqu'ils eurent traversé la foule, et que Morus eut achevé de rendre toutes les salutations dont on l'accablait, il appela Marguerite plus près de lui.

— Ecoute, chère enfant, dit-il. Voici ta mère qui ne comprend pas comment mylord est parti. Explique-lui que je l'ai reconduit ce matin à Londres, où je l'ai laissé pour toujours; en un mot, que je ne suis plus lord chancelier, et que j'ai remis ma charge entre les mains du roi. . . . Comprends-tu mieux à présent, ma bonne Alice? ajouta-t-il en se retournant vers sa femme.

Marguerite, en entendant ces paroles, regarda son père avec effroi : car elle comprit qu'il y avait quelque chose qu'elle ne savait pas, et son esprit juste et pénétrant en fut alarmé; mais lady Morus entra dans une colère épouvantable.

— Qu'est-ce que cela veut dire, s'écria-t-elle, et qu'avez-vous fait là? Quelques scrupules encore, n'est-ce pas? Votre conscience nous asseoira tous dans la cendre. Ne vaut-il donc pas mieux gouverner que d'être gouverné? Nous sommes dix fois plus pauvres que nous ne l'étions autrefois, et voilà que vous allez achever de nous dépouiller.

— Ma chère amie, dit sir Thomas sans s'é-

mouvoir, je ne crois pas pouvoir vous dépouiller..., puisque, lorsque je vous épousai, vous ne m'apportâtes d'autre dot que vos vertus et les qualités de votre cœur : or, de cette dot-là, j'espère bien ne vous en voir jamais privée par qui que ce soit au monde, encore moins par moi.

— Au moins, s'écria lady Morus au travers de ses cris et de ses larmes, j'étais belle et jeune..., et ce qui est certain, c'est que j'aurais facilement trouvé un mari plus intéressé à ses propres affaires, et qui eût mieux profité de ses talents et de la faveur du roi.

En l'entendant s'exprimer ainsi, Marguerite ne put retenir un geste d'indignation : car elle adorait son père, et elle ne pouvait supporter les manières communes et les inclinations intéressées de sa belle-mère.

Cette femme, d'un esprit étroit, et pleine de vanité, était parvenue, chose singulière, à force de soins et de flatteries, à captiver l'estime de Morus dans un temps où, ayant eu le malheur de

perdre sa première femme, il voyait avec chagrin ses filles privées des bons exemples et des soins d'une mère. Il avait donc cru ne pouvoir mieux la remplacer qu'en choisissant pour épouse une femme veuve, d'un âge déjà mûr, et dont la beauté, si elle avait existé, était plus qu'effacée, et ne pouvait plus être, à ce qu'il pensait du moins, un sujet de prétention ou de distraction. Mais malheureusement lady Morus se trouva faire partie de ces êtres indifférents et égoïstes qui ne sentent que ce qui touche à eux-mêmes, ne comptent que leur propre intérêt, et ne craignent que ce qui peut les priver d'une position sociale plus agréable ou plus élevée à laquelle ils ont été assez heureux pour parvenir. Aussi ne pouvait-elle supporter la seule pensée d'être privée des honneurs que l'on avait coutume de rendre à la femme du lord chancelier. Elle ne réfléchit pas un instant au chagrin que pouvait éprouver son mari, ni aux raisons qui l'avaient déterminé à renoncer à cette charge. Elle avait entrevu seulement, et d'un seul coup-d'œil, par la connaissance qu'elle avait de son extrême délicatesse, que c'était sa conscience qui en était la cause première, et cette pensée même ne servait qu'à

l'irriter davantage : car elle se disait que cette cause aurait pu être évitée.

Elle continuait donc à jeter des cris perçants, sans vouloir rien écouter de ce que lui disait Morus. Enfin, désespérant de s'en faire entendre, il prit le parti de la railler sur ses étranges manières.

— Mes filles, s'écria-t-il en appelant Elisabeth et Cécile, ses deux autres enfants, venez déshabiller votre mère : car il y a probablement quelque chose qui la blesse dans ses vêtements, et qui l'oblige de crier ainsi.

Quand cette sotte femme vit que son mari prenait ce ton de raillerie, elle se tut à l'instant ; mais, pleine de colère et de dépit, elle alla s'asseoir dans un coin de la barge, sans vouloir regarder personne autour d'elle.

Alors Marguerite prit place près de son père ; elle se pencha vers lui, et, saisissant sa main, elle y colla ses lèvres, sans pouvoir parler : car son cœur était plein, et son âme seule interrogeait en silence celle de son père chéri.

Douée d'une surabondance extraordinaire de vie et de sentiments, Marguerite faisait le bien avec enthousiasme, et repoussait le mal, là où elle le rencontrait, avec une inflexibilité qui approchait de la dureté. Belle au-delà de toute expression, jamais sa beauté ne fut le sujet d'une de ses pensées. Homme par inclination, elle sentait sans cesse et supportait avec impatience, et presque sans vouloir s'y plier, le désavantage de la faiblesse et des convenances que lui imposait son sexe. Elle possédait toutes les grandes qualités de son père, mais non cette gaîté douce et cette résignation admirable, fruits du long exercice d'une vertu consommée. Le pauvre était toujours assuré de trouver en elle un serviteur fidèle et empressé; l'affligé, un consolateur plein d'éloquence et de sensibilité; l'homme vain et présomptueux, un froid mépris ou une piquante ironie, qui lui dérobait entièrement la connaissance de son caractère, plein de droiture et de simplicité. A peine sortie de l'enfance, Marguerite se sentit parvenue à l'âge mur. La justesse et l'élévation de son jugement, une discrétion à toute épreuve, réunie à cette finesse et à ce tact exquis qui distinguent les femmes, l'avaient rendue digne d'ê-

tre l'amie la plus intime et la plus sûre de son père, dont elle faisait toute la joie et tout le bonheur.

Elevée par lui-même avec un soin extrême, toutes les sciences lui étaient familières, et plusieurs ouvrages écrits par elle en grec et en latin, d'une grande pureté, sont parvenus jusqu'à nous.

—Ma fille, dit Morus, pourquoi t'affliger pour moi, puisque tu me restes?

—Mon père, dit Marguerite en attachant sur lui ses beaux yeux noirs, il y a d'autres choses que je ne sais pas. Pourquoi me les cachez-vous?

— Non, rien, ma fille chérie.... Ton père est vieux; il a besoin de ne plus te quitter, de te voir toujours, jusqu'à ce que le seigneur le rappelle à lui.

Mais sir Thomas se repentit aussitôt de ce qu'il venait de dire : car il vit que les yeux de Mar-

guerite se remplissaient de larmes, et il craignait d'exciter en elle une sensibilité qu'il avait toujours inutilement tenté de modérer.

— Mon père, reprit-elle, comme vous voudrez; je ne demande plus rien.

— Au contraire, tu sauras tout, chère fille.... Dieu nous a bénis : ainsi sois rassurée.... Et regarde comme notre jardin est vert et semble frais de cet endroit-ci.

En effet, on commençait à apercevoir la terrasse de leur maison de Chelsea, et bientôt ils se trouvèrent en face de la petite porte verte qui s'ouvrait en bas pour descendre sur la rivière.

Alors un des gens de sir Thomas, ayant pris un gros sifflet d'argent qui pendait à sa ceinture, en tira plusieurs sons aigus pour avertir ceux de la maison de venir ouvrir à leur maître.

Cependant personne ne paraissait, et la famille commençait à s'en étonner, lorsque enfin on aperçut quelque chose de court et d'informe qui s'a-

vançait par bonds irréguliers, en brisant les arbustes ou en renversant les pots de fleurs qui se rencontraient sur son passage.

— Ah! s'écria sir Thomas, voilà mon fou qui fait des siennes, et qui gâte tout mon jardin.

— Henri Pattison! s'écrièrent toutes les filles de Morus en riant.

— Lui-même, dit sir Thomas.

Et dans ce moment le petit fou, couvert d'un habit écarlate tout chamarré de clinquants dorés, entr'ouvrit la porte, et laissa passer sa tête large et aplatie, en faisant mille grimaces, accompagnées de rires bruyants et de cris sauvages, qu'il s'efforçait de rendre agréables pour exprimer le contentement qu'il éprouvait de revoir son maître.

— Eh bien! quelles nouvelles apportes-tu? dit Morus en le regardant.

— Maître, dit le fou, en ouvrant une bouche

si large quelle aurait été mieux appropriée au service d'un géant qu'à celui d'un nain, père est malade.

— Comment ! mon père est malade ! s'écria Morus, vivement alarmé.

— Oui, lord, reprit le fou.

Et sir Thomas, sans presque attendre sa réponse, s'élança comme un trait vers la maison, et disparut.

FIN DU TOME PREMIER.

